

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

ANNÉE 1908-1909

N° 25

CONTRIBUTION A L'ETUDE
DE LA

Simulation des Troubles Mentaux

CHEZ LES CRIMINELS

SES RAPPORTS AVEC

LA DÉGÉNÉRESCENCE

On ne simule bien que ce que l'on a.
LASÈGUE.

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

PRÉSENTÉE ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT LE 16 DÉCEMBRE 1908

PAR

Joseph-Marcel CAILLET

Elève du Service de Santé de la Marine

Né à Carpentras (Vaucluse), le 17 Juillet 1885

Examineurs de la Thèse	{	MM. LANDE, professeur.....	Président.
		DENUCE, professeur.....	Juges.
		GUYOT, agrégé.....	
		CRUCHET, agrégé.....	

Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur
les diverses parties de l'Enseignement médical.

BORDEAUX

IMPRIMERIE COMMERCIALE ET INDUSTRIELLE

56, rue du Hautoir, 56

1908

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

ANNÉE 1908-1909

N° 25

CONTRIBUTION A L'ETUDE
DE LA
Simulation des Troubles Mentaux
CHEZ LES CRIMINELS

SES RAPPORTS AVEC

LA DÉGÉNÉRESCENCE

On ne simule bien que ce que l'on a.
LASÈGUE.

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

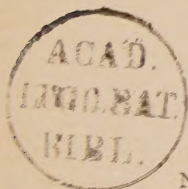
PRÉSENTÉE ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT LE 16 DÉCEMBRE 1908

PAR

Joseph-Marcel CAILLET

Elève du Service de Santé de la Marine

Né à Carpentras (Vaucluse), le 17 Juillet 1885



Examineurs de la Thèse

{	MM. LANDE, professeur.....	<i>Président.</i>
	DENUCE, professeur.....	{ <i>Juges.</i>
	GUYOT, agrégé.....	
	CRUCHET, agrégé.....	

Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur
les diverses parties de l'Enseignement médical.

BORDEAUX

IMPRIMERIE COMMERCIALE ET INDUSTRIELLE

56, rue du Hautoir, 56

1908

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

M. PITRES..... Doyen.

PROFESSEURS :

MM. DUPUY..... MASSE.....		Professeurs honoraires.	
MM.		MM.	
Clinique interne.....	PICOT.	Chimie.....	BLAREZ.
Clinique externe.....	PITRES.	Histoire naturelle.....	GUILLAUD.
Pathologie et thérapeu- tique générales.....	DEMONS.	Pharmacie.....	DUPOUY.
Thérapeutique.....	LANELONGUE.	Matière médicale.....	BEILLE.
Médecine opératoire.....	VERGELY (en congé).	Médecine expérimentale	FERRE.
Clinique d'accouchements.....	VERGER (charge).	Clinique ophtalmologi- que.....	BADAL.
Anatomie pathologique.....	ARNOZAN.	Clinique chirurgicale in- fantile et Orthopédie.	DENUCÉ.
Anatomie.....	VILLAR.	Clinique gynécologique.	BOURSIER.
Anatomie générale et histologie.....	LEFOUR.	Clinique médicale des maladies des enfants.	MOUSSOUS.
Physiologie.....	COYNE.	Chimie biologique.....	DENIGES.
Hygiène.....	GENTES.	Physique pharmaceuti- que.....	SIGALAS.
Médecine légale.....	VIAULT.	Pathologie exotique....	LE DANTEC.
Physique biologique et électricité médicale.	JOLYET.		
	LAYET.		
	LANDE.		
	BERGONIE.		

PROFESSEURS ADJOINTS :

Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.....	MM. DUBREUILH.
Clinique des maladies des voies urinaires.....	POUSSON.
Clinique des maladies du larynx, des oreilles et du nez.....	MOURE.
Clinique des maladies mentales.....	REGIS.

AGRÉGÉS EN EXERCICE :

SECTION DE MÉDECINE (*Pathologie interne et Médecine légale*).

MM. MONGOUR.	MM. VERGER.
CABANNES.	ABADIE.
	CRUCHET.

SECTIONS DE CHIRURGIE ET ACCOUCHEMENTS

Pathologie externe... {	MM. BEGOUIN.	Accouchements.... {	MM. ANDÉRODIAS.
	VENOT.		PERY.
	GUYOT.		

SECTION DES SCIENCES ANATOMIQUES ET PHYSIOLOGIQUES

Anatomie..... {	MM. CAVALIÉ.	Physiologie.....	MM. GAUTRELET.
	PRINCETEAU.	Histoire naturelle...	MANDOUL.

SECTION DES SCIENCES PHYSIQUES

Chimie	M. BENECH.	Pharmacie..... {	MM. BARTHE.
			LABAT.

COURS COMPLÉMENTAIRES :

Pathologie interne.....	MM. N...
Accouchements.....	ANDÉRODIAS.
Physiologie.....	GAUTRELET.
Ophtalmologie.....	LAGRANGE.
Clinique dentaire.....	CAVALIE.

Le Secrétaire de la Faculté : LEMAIRE.

Par délibération du 5 août 1873, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle entend ne leur donner ni approbation ni improbation.

A MA GRAND'MÈRE

A laquelle vont les premiers souvenirs
de mon enfance reconnaissante.

A MON PÈRE

Qui a toujours été pour moi l'exemple
à suivre.

A MA MÈRE

Dont l'affectueuse tendresse ne s'est
jamais départie.

Ma reconnaissance va d'abord à
vous. Ce que je suis, je le dois à vo-
tre bonne et douce fermeté. Pour-
rai-je vous en remercier un jour ?

A MON FRÈRE ROBERT CAILLET

AVOCAT, DOCTEUR EN DROIT

Mon plus vieil ami.

A MES SŒURS ET A MES BEAUX-FRÈRES

LOUIS MORÉNAS ET JACQUES POITOU-DUPLESSIS

Que j'unis dans une même et profonde
affection.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

A MES AMIS

LES DOCTEURS DE REILHAN DE CARNAS DE L'ARMÉE COLONIALE

ROUVIER DE LA MARINE

ET ROUDOULY DES TROUPES MÉTROPOLITAINES

Mes trois frères.

AUX DOCTEURS RICHARD, CAMBRIELS, GAYRARD

En souvenir de douces heures.

MEIS ET AMICIS

A MES CAMARADES DES CORPS DE SANTÉ DE LA MARINE

ET DE L'ARMÉE COLONIALE

Le devoir nous éloignera, il ne nous
séparera jamais.

A MONSIEUR LE DOCTEUR JACQUEMIN

MÉDECIN GÉNÉRAL DE DEUXIÈME CLASSE DE LA MARINE
DIRECTEUR DE L'ÉCOLE PRINCIPALE DU SERVICE DE SANTÉ
DE LA MARINE ET DES COLONIES
COMMANDEUR DE LA LÉGION D'HONNEUR
OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Faible témoignage de profond respect et d'éternelle reconnaissance.

A MONSIEUR LE DOCTEUR RÉGIS

PROFESSEUR-ADJOINT A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE BORDEAUX

CHARGÉ DU COURS DE CLINIQUE DES MALADIES MENTALES

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Hommage de très respectueuse
gratitude.



A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE DOCTEUR LOUIS LANDE

PROFESSEUR DE MÉDECINE LÉGALE A LA FACULTÉ DE MÉDECINE
DE BORDEAUX

OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Qu'il veuille bien accepter nos re-
merciements pour le grand honneur
qu'il nous fait aujourd'hui en prési-
dant notre thèse.

AVANT-PROPOS

L'idée de notre thèse prit un jour naissance à l'un des récits dont M. le professeur Lande sait émailler son cours de médecine légale, plein de l'érudition la plus savante. C'était le roman fantastique d'un prévenu, simulateur de maladie mentale. L'attrayante curiosité qu'avaient toujours provoquée chez nous des faits de ce genre en fut augmentée et nous conçûmes le dessein de la consacrer à notre travail inaugural.

Mais la psychiatrie était pour nous presque une étrangère, n'ayant pas eu la bonne chance de faire un stage à la clinique de M. le professeur Régis, et n'ayant recueilli de ses enseignements que ceux que nos camarades et nous, venions avidement chercher à ses magistrales leçons, malheureusement trop rares. L'accueil si bienveillant que nous fit M. le professeur Régis, malgré la témérité audacieuse dont nous faisons la preuve, nous encouragea à poursuivre notre but, et nous sommes heureux maintenant, d'exprimer toute notre gratitude à ce maître dont les indications, les documents, et l'hospitalité si large avec laquelle il nous a ouvert sa bibliothèque, ont été pour nous d'un si précieux secours pour mener à bien notre tâche.

Nous tenons à remercier M. le professeur Villar qui, en nous ouvrant son laboratoire a contribué à développer en

•

nous le goût de la chirurgie que nous avons déjà acquis en assistant à ses intéressantes opérations.

M. le professeur Lande nous a aussi témoigné de l'intérêt en nous permettant d'aller travailler dans son laboratoire, et c'est pour nous plus qu'un devoir de lui adresser nos remerciements.

Au début de nos études, MM. les docteurs Féraud et Pourtal médecins de la marine, se sont particulièrement intéressés à notre future carrière; nous nous garderons d'oublier qu'ils furent pour nous mieux et plus que des maîtres.

Nos remerciements vont aussi à tous ceux qui de près ou de loin nous ont suivi et prêté leur aide durant le cours de notre vie d'étudiant.

Nos camarades, les docteurs Roussy, Soum et A. Régis, ont facilité nos recherches grâce à leur connaissance de l'anglais, de l'espagnol et de l'allemand, nous les en remercions bien vivement.

INTRODUCTION

De tout temps, l'homme a essayé de se soustraire par la ruse à une force en lutte contre lui, et la simulation est, peut-on dire, aussi vieille que le monde. Le Livre des Rois (verset 13), nous rapporte que David, pour se soustraire à la colère de Saül, et échapper aux recherches des Philistins simula une maladie qui rappelle l'épilepsie. Il se heurtait contre les poteaux de la porte et la salive dé coulait de sa barbe. « Impingebat in ostia portæ, defluebantque salivæ ejus in barbam. »

Nous en retrouvons d'autres exemples dans l'histoire des Grecs et des Romains. Déjà, la protection accordée à une affection de *nature d'v'ne* avait engagé quelques hommes courageux à la contrefaire pour cacher les projets hardis qui les stimulaient.

« Ne pouvant se résoudre à partir pour la guerre de Troie, et quitter Pénélope, le sage Ulysse aurait attelé ensemble un cheval et un bœuf et semé du sel au lieu de blé dans ses champs. Il ne pouvait pas paraître plus insensé aux yeux de Palamède.

« Pour un motif plus noble, par amour de sa patrie, Solon, un des sept sages, simula aussi la folie. Les Athéniens, après plusieurs tentatives infructueuses contre l'île de Salamine, avaient décrété la peine de mort contre tout citoyen qui pro-

poserait une nouvelle expédition. Solon fit répandre qu'il avait perdu la raison; et, quelques jours après vint réciter sur la place publique une élogie qui ranima le courage des Athéniens. Le décret fut rapporté, une autre expédition résolue et couronnée de succès » (1).

A Rome, Lucius Junius Brutus, dont le père avait été assassiné, et sur lequel était suspendu le même arrêt de mort du tyran, se livra aux actes les plus extravagants et tint des discours privés de sens pour préparer plus sûrement le renversement de la dynastie des Tarquins. Il fut nommé *imperator* à la suite de cette coalition et le nom de Brutus lui resta même sur le trône.

Pour une raison identique, Hamlet, prince du Jutland, au II^e siècle av. J.-C., dépossédé de ses droits à la couronne par l'amant de sa mère, meurtrier du roi et son successeur sur le trône et dans son lit, contrefit l'insensé pour éviter le poison et concevoir un plan de vengeance contre l'assassin.

En France, le moyen âge semble avoir été la période la plus fertile en simulateurs. Paresse et inertie du peuple? Ignorance des médecins? direz-vous. Je ne sais: ou plutôt n'est-ce pas l'époque sur laquelle il nous reste le plus de documents. Dans Notre-Dame de Paris, on peut trouver des détails piquants sur la manière dont on dressait à toute espèce de simulation. « ...Là, un jeune herbin prenait leçon d'épilepsie d'un vieux saboulex qui lui enseignait l'art d'écumer en mâchant un morceau de savon. »

Les saboulex étaient appelés par le vulgaire les malades de St-Jean. Ils fréquentaient les alentours des églises, et là, barbouillés de sang et rendant l'écume, ils se roulaient par terre et attiraient force aumône dans leur chapeau.

Passant rapidement, nous voici au temps de Zacchias « le

(1) Poisson, *France médicale*, 1906.

père de la médecine légale » en 1666. Il rapporte dans son traité plusieurs cas de simulation de la folie.

Enfin, pendant les guerres de la République et de l'Empire, mille raisons ont engagé les familles à soustraire quelques-uns de leurs membres à l'impassibilité du sort.

De nos jours, la loi de 1898 sur les accidents du travail, a été une source inépuisable de simulation. L'accidenté, pour des motifs moins nobles que ceux des simulateurs antiques, cherche à exagérer les symptômes de sa maladie, à amplifier le dommage qui lui est causé dans le but d'obtenir une indemnité plus forte.

Mais nous ne dévierons pas sur ce sujet, et nous nous bornerons dans notre travail à examiner les cas de simulation de la folie par les criminels, qui cherchent à se soustraire aux conséquences pénales de leurs actes.

A. *Laurent*, dans son ouvrage classique, recherchant les diverses conditions dans lesquelles la folie a été simulée, conclut que c'est surtout par les criminels qui cherchent par là à éviter la répression de la société. Pour lui, il faut qu'un individu soit poussé par de graves circonstances pour ne pas hésiter à se faire passer pour fou, et, dit-il, bien des criminels préfèrent accomplir leur peine plutôt que de recourir à ce moyen.

Mais il est une catégorie d'individus, de sens moral fortement émoussé, dont l'étude approfondie dénote une déséquilibration et une débilité du fond mental évidente, qui n'ont plus assez de dignité pour reculer devant cette dégradation, cette déchéance dans le but de sauver leur tête ou leur liberté.

C'est en effet, le plus souvent, et nous allons essayer de le prouver, presque exclusivement chez eux que l'on peut observer la simulation de la folie.

Ce fait, que les preuves cliniques ont imposé à l'esprit des aliénistes, donne à l'étude de la simulation de la folie une importance considérable. L'expert, en effet, en présence d'un inculpé qui simule peut-être trompé par les exagéra-

tions du prévenu, par l'incohérence des symptômes qu'il présente; attiré particulièrement vers l'hypothèse de la simulation, il ne reconnaîtra qu'elle et conclura à une responsabilité totale. Ou bien, reconnaissant, qu'il a affaire à un individu taré héréditairement, qui présente lui-même quelques symptômes réels de déchéance mentale, et qui surajoute à son fond des manifestations délirantes simulées, l'expert peut rattacher les symptômes faux aux réels et déclarer qu'il a devant lui, un individu complètement irresponsable.

Dans le premier cas, il aura conduit à la prison un de ces déséquilibrés à tendances perverses qu'on désigne, assez communément, sous le nom de « fous moraux » et ressortissant manifestement à la psychologie morbide. Dans l'autre au contraire, on va interner à l'asile, un individu qui peu à peu, reviendra à la raison, sera rendu à la liberté, et reprendra sa vie d'aventures, d'incorrections, de vols et de crimes.

On voit à quel point le problème est angoissant. Paul Bourget dans une récente nouvelle, décrit avec beaucoup de vigueur l'émotion intellectuelle du médecin-légiste en face du cas à résoudre. « Le souci du devoir social se mêle, chez le savant, à la joie intense de la curiosité professionnelle, car enfin pour lui, cet individu est surtout un cas. Et les inflexions de sa voix traduisent, malgré lui, l'ardeur de cet intérêt. » Plus loin, il fait revivre l'espèce de duel que se livrent entre eux le simulateur et le médecin, montre à quelles finesses, à quelles subtilités de déduction l'expert est souvent obligé de recourir dans le diagnostic si difficile de la simulation de la folie.

Cette difficulté est accrue par le fait que, presque toujours, comme nous l'avons dit, les individus qui simulent ne sont pas indemnes de toute tare psychique. Il faut donc faire la part du faux et le démêler du vrai. Bien plus, déjà débiles ou déséquilibrés, les simulateurs ont souvent fait un séjour plus ou moins long dans un asile d'aliénés et il est pour eux plus facile d'imiter parfaitement des états mor-

bides qu'ils ont pu observer tout à leur aise chez leurs compagnons. Nous en citerons des exemples dans le cours de notre travail. Heureux lorsqu'ils n'ont pas été rendus plus habiles encore par des dresseurs professionnels comme il en existe dans les centres de criminalité.

La simulation, envisagée à la manière dont nous la comprenons, c'est-à-dire l'exagération de symptômes maladifs existant déjà, s'observe aussi fréquemment dans la médecine légale civile. Mais nous ne pouvons pas étudier cette partie de la simulation, le cadre de notre sujet étant strictement restreint aux criminels.

D'ailleurs cette question a été étudiée déjà, et on peut lire dans la thèse de notre ami le docteur Fauré (1905), ces quelques lignes significatives: « Chez les accidentés du travail, on observe souvent la sursimulation; Viteek abonde dans le même sens: il dit que la simulation est relativement rare et qu'on observe surtout l'exagération et une aggravation des symptômes maladifs. ». On peut consulter à ce sujet la thèse de Fabre: « De l'hystéro-traumatisme devant la loi dans les accidents des chemins de fer », Paris 1893. *Brissaud* a admirablement développé cette thèse dans son ouvrage: « La sinistrose ».

Mais revenons à notre sujet: *Wille*, de Bâle, dit dans le « Médico-légal » de New-York: « S'il est parfois si difficile de découvrir la simulation, cela tient en partie à ce que le simulateur, en même temps qu'il se livre à des manifestations délirantes exagérées, contraires à la nature, et grotesques, présente quelques traits plus ou moins nombreux, qui appartiennent en réalité aux intelligences dérangées. Ce mélange de symptômes vrais et faux constitué des formes d'état mental mixte, et intermédiaire entre la santé et la maladie. Ces cas doivent être très instructifs pour le magistrat et lui montrer à combien de précautions il est tenu, pour que l'arrêt rendu par lui soit réellement équitable; rien ne serait moins fondé en effet que de considérer ces tentatives de simulation comme autant de circonstances aggravantes. »

On voit par là l'importance sociale d'un bon diagnostic dans le cas de simulation de la folie. La difficulté du problème n'échappera à personne. Dans notre modeste travail, nous nous proposons: 1^o de faire un rapide aperçu historique du sujet et d'exposer l'état actuel de la question, tant au point de vue de la criminalité civile que militaire; 2^o de rechercher si la simulation totale, c'est-à-dire du fait d'individus normaux existe réellement; 3^o d'étudier la sur-simulation, ou simulation sur base morbide; 4^o enfin de terminer par des considérations médico-légales sur le degré de responsabilité que doit assigner au simulateur le médecin expert.

CHAPITRE PREMIER

Historique

Avant l'acquisition de cette vérité que le simulateur est en général un être taré au point de vue mental, les criminels qui simulaient la folie étaient considérés comme en possession de toute leur raison. Il était tout naturel de penser, en effet, que la tentative de se soustraire à une peine encourue à la suite d'un acte délictueux prouvait surabondamment que le délinquant comprenait toute la portée de son acte. S'il veut échapper à l'arrêt qui l'attend, c'est qu'il se rend un compte exact de l'importance de son crime, pensait-on. Il le sait grave. Il est donc susceptible de comprendre la punition qu'il comporte. Il est pleinement responsable et n'appartient pas au domaine de la pathologie mentale.

De plus, l'aliénation est une affection très difficile à simuler. La ruse, pour être bien conduite, exige, outre une persévérance et une volonté énergiques, un effort considérable de la mémoire et de l'attention, comme l'ont dit Percy et Laurent dans le Dictionnaire des Sciences médicales. Faire preuve à tel point d'activité intellectuelle et de volonté, c'est dé-

montrer d'une façon absolue l'intégrité de sa raison et le simulateur, loin d'arriver à son but, augmentait les charges qui pesaient sur lui.

Aliénation et simulation étaient autrefois considérées comme incompatibles, et le fait de simuler constituait plutôt une circonstance aggravante. Mais une expérience plus attentive montra d'abord qu'au contraire, la simulation était fréquente chez les aliénés qui jouissent encore, ne fut-ce que partiellement de leurs facultés intellectuelles.

Griesinger le premier, en 1865, rapportant dans son *Traité des maladies mentales*, des cas de folie simulée, conclut que la constatation du fait de simulation n'est nullement une preuve certaine que l'individu puisse jouir de toute sa raison. « Les aliénés eux-mêmes, dit-il, simulent la folie, et il y a pour eux un certain plaisir morbide évident à simuler ainsi. Cette circonstance peut être comparée à une disposition analogue que l'on observe chez les hystériques, mais qui cependant ne lui est pas identique.

L'étude de la simulation chez les aliénés, reprise par *Baillarger* en France, et surtout à l'étranger par *Lombroso*, *Hughes* et *Kiernan*, montre que tous les fous sont susceptibles de simuler la folie, si l'on met à part les déments et les maniaques aigus, chez lesquels les facultés sont abolies ou suspendues et que les aliénés simulateurs se recrutent de préférence parmi ceux qui ont un notable degré de dégénérescence, chez les imbéciles, et les maniaques chroniques. La simulation n'exige donc pas la possession complète de la raison, puisqu'elle est accessible à des êtres tarés au point de vue mental.

Le professeur *Lasègue* ayant eu à faire nombre d'expertises médico-légales, observa que, de tous les simulateurs qu'il avait eu à examiner, aucun n'était normal, et que tous présentaient quelque défaut d'équilibre dans leurs facultés mentales. Il acquit la certitude qu'il devait toujours en être ainsi, et insista sur la nécessité, dans ces cas, d'une étude attentive des antécédents et du caractère habituel.

Cette opinion fut encore poussée plus loin par certains auteurs; pour eux tout individu présentant des troubles mentaux est aliéné.

Pour *Pellmann* (*Journal Irrenfreund*, 1854), la simulation est l'immense exception. Il ne la nie pas absolument, mais il la croit des plus rares.

Willc de Bâle (*Medico-legal journal* de New-York, 1885), exprime en ces termes sa conviction: « Dans ma vaste pratique médico-légale, je n'ai pas trouvé un seul cas de trouble mental simulé chez un homme dont l'état mental fut réellement normal. Les gens qui ont recours à ce genre de supercherie sont toujours entachés d'épilepsie, d'hystérie, d'alcoolisme ou de prédispositions névropathiques héréditaires, en sorte que leur état mental confine d'aussi près à la maladie qu'à la santé morale.

Je partage donc l'opinion du plus grand nombre des médecins de la spécialité, opinion d'après laquelle la simulation de la folie par une personne, absolument saine d'esprit, doit être considérée, comme une rareté tout à fait exceptionnelle.

Cet auteur est le premier qui insista avec tant de détails sur cette question; ses convictions sont absolument formelles à cet égard; elles sont, du reste, partagées à divers degrés par un grand nombre d'aliénistes modernes.

Foville qui le cite, ajoute que cette théorie a un point de départ scientifique, repose sur l'observation clinique, et à ce point de vue mérite d'être défendue.

M. le docteur Ritti, dans les *Archives de Médecine*, écrit que la simulation de la folie est d'ordinaire le lot des dégénérés, de ceux qui vivent dans les frontières de la folie.

Pour *M. Cullerre*, la simulation est une particularité propre aux hystériques et aux autres dégénérés. Elle résulte souvent, dit-il, du besoin de tromper, de mystifier; c'est une des formes de ce que *Dally* appelait: le délire malicieux.

Pour *Schüle* et *Sander*, la simulation des maladies mentales est toujours un produit pathologique. Un bon simu-

lateur, disent-ils, est un individu bien plus fortement prédisposé aux psychoses qu'un menteur. Ils invoquent à leur appui *Snell* et citent un cas, dans lequel on a à peine pu savoir si un individu était simulateur ou aliéné.

Futsch dit que dans la grande majorité des cas, la simulation des psychoses coïncide avec des anomalies diverses d'ordre psychique; mais, ajoute-t-il, il faut bien se garder de considérer ces anomalies comme constituant une maladie mentale et il ne faut les considérer que comme l'expression d'une prédisposition névropathique.

L'auteur allemand *Wanjura*, dans sa consciencieuse étude sur l'état d'esprit des simulateurs et des criminels, après avoir conclu que beaucoup de simulateurs présentent de l'amoindrissement de toutes les facultés, ajoute: « La simulation n'indique pas une maladie mentale, mais comporte en elle-même une diminution de la valeur psychique. »

Telle est aussi l'opinion de *Raimann* qui cite plusieurs cas de dégénérés ayant simulé la folie.

M. le professeur *Régis* indiquait ce fait dans son Précis de Psychiatrie et déjà dans ses rapports médico-légaux, dont nous rapportons quelques types, et qui datent de cette époque, il s'attachait à rechercher les stigmates physiques et psychiques de dégénérescence chez les simulateurs.

Dans sa thèse, *Guido Garbini* relate treize observations recueillies en quatre ans. Plusieurs caractères intéressants se dégagent des faits rapportés: c'est d'abord la dégénérescence presque toujours congénitale, par suite d'une lourde hérédité morbide, toxique ou criminelle, encore aggravée par l'éducation dans un milieu moralement et intellectuellement defectueux. A l'exception d'un seul, tous sont des psychopathes présentant des troubles mentaux originaires. D'autres caractères sont encore à noter concernant la forme morbide simulée (presque tous à type de démence ou d'imbécillité) et les nombreuses malformations squelettiques et autres tares anthropologiques des sujets.

Ainsi, pour lui, le simulateur de la folie apparaît comme

un arriéré, un malade, dépourvu de tout jugement, chez lequel la débilité mentale est certaine, congénitale ou acquise; inconsciemment il simule avec tout ce qu'il a de malade dans son esprit. Le simulateur est donc toujours un malade, soit qu'on considère la simulation comme étant déjà de la folie (*Jepson, Wille, Penta*), ou un symptôme de maladie mentale établie (*Lombroso, Robinet, Krafft-Ebing*), soit qu'on y voit le symptôme immédiat (*Friedreich*), ou l'avis précoce d'une psychose qui se développera plus tard.

A. Schott dans un article publié par l'« Encéphale » en 1906, dit que la simulation pure de la folie de la part d'individus complètement sains d'esprit est douteuse, et, en tout cas, infiniment rare. Ce sont le plus généralement les dégénérés qui simulent. La simulation doit être tenue pour une émanation de la dégénérescence. L'aveu du simulateur ne prouve pas qu'il soit sain d'esprit, pas plus que la démonstration de sa simulation.

Nicotri rapportant l'histoire du procès du policier Bertucci, cite le cas d'un complice qui simula la manie ascétique, mais qui était réellement un paranoïde, épileptoïde et peut-être épileptique à petit mal, et à ce propos, il répète les paroles de *Vingtrinier*: « Tout simulateur, s'il n'est pas fou, est apte à le devenir », et se trouve d'accord avec *Pasquale Penta* pour élever la simulation de la folie à la dignité d'entité morbide clinique.

Formant un trait-d'union entre ces affirmations précises et les avis de certains auteurs qui nient que la simulation soit un phénomène de dégénérescence, on trouve des opinions moins nettes.

Bischoff déclare que certains états pathologiques du cerveau, notamment la faiblesse irritable, l'hystérie et l'imbécillité, altèrent souvent le sens moral et augmentent ainsi la propension à la simulation: « Comme les anormaux deviennent plus souvent criminels que les normaux, dit-il, et comme les premiers possèdent généralement une plus grande connaissance des maladies mentales et, à cause de leur anor-

malité même, sont plus souvent confiés à l'expertise des aliénistes, on rencontre parmi les simulateurs une proportion considérable d'anormaux. » Mais il ne nie pas la simulation de la folie par des individus absolument sains d'esprit.

Parant formule la même opinion: « Il est certain, dit-il, que parmi les individus qui simulent la folie, quelques-uns ont réellement des tares morbides. Mais d'autres ne sont assurément pas dans ce cas. Des faits nombreux de simulation ont été relatés, dans lesquels rien n'indique l'existence, ni seulement même la présomption d'une disposition anormale. Dans quelques-uns de ces faits, au contraire, les simulateurs paraissent avoir été doués d'une bonne santé physique et morale.

Le docteur *Govseef* exprime aussi une opinion mitigée: « La simulation peut être normale ou pathologique; quand elle est normale, elle suppose une mauvaise volonté ordinaire avec une parfaite connaissance du but poursuivi et des moyens employés; la simulation est au contraire pathologique quand l'individu ne sait pas au juste pourquoi il simule, et quand les moyens qu'il emploie portent le même cachet de conscience complète. »

M. *Roubinovitch*, qui commente cet auteur, ajoute: « En somme, pour M. Govseef, la simulation en elle-même n'a rien de pathologique; elle ne devient pathologique que dans certains cas bien déterminés où on peut prouver son étroite liaison avec des facteurs morbides. » Et il ajoute: « il est vrai qu'il y a un certain danger à considérer toute simulation comme pathologique, car alors sa présence ne servirait qu'à augmenter la probabilité de l'existence d'une maladie mentale, ce qui serait absurde. Cependant, nous n'irons pas jusqu'à dire comme le fait l'auteur, que la présence de la simulation est la meilleure preuve que l'individu est tout à fait sain d'esprit. Nous sommes convaincus que la vérité est du côté de l'opinion exprimée par *Fritsch* qui dit que dans la grande majorité des cas, la simulation des

psychoses coïncide avec des anomalies diverses d'ordre psychique. D'ailleurs, M. Govseef lui-même, tout en admettant la simulation chez des individus parfaitement sains d'esprit, dit qu'elle s'observe surtout: 1^o chez les débiles; 2^o chez les anciens aliénés; 3^o chez les voleurs de profession. L'auteur avouera qu'il n'y a peut-être que ces derniers, et encore, qui pourraient être cités comme étant des individus sains d'esprit.

M. Kœtschet a fait en 1903, une communication au Congrès de Madrid, dans laquelle il prétend avoir changé d'opinion sur la simulation à la suite de neuf expertises médico-légales de simulateurs dont six étaient absolument sains d'esprit. Il conclut: « Si l'on doit maintenir la doctrine d'après laquelle les simulateurs soient pour la plupart des malades ou au moins des dégénérés déséquilibrés, il n'en est pas moins vrai que les individus sains semblent aussi simuler plus souvent que l'on n'a pu l'admettre jusqu'ici. » Cependant les six cas qu'il cite se rapportent à des paysans, et il dit quelque part que la singularité de la mentalité criminelle, qui poussée à un haut degré caractérise les forfaits de cerveaux mal organisés, surtout de fous moraux, peut être constatée aussi dans les méfaits des gens du peuple et particulièrement des paysans. Il est probable que c'est à cette catégorie de délinquants que M. Kœtschet a eu affaire.

Au cours d'une étude sur la simulation et les maladies mentales chez les prévenus, présentée au Congrès de Brême (1905), M. Siemerling de Kiel pose cette question: L'existence de phénomènes simulés permet-elle de poser le diagnostic pur et simple de simulation? Il conclut énergiquement par la négative. Il n'y a pas, dit-il, incompatibilité entre l'aliénation et la simulation, il y a des aliénés qui simulent, et dont on peut dire qu'ils simulent la simulation, en particulier, lorsque internés sur rapport médico-légal, après un acte répressible, ils désirent sortir de l'asile, la loi n'ayant plus dès lors de recours contre le simulateur.

José Ingegnieros, de Buenos-Ayres, qui a écrit un ouvrage

très documenté sur la question de la simulation de la folie considérée dans ses rapports avec la lutte pour la vie, consacre plusieurs chapitres à étudier la simulation de la folie par des aliénés ou des dégénérés, qu'il appelle « sursimulation », et celle que l'on rencontre chez les délinquants sans tare mentale. Il émet cet avis que « la possibilité de la simulation est en raison inverse du degré de dégénérescence physique du délinquant. » Nous nous proposons, dans le cours de notre travail, de discuter cette proposition qui ne s'accorde pas avec les faits cliniques que nous citons.

M. *Stoenesco* qui partage les principes de son maître *P. Garnier* rapporte que les 3 seuls cas observés durant une période de trois ans, parmi les criminels à Bucarest, de simulation de la folie se sont manifestés sans qu'il existe chez les sujets de troubles de débilité mentale ou d'imbécillité. Nous aurons l'occasion de reparler de ces rapports. « Selon nous, dit l'auteur, entre la folie et la simulation, il n'existe pas la moindre compatibilité, et du simple fait que le simulateur est candidat à la folie, on ne doit pas conclure à son irresponsabilité.

Mairel au contraire, dans un ouvrage récent, montre que le simulateur est généralement un taré dans son système nerveux.

Parmi les médecins-légistes militaires, régna pendant longtemps aussi la discorde au sujet de la simulation de la folie.

Boisseau dont l'ouvrage n'a que le tort de dater de 1870, prétend qu'elle est facile et fréquente; il indique les causes de cette simulation et la façon dont les sujets copient leur délire sur un type qu'ils ont fortuitement rencontré.

Derblich croit cette simulation très fréquente de la part de soldats, qui par haine ou vengeance, cherchent à attirer des punitions sur des sous-officiers qui les auraient maltraités, en invoquant des coups sur la tête (ceci a rapport au temps où les punitions corporelles étaient encore tolérées.)

Brocher, cité par *Derblich*, croit à une fréquence si grande

de la simulation de la folie, qu'il pose l'axiome suivant: on devrait commencer par chercher la simulation, en supposant qu'elle existe, puis, quand on n'en rencontrera aucune trace, alors seulement, on pourra penser à l'aliénation mentale. *Heller*, de même, ainsi que la plupart des médecins militaires auteurs d'articles parus anciennement sur cette question, admettait que cette simulation était courante.

Huguet dans ses recherches sur les maladies simulées, a réuni quelques résumés d'observations recueillies par lui dans les archives des bataillons de discipline. Quoique dans la plupart de ses observations, les sujets aient abouti à l'aliénation confirmée, *Huguet* réclame le relèvement de la pénalité appliquée aux simulateurs dans le but d'enrayer son extension.

C'est dans l'excellent ouvrage de *Chavigny* que nous trouvons ces déclarations nettes: « Pour ma part, j'ai vu tous les cas qui m'ont été soumis sous la rubrique d'aliénation simulée, se répartir en deux groupes. Les plus nombreux étaient des cas de folie authentique qui avaient été jugés simulés en raison des circonstances du milieu. Un petit groupe était constitué par des faibles d'esprit, des dégénérés pour qui il était facile de simuler ou plutôt d'exagérer quelque peu leurs troubles nerveux. »

Jude professe une opinion analogue.

Voilà où en est la question, nous n'aurons pas la prétention de la résoudre, nous nous contenterons d'exposer les faits qui ont influé sur nos convictions, c'est-à-dire que dans la presque totalité des cas, les simulateurs, quand ils ne présentent pas des troubles plus graves de leur raison, sont des dégénérés; et que si la simulation n'est pas une entité morbide pathologique, elle peut du moins être regardée comme un symptôme de débilité mentale.

CHAPITRE II

Simulation totale

Nous avons cependant trouvé dans la littérature médicale, plusieurs rapports médico-légaux et plusieurs observations dans lesquelles les auteurs concluent à une simulation pure et simple et excluent tout à fait l'hypothèse de phénomènes plus ou moins graves de dégénérescence chez leurs sujets.

Tardieu dans son ouvrage en cite deux : Le premier, au sujet d'un homme qui tua sa femme, et la conserva quatre mois et demi dans sa chambre, puis tenta de se suicider, et qui, la tentative ayant avorté, fut arrêté. Examiné parce qu'il présentait des troubles mentaux, l'auteur conclut dans son rapport : « Il n'est pas permis d'attribuer à une maladie mentale impossible à définir ce qui n'est que le résultat d'un caractère sombre et fantasque, aigri par la misère, et d'une défaillance morale qui, après le meurtre de sa femme accompli, a arrêté la main du meurtrier. » Il conclut en conséquence, que l'inculpé jouit de la plénitude de ses facultés. Le second, fait en collaboration de *Lasègue* et *Ladreit de la Charnière*, porte sur une tentative de vol effectuée par un individu ayant eu toutes espèce d'aventures et qui se fai-

sait appeler le Régénérateur. Il avoua sa simulation au bout de peu de temps, et là encore l'auteur concluant à l'entière responsabilité n'insiste pas sur le degré de déséquilibre psychique que pouvait présenter le Régénérateur.

Lentz et de Bæck ont publié trois rapports que nous reproduisons parce qu'ils nous paraissent sujets à discussion :

Rapport médico-légal sur l'état mental du sieur A..., inculpé de vol avec escalade et effraction (Lentz et de Bæck) 1902. (*Bulletin de la Société de Médecine mentale de Belgique*).

RÉSUMÉ DU RAPPORT

Histoire de A... Né le 27 juin 1874, d'une famille de nerveux (grand-père mort fou et oncle traité dans une maison de santé), il aurait reçu à Bruxelles, il y a dix ans, une balle dans la tête, dont on retrouve la cicatrice avec enfoncement circulaire. Première condamnation en mai 1891, pendant la durée de sa peine (une année d'emprisonnement) il présente un accès d'hystérie; est transféré à l'asile, d'où il sort guéri le 4 février 1892. Il y aurait présenté des hallucinations auditives et des idées délirantes. Le 21 mai 1895 il est de nouveau condamné à deux années de prison, il simule la folie. Remis en liberté, il part pour Londres avec une femme, puis revient à Amsterdam, il se dispute avec sa maîtresse et la blesse. Elle raconte au juge d'instruction que son amant lui a avoué avoir simulé la folie pour sortir de prison. Pendant l'instruction il est examiné et reconnu raisonnable.

Le 22 décembre 1898 on arrête de nouveau A... soupçonné d'avoir commis un vol avec escalade. On trouve chez lui des objets volés, il nie, s'embarrasse dans ses explications et finalement simule.

Examiné, les experts, tout en penchant pour la simulation demandent qu'il soit observé dans un asile d'aliénés. On l'y transfère le 4 juillet 1899 et le 15 juillet, on le déclare atteint du délire de la persécution, avec hallucinations de plusieurs sens. Mais on ajoute: «semble faire tout cela pour attirer l'attention.

Au bout de plusieurs jours, il s'évade en démolissant une fenêtre et se rend à Londres où il subit une peine de six mois d'emprisonnement pour outrages et voies de fait envers la police.

Revenu à l'asile, il est calme, et on le renvoie en prison. Mais là il casse tout, et on le renvoie à l'asile. Pendant quelque temps, état variable avec quelques idées de persécution.. Sur ces entrefaites, nouvelle évasion; découvert, il est réintégré; Il disparaît de nouveau et on le retrouve à Bruxelles au vol de la rue... dont on lui demande compte actuellement, ainsi qu'à deux complices, dont son frère, qui s'est évadé avec lui deux fois de l'asile.

Tous les actes de A... révèlent une lucidité et un esprit de suite peu ordinaires; ils ont tous pour but de dépister la justice et de tromper la police sur sa véritable identité. Pendant ses interrogatoires, il reconnaît toujours les faits incontestables, mais sur les points douteux, il se tait où devient délirant et incohérent.

Une circonstance étrange est l'apparition de la folie de A... chaque fois qu'il est aux prises avec la justice, et sa disparition dès qu'il a reconquis son indépendance et sa liberté. L'apparition pour ainsi dire instantanée des manifestations délirantes est une preuve de plus de la simulation, non que ce fait ne puisse se produire, mais lorsqu'elle survient, dans ces circonstances, les manifestations sont tout autres.

Chez A... toutes les manifestations de la folie, depuis les scènes de violence et de fureur qu'il joue chaque fois qu'on l'examine jusqu'au refus de reconnaître ses complices alors qu'il reconnaît plusieurs témoins prouvent l'inanité de ses allégations.

Il simule donc les phénomènes maladiés qu'on observe chez lui. La seule forme réellement scientifique que l'on puisse reconnaître dans ses divagations et ses radotages est un léger délire de persécution plus ou moins systématisé. Dans les derniers temps cependant, il a présenté une crise de stupeur avec refus d'aliments comme il l'avait déjà fait dans l'asile où il fut interné pour la première fois. Ces phénomènes ne sont nullement l'effet d'une perversion morale ou intellectuelle quelconque. Sa stupeur est une simple prostration affectée avec tension de tous les muscles de la face et on peut s'apercevoir qu'il suit de la pensée et du regard tout ce qui se passe autour de lui.

Quant aux crises convulsives qu'il a présentées, il est facile de voir, par l'examen de leur apparition que ce sont plutôt les circonstances que la maladie qui les ont déterminées.

Le seul état dans lequel on puisse ranger A... est la folie systé-

matisée progressive de Magnan, mais il en omet les caractères essentiels et presque fondamentaux.

MM. Lentz et de Boeck concluent en ces termes: 1^o Que l'étude des manifestations délirantes et autres offertes par A... et examinées en elles-mêmes prouvent qu'elles ne se rapportent à aucun type connu, qu'elles offrent des irrégularités, des incohérences, des lacunes, des invraisemblances absolument caractéristiques et qui ne laissent aucun doute sur la simulation.

2^o Que l'examen de toutes les circonstances qui ont précédé, accompagné et suivi les diverses périodes délirantes auxquelles aurait été sujet le prévenu apporte un nouveau faisceau d'arguments qui rendent la simulation encore plus évidente.

En conséquence, nous pouvons conclure que A... n'a pas été au moment des faits et n'est pas actuellement atteint d'aliénation mentale et qu'il doit être considéré comme responsable des faits qui lui sont imputés.

Rapport médico-légal sur l'état mental du sieur B..., inculpé de vol avec escalade et effraction, Lentz et de Boeck, 1902. (*Bulletin de la Société de Médecine mentale de Belgique*).

RÉSUMÉ DU RAPPORT

B... est âgé de 19 ans, frère du précédent, ses antécédents personnels sont moins connus. Condamné à quatre années de détention il présente des signes d'aliénation et est envoyé à l'asile. Là, on constate des symptômes de délire hallucinatoire accompagné d'état anxieux et il paraît confus quand aux lieux et aux dates. Il se livre à des actes désordonnés, salit sa cellule, urine contre le mur, met du papier dans ses oreilles. Il a présenté deux fois des crises convulsives épileptiformes passagères et n'ayant laissé aucune trace de leur passage.

Mais son attitude est celle du simulateur. Dès qu'on entre dans sa cellule il nous jette son délire à la tête: « J'entends des voix », mais il s'embrouille dans les explications. Il affecte un état de confusion mentale beaucoup trop accentué.

Ayaní vécu côté à côté avec son frère depuis son internement il est fou dès qu'il se trouve en prison, et raisonnable dès qu'il recouvre la liberté. Même soudaineté dans l'apparition du délire, même mise en scène chaque fois qu'il comparait en public. On rencontre chez lui des conceptions délirantes mal déterminées. Simulant le délire hallucinatoire aigu, il ne présente ni la diffusion, ni la diversité qu'on rencontre habituellement dans ce délire. Si au contraire, il contrefait le délire de persécutions, il oublie qu'à travers ce délire persiste habituellement une lucidité et une conscience que l'on ne rencontre pas chez lui.

Il en résulte que le prévenu simule la folie, qu'il est responsable.

Rapport médico-légal sur l'état mental du sieur C..., inculpé de vol avec escalade et effraction (Lentz et de Bœck), 1902. (*Bulletin de Société de Médecine mentale de Belgique*).

RÉSUMÉ DU RAPPORT

C... est aussi un professionnel en évasion. Condamné à un an et six mois de prison pour vol par le tribunal d'Amsterdam, le 21 août 1900, il est admis le 23 août, à l'asile de Medenblik avec les symptômes d'un délire des persécutions avec hallucinations de l'ouïe. C'est le comte Orlovsky qu'il entend et ses conversations sont constamment interrompues par ces hallucinations. Un jour, exaspéré, il a jeté sa carafe à la tête du comte. Ce délire le fait souffrir et provoque chez lui des évanouissements accompagnés d'attaques. Sur ces entrefaites, il s'évade en novembre, réintégré, il s'évade à nouveau en février. Nouvelle réintégration; C... devient difficile et méchant. Puis, de nouveau, calme, et triple évasion des deux frères A... et B... avec lui.

C... fils naturel a fait le tour d'Europe comme écuyer dans plusieurs cirques; il aurait été traité chez Kräfft-Ebing, à Vienne, pour neurasthénie.

Au moment de son arrestation, il s'est montré très violent, mais, pris, il commence à divaguer; cependant, ses conceptions délirantes sont si niaises qu'elles ne peuvent donner le change. L'excès même

de ses débordements suffit à caractériser sa simulation. A force de forcer la note, C... rend la réfutation facile, car l'excès même de son délire prouve son insanité.

Il résulte de notre examen que C... simule, qu'il est responsable.

L'individu qui fait l'objet du premier rapport nous paraît devoir être écarté de la catégorie des gens normaux. Son hérédité chargée, sa vie bouleversée par toute une série de faits tragiques, nous permet en tout cas de le classer parmi les névropathes prédisposés à l'aliénation. Et du fait que les phénomènes morbides qui ont été constatés chez lui ne rentrent pas dans le cadre nosologique des maladies mentales, il s'ensuit bien qu'il simule, mais on ne peut pas conclure qu'il ne présentait pas un fond de déséquilibre mental, de perversité morale quelconque.

Son frère, victime de la même hérédité peut être rangé dans la même classe que lui.

Le troisième, itinérant et neurasthénique, ne paraît devoir son étiquette de simulation qu'à ses exagérations. Peut-être un examen plus approfondi de sa mentalité aurait prouvé que ces exagérations reposaient sur une base de réelle dégénérescence psychique. C'est un fait à constater, et nous le notons en passant, que nombre d'experts ne se basent en général dans leur diagnostic de simulation, que sur l'in vraisemblance des manifestations pathologiques présentées par les prévenus, sans tenir compte que cette invraisemblance peut être l'exagération de phénomènes morbides réels à la recherche desquels ils devraient s'attacher.

La lecture des observations de *Stoennesco* nous inspire les mêmes réflexions :

1^o Simulation d'état confusionnel avec prédominance des idées mystiques; amnésie partielle, durée cinq mois.

Le sujet Georges B..., après avoir eu une discussion avec sa femme au sujet d'économies ramassées avec peine (il s'agissait de quarante francs), pour se libérer de dettes que la crise agricole l'avait obligé de contracter, et, l'ayant ac-

cusée d'avoir fait disparaître la moitié de la somme, lui planta un petit couteau dans la gorge et alla incontinent déclarer son crime à la mairie. On l'arrête, et comme il présente des troubles mentaux, il fait l'objet d'une expertise.

Après avoir montré par un diagnostic différentiel minutieux que Georges B... présentait des symptômes incompatibles avec la réalité clinique, quoique ayant noté chez lui de « l'étroitesse du front, des oreilles mal conformées et très éloignées, le nez dévié à gauche, la pupille droite plus dilatée que la gauche », un changement subit de son caractère qui était devenu « inquiet, querelleur, irascible envers les siens » et quelques légers signes d'alcoolisme, M. *Stoenesco* conclut: « Georges B... ne présente pas les signes physiques et psychiques caractéristiques des états de dégénérescence qui pourraient nous faire admettre l'existence d'une manie dégénérative...

« Comme on le voit, notre cas ne peut être placé dans la rubrique comprenant les formes connues des maladies mentales; il ne nous reste donc à l'envisager que comme un cas de simulation de la folie. Tout au plus pourrait-on soupçonner qu'il s'agit d'un fou par les bizarreries, par le mutisme et l'amnésie, mais ceux-ci ne sont point caractéristiques, ils sont conformes avec les idées fausses que le peuple a sur la folie; à l'aide d'elles, G. B..., voulait seulement faire le fou, c'est pourquoi il est tombé dans des exagérations ridicules découvertes telles par nous. »

2^e Epilepsie simulée. — Attaques, convulsions et délire confusionnel; bizarreries et extravagances dans les actes: durée neuf mois.

Le sujet est alcoolique, syphilitique, sa photographie le montre à nous comme un type de dégénéré. L'auteur après avoir éliminé la paralysie générale, la manie aiguë, l'épilepsie et la manie dégénérative, conclut: « comme aucun des troubles constatés ne peut être classé dans le cadre d'une maladie mentale, il nous reste à admettre que le prévenu simule la folie.

La troisième observation concerne la simulation d'un état mélancolique avec mutisme et stupeur mélancolique.

Et l'auteur termine son travail par ces mots: « Basé sur nos observations, nous pouvons conclure que dans nos cas, la simulation de la folie existe indubitablement et elle s'est montrée chez nos prévenus sans qu'il coexiste, en même temps que les troubles simulés des états de débilité mentale, d'imbécillité manifeste, comme on en rencontre souvent. »

Nous pouvons citer encore beaucoup d'auteurs qui ont publié des observations tendant à prouver que la simulation existe fréquemment chez des individus normaux. Pourtant, si on cherche à les analyser, on a peine à en trouver qui aient un cachet d'authenticité sérieux, bien que ces observations soient publiées avec de nombreux détails.

Krafft-Ebing rapporte l'observation d'un assassin qui simula la folie, et dont la ruse fut déjouée après deux mois d'observation; le coupable fut exécuté. *Holmboe* cite le cas d'un individu qui simulait l'amnésie et fut convaincu d'imposture. *César Vigua* (de Verrin), a publié la relation d'une expertise relative à un cas de manie simulée. Deux cas de *Marandon de Montyel* se trouvent dans les annales médico-psychologiques. On peut y trouver aussi un cas de *Parant*. Dans le *Journal de psychologie normale et pathologique* (*Charpentier* et *Kahn*) ont relaté aussi une observation curieuse de simulateur dressé, dont nous reparlerons. D'ailleurs, *Krafft-Ebing* a donné la bibliographie d'un certain nombre de ces cas.

Roncroni a publié l'observation de trois criminels fortement soupçonnés d'avoir simulé l'aliénation. *Froment* a fait paraître en 1891 un ouvrage consacré à la simulation des maladies mentales et *Béliakoff* cite deux observations de simulation, l'une concernant un jeune soldat qui voulant éviter le service militaire, contrefit la mélancolie; l'autre, un criminel, accusé de vol et d'assassinat, qui feignit une agitation avec inclination très impérieuse aux actes agressifs.

Enfin *Allison* a cité plusieurs cas de ce genre de simulation sur fond prétendu normal.

Tous ces rapports médico-légaux se rapportent surtout à la manière plus ou moins ingénieuse dont l'expert a dépisté la simulation mais nous n'y retrouvons pas l'examen minutieux et de parti pris de quelque tare minime que l'on aurait pu retrouver sur le sujet. Les antécédents du sujet et son histoire antérieure peuvent bien souvent conduire sur la voie d'un degré quelconque de désharmonie psychique, car il faut dépister la dégénérescence, souvent sur un signe léger. Les dégénérés psychiques, comme l'indique *Baqué*, dans sa thèse, vont depuis le déséquilibré (dégénéré supérieur) qui peut posséder les plus hautes facultés intellectuelles, mais qu'une étrange aberration, affective, morale ou intellectuelle, révèle un jour aux aliénistes, jusqu'à l'idiot automatique, présentant une déchéance complète et ne vivant plus que de la vie végétative. Mais entre ces deux extrêmes, se trouvent une foule d'intermédiaires dont les plus typiques sont les débiles mentaux et les imbéciles. Il peut donc se faire qu'un détail dans l'habitus du sujet ait échappé, même à l'observateur le plus subtil, ou qu'une circonstance, passée inaperçue ait empêché de révéler la tare du prévenu simulateur.

Et cela est si possible que nous avons trouvé des cas nombreux dans lesquels le simulateur a été atteint au bout d'un temps plus ou moins long d'aliénation véritable. Ces exemples de transformation de la simulation en folie véritable qui rentrent pour nous dans le cadre des erreurs de diagnostic doivent se présenter plus fréquemment encore qu'on ne le rencontre dans la littérature médicale. Car il est bien peu de médecins qui aient le courage de signaler les erreurs avérées de diagnostic commises par eux, et, cependant, cette publication serait en général très instructive. Heureusement que beaucoup d'auteurs, mus par ce sentiment de réserve, publient cependant les erreurs de leurs confrères! *Naoumoff* cite un cas d'erreur médicale dans une expertise où il avait

conclu à la simulation. *Colin* a rapporté à la société médico-psychologique l'histoire d'un accusé pour lequel le médecin expert avait conclu à la simulation sous le seul prétexte que le sujet avait pu apprendre la folie à l'asile dans lequel il avait été déjà enfermé pendant deux ans comme aliéné réputé incurable. Le raisonnement était loin d'être suffisant, car une sortie de l'asile ne prouve pas une guérison absolue, ni surtout l'intégrité cérébrale du sujet. *Legrain* a signalé le cas d'un individu, sujet à des vertiges dus à l'absinthisme et pour lequel l'expertise fut confiée à trois médecins parfaitement incompetents; leur rapport concluait sans motif suffisant à la responsabilité et malgré les renseignements donnés par *Legrain* à l'avocat, le sujet fut condamné et exécuté. *Cosper* a publié une observation qui, sans qu'il s'en doute, est sa propre condamnation: Il cite une observation de folie simulée, laquelle, dit-il, fut suivie de troubles psychiques réels. Cette observation est des moins concluantes, puisque de toute évidence, il s'agit d'une erreur de diagnostic, *Longuet*, en analysant ce travail, termine son compte rendu par ces mots: « La lecture de cette observation nous laisse une impression de doute pénible qui sera sans doute partagée. »

Ch. Renard a publié une observation de traumatisme du crâne avec démence simulée. Quatre examens, dit l'auteur, ont été nécessaires pour dévoiler la supercherie. La lecture de cette observation ne nous a pas paru très démonstrative.

Krafft-Ebing cite plusieurs cas d'erreurs et renvoie à diverses publications. Dans le même ouvrage, le traducteur, le professeur *Rémond* considère comme erreur possible et même probable le cas si souvent cité et rapporté par *A. Laurent*: de deux marins français, prisonniers sur les pontons anglais, qui eurent la constance de simuler la folie pendant six mois de suite. Mais au bout de ce temps, ils ne recouvrèrent leur liberté qu'au prix de leur raison réellement perdue. *Courtagne* a relaté une expertise médico-légale concernant un individu inculpé de tentative d'assassinat et

soupçonné de simuler la folie, alors qu'il s'agissait en réalité d'un cas de stupeur mélancolique. *WriII* a donné l'histoire détaillée d'un homme qui se prétendait atteint d'une affection cérébrale; l'expert ayant conclu à la responsabilité, le coupable fut condamné à cinq ans de prison, et mourut peu de temps après, ayant toujours été considéré comme un simulateur. A l'autopsie, on trouva une tumeur gommeuse de la première circonvolution pariétale gauche avec méningite et ramollissement étendu. *WriII* profite de ce cas, pour déclarer qu'au cours d'une longue pratique médico-légale, il n'a jamais vu des cas de simulation de folie, les individus sains d'esprit n'étant guère tentés de recourir à cet artifice.

On peut expliquer ainsi le cas cité au milieu d'autres par *E. Laurent*. Cet auteur a publié (p. 127. Les habitués des prisons de Paris), la relation d'un cas de folie simulée, qui ne fut d'ailleurs ni tenace, ni difficile à reconnaître, en raison de son incohérence. Quelques pages plus loin, dans le même ouvrage, on retrouve la suite de l'histoire du même individu (p. 140), qui, peu de temps après, a présenté un délire à forme maniaque et très authentique, avec hallucinations.

Chavigny, dans son ouvrage donne une observation assez démonstrative sur ce sujet:

D..., jeune soldat du ...^e régiment d'artillerie a présenté depuis son arrivée au corps des bizarreries de caractère qui l'ont fait placer à diverses reprises en observation à l'infirmerie. Le médecin, qui le voit et l'étudie, conclut à la simulation et se trouve d'autant plus confirmé dans cette thèse, que la mère du soldat, à laquelle est adressée une lettre de demande de renseignements, répond en accusant son fils de simuler avec l'intention arrêtée de se faire réformer. A la suite de cette période d'examen, D... est reversé dans sa batterie, et y subit de nombreuses punitions pour mauvaise volonté. Quelque temps après, un matin, le colonel faisant une ronde dans le quartier, voit D... qui, au lieu d'être au réfectoire avec ses camarades, cherchait sa nourriture parmi les détritres des tas d'ordures. Interrogé, le soldat répond qu'il veut ainsi échapper à la malveillance des autres soldats qui essaient de

l'empoisonner. Le colonel remarqua alors que le soldat cachait quelque chose sous sa blouse, c'était sa baïonnette, dont il voulait se servir pour se défendre contre ses ennemis. Placé en observation à l'hôpital, D... fut reconnu atteint du délire de la persécution. Interné à l'asile de C..., il y a été maintenu, et le médecin chef de cet établissement le croit incurable.

Dans leur ouvrage, *Pactet et Colin*, citant trois observations de militaires qui, internés à l'asile comme aliénés incurables, y ont été examinés par eux.

A. Un soldat s'était vu infliger 10 ans de travaux publics par le Conseil de guerre, puis il avait comparu une seconde fois devant le même conseil, qui, après examen médical concluant à la responsabilité entière l'avait condamné à la peine de mort. Cette condamnation avait été commuée en vingt ans de détention. Il s'agissait d'un mélancolique avec délire hypochondriaque; les divers délits qu'il avait commis l'avaient été sous l'influence des premiers prodromes de son affection mentale, et ce n'était pas un simulateur. L'asile était sa véritable place.

B. Un homme désigné pour les compagnies de discipline, comme simulateur, est condamné une première fois; puis, à une deuxième comparution en conseil de guerre, il est condamné à la peine de mort. Sa peine est commuée en 20 ans de détention. C'était un cas de démence précoce avec prodromes délictueux et le sujet dut être interné.

C. Un soldat est condamné à mort, sa peine est commuée en 10 ans de travaux publics. Il est ensuite grâcié. Une seconde fois il est condamné à mort, après une observation médicale concluant à la responsabilité entière de ses actes. Cet homme n'était guère simulateur, c'était un dément précoce qui dut être interné et il aurait été justifié de l'interner dès ses premiers méfaits, symptômes prémonitoires de la démence

Outre ces cas relatifs à des militaires, l'ouvrage de *Pactet et Colin* contient 25 observations analogues concernant des sujets non militaires et tout aussi démonstratifs.

Nous avons multiplié les cas de ce genre pour bien montrer que si la folie peut être ignorée, à plus forte raison un stigmate de dégénérescence peut passer inaperçu chez un simulateur; et ensuite pour montrer que si on observe si fréquemment la transformation de la simulation en folie véritable, c'est bien plutôt parce que le simulateur est déjà taré, prédisposé, comme l'indique *Garbini* dans sa thèse, où il cite plusieurs cas de psychose manifeste se déclarant chez le simulateur et présentant parfois le même type de la psychose simulée peu de temps auparavant, que, comme l'admettent *Tardieu, Laurent, Huguet, Legrand, du Saulle, Brierre de Boismond, Parant, Stoenesco* parce que la prolongation forcée de la contrainte morale et physique et les conditions très pénibles exigées par la simulation amènent un retentissement sur la raison du prévenu.

Tardieu dit à ce sujet: « Comment celui qui resterait des années dans le mutisme et l'immobilité du lypémaniaque stupide ne tomberait-il pas à la fin, dans un réel et complet abrutissement? Il n'en est pas un, parmi ceux qui, après avoir simulé la folie, ont été découverts ou y ont renoncé d'eux-mêmes, qui n'aient avoué qu'ils se sentaient devenir fous (allusion à la parole célèbre de *Durozier* à *Morel*) et qu'ils ne recommenceraient pas, fut-ce pour sauver leur tête, à affronter de nouveau un pareil supplice. »

Il faut avouer évidemment que les conditions mêmes, dans lesquelles se trouve le simulateur ne peuvent que favoriser l'éclosion d'un état morbide réel. Mais ce qu'il s'agirait de savoir, c'est si cet état morbide n'était pas en puissance chez le sujet et n'attendait pas seulement cette circonstance déterminante pour éclore et se manifester, à savoir la contrainte et l'excitation qui est résultée de la simulation. C'est bien là notre avis, et pour nous, même, ce qui a poussé ce malheureux à ajouter quelque peu à son délire, à le rendre plus évident, à improviser sur un thème réel, à « sur-simuler », en un mot, c'est justement l'état de dégénérescence, d'altération de son fond mental.

CHAPITRE III

Sur-Simulation

Maintenant que nous avons montré que la simulation totale de la folie était un phénomène sinon complètement inacceptable, du moins tout à fait exceptionnel, nous allons nous appliquer à montrer quels sont les rapports qu'affectent entre eux la simulation et la dégénérescence. Car de prime abord, le fait paraît étrange. Le dégénéré est en toutes choses incapable d'efforts soutenus, il se déroute facilement et abandonne, souvent pour un motif futile, ce qu'il a commencé. Or, dans la simulation, l'énergie qu'il faut déployer est un fait assez remarquable, et il semble que le dégénéré y déploie justement une force et une ténacité extraordinaires, bien qu'il ait à faire face à des difficultés sérieuses. La simulation est peut-être la seule chose à laquelle il prend de l'intérêt. S'il la pratique si bien et si longtemps, alors qu'il se lasse si facilement en toute autre circonstance, c'est donc qu'il a des facilités particulières et qu'il obéit à des tendances naturelles. Il montre là, d'autant plus de volonté, qu'il est en quelque sorte instinctivement porté à mentir, à tromper, à taquiner, et qu'il éprouve une satisfaction d'au-

tant plus grande que le médecin chargé de l'examiner a généralement l'air d'être dupe, et de le prendre au sérieux.

Mais il est vrai de dire aussi que la tâche lui est facile; de même qu'il sera plus aisé à une hystérique à crises de simuler l'épilepsie, de même aussi, il est plus dans les moyens d'un individu dont la raison est déjà peu solide, de simuler la déraison. Dans ces troubles, il n'y a jamais qu'une partie de simulée; on pourrait dire qu'ils ne sont que l'exagération de troubles réels; sur un fond vrai constitué par ses tares personnelles qui lui servent de guide, il ajoute une partie feinte qui les met en valeur.

Et l'idée de passer pour aliéné ne le rebute pas, car bien souvent, depuis sa jeunesse, il entend dire autour de lui qu'il n'est pas comme tout le monde, qu'il a des idées baroques, qu'il est fou; il se peut même qu'on ait déjà eu à examiner son état mental; il a pu faire des séjours plus ou moins prolongés dans un asile d'aliénés, et il vit avec cette idée, sans s'en blesser, et il ajoute peu à sa réputation en simulant. Accessible aux idées les plus saugrenues, les plus bizarres, comme le montrent souvent ses écrits et ses actes, muni d'une imagination sans contrôle, il n'a pour simuler qu'à se laisser aller; il se livrera bientôt aux plus grotesques extravagances, à la comédie la plus singulière. Rien ne l'arrêtera dans cette voie, son manque de jugement ne lui permettra pas de voir le ridicule et le danger de sa conduite; peu gêné par un sens moral primitif ou absent, il n'est pas d'acte qui lui répugnera pour arriver à son but. Et ces exagérations qui confirmeront l'expert dans son opinion de simulation ne seront qu'une preuve de plus de sa déséquilibration mentale évidente.

Témoin l'odyssée de ce simulateur dont l'état réel et les aventures méritent d'être mentionnés pour montrer le danger social qu'il y a à laisser dans la société de tels individus se livrer à leurs extravagances et à leurs crimes.

**1° Rapport médico-légal sur l'état mental du sieur Z...,
inculpé de vol (Pitres, Régis, Anglade).**

SIMULATION D'AMNÉSIE ET DE DÉLIRE DE PERSÉCUTION

Dû à l'obligeance de M. le Professeur Lande (1).

Z... est inculpé de vol. Venu à Bordeaux, on ne sait exactement à quelle date, il fait dans un grand restaurant, le 4 Mai 1905, la connaissance d'une demi-mondaine. Sous le faux-titre de capitaine Gordon, il demeure avec elle trois jours et trois nuits, tente à plusieurs reprises, réussit une fois, des escroqueries aux faux chèques, au préjudice de Sociétés de Crédits ou de Commerçants de la ville, puis disparaît, subitement, le dimanche 7 Mai, emportant les bijoux de sa maîtresse. Arrêté au moment où il se disposait à prendre le train dans une gare autre que la gare principale, il propose à un agent de le relâcher moyennant l'abandon d'une partie des objets volés (pièce 22 du dossier de l'instruction).

Le prévenu comparaît le 8 Mai devant M. le Juge d'Instruction, dit se nommer Georges Z..., mais refuse de donner les noms de son père et de sa mère. « Je ne sais pas, répond-il, si j'ai été condamné. J'ai » lieu de croire, puisque les bijoux ont été trouvés en ma possession, » que je les ai pris, mais je n'ai aucun souvenir de ce qui s'est passé. » On m'a raconté que j'ai été interné dans une maison d'aliénés ». Le Magistrat lui présente des lettres présumées écrites de sa main. « Je » reconnais mon écriture, déclare Z..., mais je ne me rappelle pas » avoir écrit ces lettres et j'ignore ce qu'elles contiennent. » (pièce 4).

Interrogé à nouveau le 10 Mai, Z... répète qu'il ne peut donner des renseignements sur son état civil; « J'ai perdu la tête, ajoute-t-il, je ne » me rappelle rien (sic) (pièce 7).

Le 15 mai, le magistrat instructeur est muni de premiers renseignements. Ceux de la Préfecture de Police à Paris établissant que Z...

(1) Nous n'avons pas cru devoir rapporter la première expertise de M. le professeur Lande, celle-ci mentionnant des conclusions et portant sur toute la vie de Z..., et par conséquent, plus complète.

est né à Varsovie (Pologne Russe), le 21 Octobre 1872, qu'il a été condamné: 1^o Le 9 Mai 1892, à 5 ans de prison et 10 ans d'interdiction de séjour, pour vol et escroquerie, par la Cour de Paris; 2^o Le 3 Février 1902 à un an de prison pour vol et escroquerie, par la même Cour. « On m'a déjà raconté tout ça, réplique Z... , je n'en ai jamais cru un mot et je ne le crois pas. » (pièce 14).

Cette attitude à l'instruction a déjà motivé une visite médicale. Z... y fait spontanément allusion: « Vous m'avez envoyé un docteur, je vous » prie de lui dire de ne pas revenir. Je ne suis pas fou, j'ai toute ma » raison. Je ne veux pas être examiné par un médecin. » (pièce 14).

Cependant, interrogé encore le 20 Juin, Z... invoque toujours l'infidélité de sa mémoire: « Je me suis, dit-il, creusé la tête pour arriver » à me rappeler les circonstances qui m'avaient amené à Bordeaux; » je n'y suis pas parvenu. Je crois me rappeler seulement que la » comtesse G... et moi nous étions proposé d'aller soit à Vichy, soit » en Belgique, soit enfin à Bordeaux, puisque c'est dans cette ville » que je suis venu en effet. » (pièce 23).

Néanmoins, le 11 septembre, Z... accepte de discuter les faits d'escroquerie. « Je ne crois pas, explique-t-il, avoir commis d'escroquerie car » je supposais avoir encore de l'argent à la Banque Barklay d'Lon- » dres... Quelques jours auparavant, cette banque n'avait pas hésité » à m'adresser de l'argent à l'hôtel Continental sur simple lettre de » moi. » (pièce 44).

Entre temps, de diverses sources, sont parvenus à l'instruction des renseignements complémentaires sur le passé de Z... Son existence peut, dès lors, être reconstituée assez exactement sur une période de 13 années.

Le dossier est encore muet sur les 20 premières années du prévenu. On sait qu'il est né en 1872 mais on ne trouve sa trace qu'en 1892, devant la Cour de Paris. Il est déjà qualifié d'audacieux malfaiteur, tout spécialement habile à pratiquer, sous des noms d'emprunt, ce que le réquisitoire du ministère public appelle « l'escroquerie à la conversion » (pièce 90 du dossier de 1892). Ce genre d'escroquerie consistant à surprendre la confiance du clergé protestant ou catholique par des conversions plusieurs fois renouvelées, dans le seul but d'obtenir, en même temps que des consécration nouvelles, de nouveaux subsides en argent. C'est ainsi qu'étant israélite d'origine, Z... a successivement embrassé la religion protestante, reçu le baptême catholique et la confirmation de la main même de l'Archevêque

de Paris. Condamné à 5 ans de prison, il purgea sa peine à la maison centrale de Poissy, s'y fait remarquer par un caractère difficile, autoritaire, querelleur (Renseignements fournis par le Directeur). Expédié du territoire français le 14 Mars 1897, on le retrouve le 5 Octobre 1897, devant la Cour de Londres, sous le faux nom de « baron de Gourelle ». Condamné à 5 ans de travaux publics, il est, à l'expiration de sa peine, réclamé par le gouvernement français, extradé le 13 Septembre 1901, condamné le 13 Décembre 1901 par le Tribunal de la Seine pour escroquerie et abus de confiance commis en 1897.

Nous le retrouvons, le 23 Juin 1902, entre les mains de la police de Fribourg (Suisse). Il est inculpé de vol au préjudice de l'Armée du Salut qui l'avait recueilli et employé, à Berne, sous le nom de « Kocid Kowski ». A l'instruction, pour la première fois, Z... prétend une perte de mémoire, mais il est identifié par le service anthropométrique de Paris. Néanmoins, son attitude détermine une mise en observation à l'asile d'aliénés de Waldau. Il y est observé au point de vue mental depuis le 2 Juillet 1902 jusqu'au 4 Février 1903. Nous sommes insuffisamment renseignés, et c'est une lacune de notre expertise, sur la marche de cette longue observation. Du rapport de nos éminents confrères suisses, nous n'avons pu lire que les conclusions ainsi rapportées :

1^o Maurice Z... est en même temps, un malade d'esprit et il fait de la simulation. (Le traducteur a, par erreur, écrit dissimulation);

2^o A-t-il été le 22 Juin 1902, au moment de l'acte du vol, dans un état où il n'était pas conscient; c'est ce qu'il est impossible de dire; en tout cas, cela nous paraît fort douteux;

3^o Sommes sûrs, par contre, que son libre arbitre ou sa volonté, s'ils n'ont pas été tout à fait annihilés, ont du moins été très diminués;

4^o Nous ajoutons qu'aujourd'hui Z... est, sans aucun doute, un irresponsable.

L'action judiciaire se trouve arrêtée par ces conclusions et Z... est expulsé du territoire Suisse en Février 1903.

En Mars 1903, il passe à Romans (Drôme), commet des escroqueries « aux faux chèques » échappe à la justice et vient échouer en Avril 1903 (et non sans doute en 1902, comme il est écrit pièce 38) dans le Est And de Londres où il est recueilli « dans un état de profonde misère » par un membre de l'Armée du Salut. On l'admet à Victoria House, un asile pour alcooliques, situé à Hadleig dans le

comté d'Essex. Sa conduite y est irréprochable. Il y « mène une vie » saine et honnête, se montre très laborieux, infatigable dans ses efforts pour faire le bien, s'abstenant de boissons et de tabac, ne fréquentant aucun lieu d'amusement. » Mais on le dit « sujet à des ébranlements nerveux, paraît être d'un tempérament étrange, exalté, prêt à agir toujours sous l'impulsion du moment. Il entreprenait toujours beaucoup plus de travail qu'il n'en pouvait raisonnablement accomplir. » (Déclaration solennelle de William Henry Iliffe, secrétaire résidant à Victoria House).

De Victoria House Z... passe, en Avril 1904, à la Technical Schools Southend-on-Sea avec le titre de Professeur d'Allemand et des appointements de 150 livres, 3750 francs. Il est considéré, dans sa nouvelle situation, comme un « homme fort respectable, comme un professeur de très grand talent, mais aussi comme un homme névrosé, exalté » (Lettre Brown, 16 Juin 1905) « très actif et travaillant à l'excès, faisant des efforts pour se vouer à l'œuvre de relèvement entreprise par l'Armée du Salut, mais excessivement hystérique et névrosé. » (J. Baker, 9 Octobre 1905) (Lettres communiquées aux experts par la défense).

Toujours est-il que Z... garde sa qualité de professeur à Southend-on-Sea jusqu'au 27 avril 1905. Il disparaît subitement après avoir réalisé quelques chèques périmés, laissant, dit-on, une maîtresse enceinte de ses œuvres, vient à Paris, commet une série de vols et d'escroqueries pour lesquels il est réclamé par le Parquet de la Seine et paraît à Bordeaux le 4 Mai 1905. Ici se place le vol accompli dans les circonstances qui nous sont connues et que nous avons à apprécier.

Pendant que le dossier se complétait, une expertise mentale était ordonnée le 16 Septembre 1905. Elle se justifiait par l'existence d'un rapport concluant à propos d'un vol antérieur, à l'irresponsabilité complète, par l'attitude même de Z... à l'instruction.

Cette expertise, confiée à M. le docteur Lande fut, au dire de l'expert, particulièrement laborieuse. Le prévenu refusait de recevoir l'expert, demandait au Juge de lui épargner ses visites pour se plaindre ensuite de n'être pas visité. Les motifs de cette répugnance à accepter l'expertise sont donnés par Z... dans une lettre (pièce 46/2): « Je crois que le Docteur a eu le tort de vouloir m'hypnotiser dès le début de notre entrevue... Croyez que j'ai toute ma raison; croyez que si j'ai été interné en Suisse, c'était par pure canaillerie, c'était

» parce qu'il y avait des gens qui avaient des intérêts à parvenir de
» faire de moi ce qu'ils ont fait. Et c'est la crainte que j'éprouve de
» ces gens qui me fait hésiter à me soumettre à un examen médical ».

Le docteur Lande déposa un rapport qui se termine par ces conclusions :

« Le sieur Z... n'est pas un dégénéré; c'est un homme bien doué
» physiquement, très intelligent, très instruit, appartenant, selon toute
» probabilité à un milieu social élevé, en somme un déclassé.

» L'amnésie dont il se fait une arme de défense est simulée, l'in-
» culpé ne l'invoque que pour cacher son passé et atténuer la gra-
» vité des actes qui lui sont reprochés.

» Je considère le sieur Z... comme jouissant de la plénitude de ses
» facultés intellectuelles et par suite comme entièrement responsable
» de ses actes. ».

Z... comparaît le 9 Novembre 1905 devant le Tribunal Correctionnel qui ordonna, conformément aux conclusions de la défense, la contre-expertise, dont nous sommes chargés.

Nous vîmes Z... pour la première fois le 17 Novembre. Il ne fit aucune difficulté pour entrer en communication avec nous et se déclara tout prêt à nous répondre avec sincérité.

« Je sais, dit-il spontanément et sans préambule, que j'ai beaucoup
» d'ennemis et qu'ils sont très puissants. Ils cherchent à me jouer
» toute sorte de tours. Pendant la nuit, on cherche à m'électriser. Qui
» vous êtes? Je m'en doute bien; c'est tout à fait inutile. Il n'y a
» qu'une chose que je crains. M. Lande n'a pas été franc. La pre-
» mière fois, il a essayé de m'hypnotiser. Je sentais qu'il me forçait
» à dire des choses que je ne voulais pas dire. Le docteur Lande est
» venu la nuit à mes pieds m'observer; je l'ai vu, je faisais semblant
» de dormir, je ne dormais pas. Il m'observait, c'était comme si on
» m'électrisait aux mains et aux pieds. On me l'a fait déjà plusieurs
» fois à la Waldau. On m'en a bien fait d'autres. On s'étonne que
» j'aie peur. On a fait tout son possible pour se défaire de moi. On
» cherchait à m'empoisonner. Dès que je mangeais je ne pouvais
» pas dormir. On me disait que c'était des idées. J'avais des érup-
» tions par tout le corps, des boutons qui enflaient. Je me nour-
» rissais des pommes du jardin et je ne souffrais pas » (Tremble en
» s'exprimant ainsi, regarde autour de lui avec inquiétude). « Je n'aurai
» pas peur si vous me promettez que vous n'aurez recours à aucun

» mauvais procédé, que vous ne chercherez pas à me faire du tort.
» Voilà six mois que je suis ici et je n'ai jamais fait la moindre chose
» qui ne soit raisonnable. Empoisonné c'est certain. Je n'avais pas
» plutôt fini de manger que je rendais tout. Je ne voyais pas ce qu'on
» mettait dans les plats. Quoi? Je ne puis rien dire. On avait tout
» intérêt à me supprimer. Le poison ne faisait pas de mal aux autres
» malades parce qu'ils étaient malades. Même chez moi, il a fallu tou-
» jours se méfier. A la Waldau, des infirmiers avaient ordre de m'in-
» jurier; ici, en prison, c'était la même chose avec les gardiens. Je
» ne peux pas dire que je reconnaissais les voix, c'était comme mar-
» motté. Le soir, les premiers temps, c'était affreux. Quelqu'un derrière
» la cloison m'excitait à répondre. Ce qu'on me disait? Des gros-
» sièretés absurdes; c'était si trivial! S'il fallait énumérer tout! On
» me parlait comme si on me connaissait à fond. On me suggérait
» de répondre. Je résistais pendant quelque temps; puis, par colère,
» je répondais. On me parlait en français, des fois aussi en allemand:
» des cochonneries, ayant trait aux mœurs... avec des femmes... la
» sodomie... On ne me reprochait pas mes actes, on ne lisait pas
» dans ma pensée. Ce n'est que dans les commencements de mon séjour
» à la Waldau. Depuis lors, une seule fois, en chemin de fer, des
» gens, dans un compartiment voisin, me disaient d'aller faire... c'est
» trop dégoûtant... allez donc... avec des femmes. Je me suis fâché.
» Ici, à Bordeaux, ça avait commencé. La nuit, en bas, des gens
» avaient organisé un orchestre. Je m'étais endormi puis des voix me
» parlaient. En cellule, j'ai eu ces sentiments d'électrisation. Comme
» si on vous piquait avec mille aiguilles. Des mauvaises odeurs? Je
» n'en ai pas senti. Je n'ai rien éprouvé dans les organes génitaux.

» Dans quel but tout cela? Ma situation est torturante. J'ai une
» explication, je ne veux pas la donner. J'ai des présomptions. Quand
» j'aurai la certitude, je la donnerai. Pour moi c'est la certitude, on a
» intérêt à me supprimer comme on a intérêt à me faire perdre
» la mémoire. Des gens gardaient le moindre de mes mouvements pour
» m'empêcher de faire des recherches. Il doit y avoir une question de
» famille. On doit avoir intérêt à ce que je ne sache pas quel est mon
» passé. Je suis professeur choyé; j'enseigne avec éclat. Comment
» peut-on concilier tout cela avec mes condamnations.

» Ils prétendent qu'ils connaissent mon passé. Il y aurait pour
» moi à le connaître, le calme de la certitude. Je suis dans l'incertitude,
» je ne sais pas qui je suis, je nie par induction. Vaguement, je me

» souviens de Genève, un voyage entouré de soldats. Je suis certain
» que la perte de mémoire a été provoquée. On m'a montré une
» photographie qu'on prétendait être de ma mère.

» Effectivement, cette personne est venue, pendant la nuit, me parler
» et me consoler. J'ai mes idées à ce sujet. On ne veut pas supprimer
» le premier vagabond venu. J'ai dû recevoir une éducation supérieure.
» Je dois appartenir à une famille supérieure. Rien ne me serait assez
» élevé. Pas royale si vous voulez, mais princière. On a eu des in-
» térêts politiques à m'écarter. J'aurais été expulsé de Varsovie com-
» me révolutionnaire. »

Et dans les entrevues successives que nous avons eues avec lui, Z... a renouvelé ces propos avec une tendance manifeste à revenir sur les mêmes idées pour les exprimer à peu près dans les mêmes termes.

Ses souvenirs ne remontent pas au delà de Juin 1902.

« Le premier point d'appui que je puisse trouver pour mes souvenirs, écrit-il dans un mémoire remis aux experts, est Genève, sans pouvoir dire exactement quand, comment et pourquoi. J'ai l'impression assez distincte d'y avoir été victime d'une attaque nocturne; viennent ensuite quelques scènes confuses, un long voyage en chemin de fer, des soldats, un lit d'hôpital entouré de médecins et enfin une longue promenade en voiture à la campagne. Scènes dont le souvenir me cause toujours une inexprimable et inexplicable sensation d'angoisse. Le premier fait absolument conscient de mon existence et dont je ne saurais douter, c'est ma présence à la Waldau. »

Sur son séjour à la Waldau, Z... ne tarit pas. Il dit qu'il y a « souffert » et qu'il y a été « choyé ». Sa mémoire le quitte dès qu'il en sort en février 1903. « Je n'ai pas gardé, dit Z..., un souvenir distinct de ce qui s'est passé entre ma sortie de la Waldau et mon entrée à Victoria House ». Mais le dossier nous apprend qu'il est venu en mars 1903 à Romans où son passage a été marqué par une escroquerie; en avril 1903, dans les « bas-fonds de Londres. »

Il se souvient de tout ce qu'il a fait à Victoria House et à Southend-On-Sea, d'avril 1903 à avril 1905, mais ignore plus ou moins ce qui lui est arrivé depuis. Nous disons plus ou moins parce que Z... n'oublie pas toujours les mêmes faits de la même manière. « Je me suis creusé la tête pour arriver à me rappeler les circonstances qui m'avaient amené à Bordeaux; je n'y suis pas parvenu. »

Ainsi s'est-il exprimé d'abord devant nous comme devant le Juge d'Instruction, mais le 19 Novembre, il nous écrit: « L'on m'a sou- » vent demandé ce qui m'avait amené à Bordeaux et, par délicatesse, » je fus forcé de répondre que je ne le savais pas. Mais à vous, je » crois pouvoir le dire », et, comme explication, un long récit de rencontre aux Folies-Bergères, d'une jeune fille séduite et prostituée, rencontre aussitôt suivie de la résolution de poursuivre le séducteur jusqu'à Bordeaux, etc...

Et, en ce qui concerne son séjour à Bordeaux, le prévenu, après avoir déclaré « qu'il n'a aucun souvenir de ce qui s'est passé » (pièce 4), « qu'il a perdu la tête et ne se rappelle rien » (pièce 7) soutient devant nous qu'il était tombé dans un guet-apens. Il était suivi par sa « prétendue victime qui l'a hypnotisé et tenu entièrement sous son » empire ». Des gens avaient vu un profit à le supprimer. C'est une explication par la persécution.

Z... parle volontiers d'électricité et d'hypnotisme. Il reproche amèrement aux Médecins de l'avoir hypnotisé. « A la Waldau, le docteur » Faushauser venait m'électriser la nuit, s'amusait à me suggérer les » pensées et les actes les plus révoltants, les plus dégoûtants » (19 Novembre 1905). De Février 1903 à Mai 1905 il n'est pourtant plus question d'hypnotisme et de Février 1903 à avril 1904 c'est le calme parfait.

« Au mois d'avril 1904, écrit Z..., je vins habiter Southend et je m'en » suis toujours repenti, car avec mon séjour à Southend, mes en- » nuis ont recommencé.

» Avec le mois d'avril 1905, arrivèrent les vacances de Pâques que » je fus passer à Paris. Là, les tracas et les persécutions recommencè- » rent de plus belle. J'étais continuellement et je me sentais en véri- » table danger de mort. Je rentrai à Southend le 28 avril mais me » voyant poursuivi par des individus à mine louche qui firent irrup- » tion dans ma chambre pendant la nuit, je fus pris de peur et quittai » précipitamment Southend, le 30 avril, retournant à Paris ». (19 novembre 1905).

Toutes ces persécutions, au dire de Z..., visent à l'éloigner d'une situation élevée à laquelle lui donnent droit ses origines « peut-être pas royales, mais princières ». De ce que nous a dit Z... nous n'avons retenu que les propos saillants, les interprétations principales, celles que nous aurons à discuter.

Apraravant, nous consignons ici les résultats de l'examen physique.

Z... est un homme d'allure distinguée, svelte, de taille au-dessus de la moyenne, apparemment robuste et bien constitué. La face est nettement asymétrique et le côté gauche est aplati; l'oreille est imparfaitement ourlée. Par contre, la denture est bonne, la voûte palatine n'est pas ogivale. Les fonctions s'accomplissent bien, sauf le sommeil qui, au dire du prévenu, serait rare. Les organes sont en bon état. La respiration est normale. Le rythme cardiaque est régulier, mais la circulation périphérique est peu active. On note la coloration violacée des extrémités, une mauvaise nutrition des ongles. L'appareil digestif paraît en bon état.

La force motrice est intacte partout. La réflectivité oculo-pupillaire est conservée. Les réflexes rotuliens sont vifs. La sensibilité existe dans ses différents modes et partout sans exagération ni diminution appréciables.

Nous avons dû abrégé cet examen physique, le prévenu ne s'y étant pas soumis de très bonne grâce. Un moment même il a fallu l'interrompre parce que le mot d'hypnotisme avait été prononcé. « Je » ne veux pas être hypnotisé, s'écria Z..., en s'éloignant, vous me feriez » dire des choses que je ne veux pas dire. »

De notre examen il résulte tout d'abord que Z... n'est atteint d'aucune maladie organique, qu'il n'est porteur d'aucun stigmate physique suffisant pour caractériser une névrose fonctionnelle ou la dégénérescence.

Dans la sphère mentale, la culture intellectuelle est plus que moyennement développée. Les connaissances sont variées et étendues, mais Z... accuse, dans sa mémoire, des lacunes profondes et formule des interprétations délirantes de persécution. Il s'est présenté lui-même, et dès sa première comparution, comme un amnésique et un persécuté. Arrêtons-nous sur cette amnésie et ce délire; nous sommes au point culminant de cette expertise.

a) *L'Amnésie*. — Le prévenu a parlé pour la première fois, en Juin 1902, à Fribourg, de l'infidélité de sa mémoire qui ne lui permettait pas de donner son état civil. Il est vrai qu'auparavant, à Berne, il avait déclaré « devoir taire son nom par considération pour son père » et sa mère et ne pas vouloir révéler sa vie antérieure pour la même » raison. » (pièce 42).

A Bordeaux, le lendemain de son arrestation, il s'est déclaré « incapable de dire son âge, les noms de son père, et de sa mère », s'ex-

pliquant sur le vol, il a dit : « J'ai lieu de croire, puisque les bijoux » ont été trouvés en ma possession que je les ai pris, mais je n'ai aucun » souvenir de ce qui s'est passé. On m'a raconté que j'ai été interné » dans une maison d'aliénés. » (pièce 4). Deux jours plus tard, il ajoutait : « J'ai perdu la mémoire, je ne me rappelle rien. »

L'absence de mémoire paraît alors complète, mais par la suite le prévenu a contesté l'escroquerie comme s'il s'en souvenait (pièce 44) et expliqué le vol par une interprétation délirante. Même constatation en ce qui concerne son séjour dans un asile d'aliénés. « On m'a raconté que j'ai été interné dans un asile d'aliénés », dit-il, le 8 Mai, comme s'il était mal renseigné sur le fait, tandis que le 19 Novembre nous le trouvons très affirmatif : « Le premier fait absolument conscient de mon existence et dont je ne saurais douter est mon séjour » à la Waldau »...

De tout ce qui s'est passé avant juillet 1902, Z... dit ignorer tout sauf ses acquisitions intellectuelles. Il a des souvenirs très vagues sur ce qu'il a fait de février à avril 1903, se souvient parfaitement de la période d'avril 1903 à avril 1905 et se contredit encore pour ce qui se rapporte aux premiers jours de mai 1905. Il déclare tout d'abord qu'il ne se « souvient de rien », qu'il s'est vainement « creusé la tête pour se rappeler les circonstances de sa venue à Bordeaux », puis il nous donne spontanément le motif de son voyage et reconnaît qu'il a voulu le cacher aux juges.

Telle est cette amnésie qui porte 1^o sur 30 années de l'existence du prévenu, 2^o sur des parcelles seulement de cette existence depuis trois ans. Ce serait une amnésie rétrograde considérable, intermittente, singulière, et il faut bien le dire aussi complaisante. Car elle couvre exactement toutes les périodes inavouables, nous laissant voir les deux seules années de bonne tenue en Angleterre et 8 mois de séjour dans un asile d'aliénés.

Telle qu'elle se présente, cette amnésie n'est superposable à aucune des formes, pourtant nombreuses, que la pathologie mentale a reconnues jusqu'à ce jour et ne s'explique par aucune de ses causes habituelles. En effet, Z... n'est pas un intoxiqué. S'il a commis des excès alcooliques, ils ont été assurément peu prolongés puisque depuis 1892, il a séjourné plus de 10 ans en prison, 8 mois dans un Asile d'aliénés et les témoignages s'accordent à reconnaître sa sobriété pendant les deux années de son séjour en Angleterre. Au surplus, nous n'avons relevé aucun des signes physiques de l'intoxication alcoolique.

Z... a bien parlé d'un traumatisme dont il aurait été victime à Genève. Les souvenirs sont peu précis et suspects à cet égard, nous n'en pouvons faire état.

L'examen physique n'a relevé aucun stigmat d'hystérie ou d'épilepsie. On ne peut mettre en cause l'épilepsie larvée.

Ainsi nous ne retrouvons ni une des physionomies habituelles de l'amnésie, ni une des causes qui passent pour susceptibles de la provoquer.

Et on ne peut vraiment s'arrêter à l'hypothèse d'un fait pathologique nouveau dès qu'on a envisagé celle de la simulation.

Z... a intérêt à simuler l'amnésie pour couvrir son passé. Il se contredit sans cesse dans ses manières de ne pas se souvenir. Il se souvient des périodes les plus troublées de son existence et notamment de son séjour à la Waldau et ne sait rien de ses 10 ans de calme dans les prisons. Il sait tout de ses deux années de séjour en Angleterre et ne peut dire ce qu'il a fait la veille de son arrestation.

Il est de toute évidence que Z... se souvient de ce qu'il veut quand il veut. Son amnésie est simulée.

b) *Le délire de persécution.* — Z..., nous l'avons dit, s'est plaint à nous, dès le premier jour, d'être en butte à toute sorte de persécutions. Non seulement il a été électrisé, magnétisé, empoisonné, mais encore les infirmiers, à la Waldau, les gardiens à la prison, lui ont « marmotté » des injures grossières ou tenu des propos « dégoûtants ». Il a vu, la nuit, ses persécuteurs et parfaitement reconnu le docteur Lande, au pied de son lit. Il n'a jamais senti de mauvaises odeurs, ni rien éprouvé de pénible du côté des organes génitaux sauf qu'il est poussé à se masturber. Et ces persécutions sont intermittentes. Actives les premiers temps du séjour à la Waldau, elles cessèrent à peu près complètement dans les derniers mois pour ne reparaitre qu'en avril 1904 sous une forme discrète. C'est pour fuir ses persécuteurs que Z... dit avoir quitté Southend-on-Sea, être venu à Paris sous un nom d'emprunt, puis à Bordeaux dans les mêmes conditions. C'est une autre version.

Ses persécuteurs ont un but et ils marchent d'accord pour surveiller ses moindres mouvements, travailler à détruire sa mémoire, annihiler sa volonté. Ils espèrent ainsi le mettre dans l'impossibilité de faire valoir ses droits de famille qui sont « princiers ».

Ainsi, ce délire serait intermittent et systématisé. Il s'associerait à l'amnésie, se caractériserait par des hallucinations de la sensibilité gén-

rale et spéciale même de la vue ; des idées d'empoisonnement, de persécution, de grandeur. Avec ces caractères, il ne saurait trouver place dans le cadre du délire de persécution systématisé progressif. En effet, ce dernier est essentiellement et par définition, une maladie mentale progressive. Elle n'admet pas des hallucinations de la vue et l'amnésie ne s'y observe jamais. Bien au contraire les persécutés de ce genre se font remarquer par la précision de leurs souvenirs. Ils n'oublient ni un fait ni une date et leur délire de persécution se double d'un délire de revendication. Persécutés, ils sont à leur tour des persécuteurs, rédigent mémoire sur mémoire, adressent lettre sur lettre aux pouvoirs publics, ne s'accordent aucun répit dans leurs réclamations ; au lieu que Z..., se disant écarté de ses droits princiers, n'a jamais fait une démarche pour les reconquérir.

Ces seules comparaisons suffisent pour établir que nous ne sommes en présence ni de la physionomie délirante ni des réactions de la folie systématisée progressive.

A côté du délire de persécution type, il y a bien des formes à contours moins nets. Les idées de persécution apparaissent dans la manie et surtout la mélancolie ; elles prédominent dans une forme particulière de démence précoce ; s'observent aussi dans la confusion mentale et la dégénérescence. Dans tous ces cas, on la voit éclater par bouffées ; elles constituent un symptôme passager qui, s'il persiste, prend rapidement les allures du délire de persécution systématisé progressif.

Ainsi, les idées délirantes de persécution exprimées par Z... ne cadrent pas avec ce que nous savons des persécutés. Le récit qui nous en est fait manque d'un cachet d'authenticité pathologique ; il apparaît comme une leçon apprise, incontestablement mal apprise.

Z... simule la folie comme il simule l'amnésie, celle-ci pour voiler le passé, celle-là pour excuser le présent et éviter la prison par l'asile d'aliénés.

Z... est donc un simulateur. Il était déjà avant 1892 enclin au mensonge, s'abritant sous de faux-noms pour commettre des escroqueries, était particulièrement habile à jouer la comédie de la conversion. De mensonge en mensonge, il est arrivé peu à peu à la simulation de l'amnésie et de la folie.

Cette genèse n'enlève pas pourtant à la simulation son caractère étrange, l'idée de simuler la folie ne peut germer sur tous les cerveaux ; il faut nous demander si celui de Z..., qui n'est pas d'un aliéné, est d'un homme normal.

On ne peut douter de son intelligence; elle est vive et la culture intellectuelle est très développée. A ce point, qu'à 30 ans, après avoir fait 10 ans de prison et 6 mois d'asile d'aliénés, il enseigne, avec éclat, dans une grande école d'Angleterre. Il passe pour un travailleur infatigable, mais aussi pour un hystérique, un exalté, un névrosé, un impulsif. Ce qui est certain, c'est qu'il a quitté une situation brillante et largement rémunérée pour courir les aventures, retomber dans l'escroquerie et la prison et finalement se retrancher derrière l'amnésie et la folie.

Il a cédé à son instinctivité mal tempérée par un moral insuffisant, est passé, sans autre motif, d'une vie laborieuse et « respectable », à celle des escrocs et des voleurs. Nous y voyons la preuve d'une déséquilibration mentale manifeste.

Z... est un déséquilibré qui ne peut s'accommoder d'une vie régulière, succombe à la nostalgie des aventures par où il arrive à la prison.

RESUME

Z... se retranche derrière une amnésie, invoque des persécutions pour couvrir ou excuser ses actes.

L'amnésie et le délire de persécution sont simulés.

La simulation est une des nombreuses manifestations de la déséquilibration mentale du prévenu.

CONCLUSIONS

1^o Z... n'était pas au moment du vol dont il est inculpé, en état de démence au sens de l'article 64 du code pénal;

2^o Z... est toujours sous l'influence d'une déséquilibration mentale qui comporte une certaine atténuation de sa responsabilité.

Bordeaux, le 5 Février 1906.

ADDENDUM

Ce rapport était signé le 5 Février. Nous nous mîmes d'accord avec M. le Procureur de la République pour surseoir à le déposer. Et, le 15

Février, nous avons reçu communication du rapport in-extenso, en allemand, de l'expertise mentale effectuée à Berne, à propos du vol de Juin 1902.

Nos confrères Suisses ont longuement et minutieusement observé Z... Leur rapport est très documenté.

Il nous apprend que le prévenu, à Berne, en juin 1902 comme à Bordeaux en mai 1905, a prétexté une perte de mémoire et exprimé des idées délirantes dont les experts n'ont pu retrouver la trace antérieurement à l'arrestation. Il nous apprend aussi, qu'à l'instruction, Z... se disant Kocidowski, s'est prêté de fort mauvaise grâce aux vérifications anthropométriques qui devaient révéler son identité.

L'amnésie s'est caractérisée alors par la perte du souvenir de l'existence écoulée, et, aussi, par l'oubli des notions acquises sur la langue allemande. Pendant les 8 mois de son séjour à la Waldau, Z... a gardé l'attitude d'un homme qui ne lit pas, ne parle pas, ne comprend pas l'Allemand. Une fois, pourtant, le 6 Juillet, il a répondu à une réflexion pénible le concernant et formulée en langue allemande par le médecin.

Cette amnésie parut suspecte et intéressée dès le début de l'instruction; les experts la déclarent simulée de toutes pièces.

Sans jamais cesser de simuler l'amnésie, Z..., à l'asile de la Waldau, a exprimé des idées délirantes mélancoliques, terrifiantes, mystiques, de persécution, d'empoisonnement, etc., fait deux tentatives de suicide, etc. Nous serions tentés de dire qu'un tel délire est incompatible avec une simulation prolongée. Un mélancolique en proie à des hallucinations terrifiantes, enclin au suicide, ne peut prendre les précautions d'un simulateur. Mais il ne saurait entrer dans notre rôle de faire un diagnostic rétrospectif.

Nos éminents confrères ont conclu à la réalité du délire associé à la simulation de l'amnésie. Leur opinion s'appuie sur les caractères des idées d'empoisonnement, sur l'agitation nocturne, sur les tentatives de suicide, la durée de la simulation, etc.

Il faut bien reconnaître que la tâche des premiers experts fut plus délicate encore que la nôtre. Ils ne pouvaient prévoir que les manifestations délirantes cesseraient avec l'action judiciaire, qu'elles disparaîtraient trois ans après, avec des caractères nouveaux, le lendemain d'une nouvelle arrestation pour vol, etc. Quoi qu'il en soit, pour les experts de Berne, Z... en 1902, a simulé l'amnésie et présenté un vrai délire développé sur une constitution hystérique.

La lecture attentive de ce rapport ne nous a révélé aucun fait nouveau de nature à modifier nos conclusions que nous maintenons intégralement.

Bordeaux, le 21 Février 1906.

Ce rapport médico-légal, qui est le type parfait des rapports de ce genre indique mieux que nous ne pourrions le faire tout l'intérêt que font naître à l'esprit des observateurs, les individus à tendances dégénératives, à fond mental déséquilibré, qui nous occupent. Manifestement, cet inculpé a sursimulé, a ajouté à un état de déséquilibration évidente chez lui, avec une intelligence cependant très vive, mais un sens moral absent, des phénomènes délirants absolument imaginaires pour se soustraire à la peine qu'il avait encourue.

A la suite de cette affaire, M. le docteur Anglade reçut de St-Etienne une lettre de Z..., où celui-ci lui annonce qu'il a obtenu par sa bonne conduite une réduction de sa peine; il ne lui parle pas de son délire; il lui dit simplement que maintenant qu'il est sorti de prison, il va tâcher de gagner sa vie en travaillant.

Peu après, on pouvait lire dans le « Journal » du 15 mars 1908, l'entrefilet suivant:

LES JOYAUX DE LA BALLERINE

*L'amant de Mlle de Walpola, de l'Alcazar de Milan, lui ravit
ses bijoux, estimés 230.000 francs.*

Autour d'une promenade aux environs de Milan, le 25 Février dernier, une jeune ballerine de l'Alcazar de cette ville, Mlle Zarina de Walpola, constata avec stupéfaction que ses bijoux, renfermés dans un coffret, avaient disparu de l'appartement qu'elle occupait au Palace

Hôtel. Ses soupçons se portèrent immédiatement sur son amant, Joseph Pey, qui occupait une chambre voisine et n'avait pas reparu. Depuis quelque temps, elle entretenait des relations avec cet individu qui se disait publiciste et co-directeur de l'Opéra de Bruxelles.

Très élégant, parlant plusieurs langues et s'exprimant avec une grande facilité, Pey avait fait la connaissance de la ballerine à l'Alcazar de Milan. Il s'était fait passer pour un personnage considérable, ayant de hautes relations dans le monde artistique des grandes scènes d'Europe. En outre, il se disait collaborateur de plusieurs grands journaux et de revues importantes, et il montrait à la danseuse émerveillée des articles signés de noms qu'il déclarait être ses pseudonymes.

Ayant ainsi réussi à capter la confiance de la naïve artiste, cet aventurier mit à profit ses relations pour s'emparer des bijoux qu'il convoitait depuis longtemps.

La police de Milan, qui a envoyé des mandats d'arrêt dans toutes les grandes villes d'Europe et dans les principaux ports d'embarquement, a promis une prime de 10.000 francs à la personne qui parviendrait à découvrir tout ou partie des bijoux volés, dont voici la nomenclature :

Deux colliers de perles, d'une valeur de 130.000 fr.; un collier de rubis enrichi de trois brillants, 40.000 fr.; deux bracelets de platine enrichis de rubis et brillants, 11.000 fr.; une breloque platine avec perles et brillants, valeur 10.000 fr.; un anneau platine, avec gros brillants, 6.000 fr.; deux anneaux or avec perles, 5.000 fr.; un anneau or avec brillants, 5.000 fr.; une bourse en or, avec émeraude et brillants, et un carnet de chèques du Crédit Lyonnais.

Au cours de ses recherches, le service de la Sûreté est arrivé à établir la véritable identité de Josep Pey. Cet individu se nomme Maurice-Georges Z..., né à Varsovie, le 21 septembre 1872. Il est, d'autre part, l'objet de deux mandats d'amener, l'un de M. Delarivière, du Parquet de Bruxelles, l'autre de M. Chênebenoit, du Parquet de Paris, pour abus de confiance.

Voici encore un rapport médico-légal typique, de la tendance innée qu'ont les individus dégénérés, à simuler la folie pour se soustraire aux conséquences légales de leurs actes. Mais ici l'inculpé dont il est question, est un être

inférieur, au point de vue intellectuel, mais qui n'en a pas moins montré des qualités de ruse étonnantes :

**2° Rapport médico-légal sur l'état mental du sieur S...,
inculpé d'assassinats et vols (Lande, Pitres, Régis),
juillet 1900.**

SIMULATION D'ACCÈS D'AGITATION DÉLIRANTE

Dû à l'obligeance de M. le Professeur Régis.

S... est accusé d'avoir :

1° Le 21 Novembre 1899, à X... (Corrèze) tenté de donner la mort et blessé grièvement d'un coup de fusil le sieur B...

2° D'avoir, le 23 Novembre 1899, au lieu dit Y..., tué d'un coup de fusil le sieur C... et lui avoir volé, après sa mort, sa sacoche, son chapeau, son pantalon, ses souliers et une paire de draps.

3° D'avoir, le 25 Novembre 1899, à Z... tué d'un coup de fusil la dame D... et d'avoir, après sa mort, volé chez elle une certaine somme d'argent et un revolver.

4° D'avoir, le 30 Novembre 1899 ; au lieu dit Y..., tué d'un coup de fusil le sieur E... et lui avoir volé, après sa mort, son chapeau, sa montre avec sa chaîne, un porte-monnaie contenant de l'argent et un certain nombre de mouchoirs.

S... arrêté presque à l'issue de ce dernier crime, après une lutte acharnée contre les gendarmes, commença par tout nier, puis, après des aveux partiels, il finit par tout avouer. La plupart de ses dires sur les circonstances des crimes ont été reconnus exacts et on a pu retrouver notamment les objets volés par lui à ses victimes dans les endroits dissimulés qu'il avait indiqués.

Les explications données par lui sur les motifs de ces vols et assassinats, se résument ainsi qu'il suit :

S..., qui est valet de ferme, se trouvait employé depuis un peu plus d'un an, chez un nommé F... à W..., lorsqu'un jour, vers le 10 juillet 1899 il lui annonça brusquement son départ. F... fâché de

voir son domestique le quitter ainsi en pleine saison de travail lui déclara qu'il ne lui verserait les gages qu'il lui devait (il s'agissait, paraît-il, d'une somme de 25 fr.) que devant le juge de paix. S... partit et se plaça chez un nommé G... habitant aussi la commune de W...

Ne voulant, dit-il avoir de procès avec personne il ne poursuivit pas judiciairement son remboursement par F..., mais le dommage d'argent qu'il venait de subir, quoique minime, détermina en lui un sentiment de révolte extraordinaire.

Ce sentiment bientôt devient tel que S... en arriva à éprouver de la haine pour F... et pour le pays; tant et si bien que dans le courant du mois d'août il vendit à vil prix pour 100 francs, à un nommé H..., la maison qu'il y possédait, et qui valait, paraît-il, cinq ou six fois plus, et que vers le milieu du mois d'octobre il s'en alla dans la Corrèze pour échapper à sa préoccupation et éviter de faire un malheur.

Il se place là à V... chez un nommé I... où il resta un mois travaillant bien comme d'habitude. Mais pendant ce temps, son idée fixe, au lieu de s'atténuer par l'éloignement, s'accroissait de plus en plus; car à son dépit d'avoir été frustré de son dû, s'ajoutait comme conséquence, celui d'avoir été obligé de vendre presque pour rien ce qu'il possédait.

C'est dans ces conditions que S... avait conçu l'idée de tuer et de voler pour rentrer en possession de quelque argent.

On sait comment il s'y prit pour exécuter ce dessein, et comment, ayant quitté son maître le 20 Novembre, il acheta un fusil et commença la série de ses assassinats et de ses vols qui ne cessèrent que par le fait de son arrestation le 30 novembre 1899.

Telle est en substance l'explication fournie par S... dans les interrogatoires qu'il a subis au cours de l'instruction.

Ces données établies, nous devons maintenant exposer les résultats de notre expertise relativement aux divers points soumis à notre examen.

* * *

Nous avons tout d'abord à rechercher les antécédents héréditaires et personnels de S...

Cette recherche, toujours délicate, l'a été plus particulièrement ici car le dossier contient à cet égard des renseignements qu'il ne nous a pas été possible de contrôler.

D'après les renseignements émanés du maire de W... le père de S..., décédé à W... le 14 octobre 1887, à l'âge de 45 ans, était un épileptique. On le trouvait très fréquemment dans les rues et places du bourg en proie à des attaques d'épilepsie. Sa mère, décédée le 29 mars 1897 dans la même commune, à l'âge de 55 ans était atteinte de plaies scrofuleuses. Son frère, décédé à l'âge de 21 ans, le 16 mars 1897, aurait succombé également aux suites de plaies scrofuleuses qui le retenaient au lit depuis cinq ou six ans.

Il eut été important de vérifier ces indications, en particulier celle concernant l'épilepsie du père, l'épilepsie étant justement considérée, au point de vue de la dégénérescence de la race, comme un antécédent d'une certaine gravité. Malheureusement, tout autre témoignage nous a fait défaut sur ce point et S... lui-même ne doit être que très imparfaitement fixé, puisque pour lui, son père mort d'accident, était simplement débauché, ivrogne, tandis que c'est sa mère qui aurait eu des attaques de nerfs au cours desquelles elle tombait comme morte.

Dans ces conditions, et en l'absence de preuves complémentaires, l'épilepsie, chez le père de l'inculpé, nous paraît devoir être tenue comme probable, mais non comme certaine.

S... n'a pas eu de maladies graves dans l'enfance, mais vers l'âge de 18 ans, il aurait été atteint d'une fièvre typhoïde suivie de maux de tête, siégeant à l'occiput, qui ont toujours persisté depuis, surtout le matin, et qui lui font éprouver dans le crâne, des mouvements analogues « à ceux d'un œuf pourri ».

Aucun autre antécédent morbide avéré n'est à relever chez S... Il n'a jamais notamment, présenté les symptômes d'ivresse, ni uriné dans son lit, ni été pris d'attaques de nerfs. Notons cependant qu'il nous a dit avoir éprouvé à diverses reprises et à des intervalles plus ou moins éloignés, des « tournements de tête » subits, débutant par une sensation de feu au visage et dans la vue, et si forts, que lorsqu'il n'y avait rien pour le retenir, il tombait. Au bout de quelques instants, tout se dissipait, et il se relevait.

S... ne sait pas si dans la période correspondante à ses crimes, c'est-à-dire dans les derniers jours de Novembre 1899, il aurait eu de ces tournoissements de tête, mais il croit en avoir eu durant le mois précédent. En tout cas, il lui serait arrivé de tomber, dit-il, dans les champs, une fois entre autres, il y a une quinzaine d'années, pendant qu'il faisait des fagots avec le fils N... qui a pu s'en apercevoir.

Bien que ces antécédents, signalés par l'inculpé ne se soient jamais

accompagnés, de son propre aveu, de perte de connaissance, ce qui, au point de vue de leur nature et de leur gravité, a une signification importante, il n'en serait pas moins utile pour nous de tâcher d'en élucider la réalité, en interrogeant le fils N... comme on pourrait le faire pour l'épilepsie du père, au moyen d'une enquête complémentaire dans le pays.

Pour en terminer avec ce qui a trait aux antécédents de S..., nous dirons qu'il est âgé de 30 ans, qu'il a à peine passé quelques mois à l'Ecole, où il a pu cependant apprendre un peu à lire, qu'il a suivi le Catéchisme du soir et fait comme tous les autres sa Première Communion, qu'il n'a jamais été appelé, on ne sait pourquoi, à la conscription, enfin qu'il a toujours été actif et régulier dans son travail, n'ayant, dit-on, que le défaut de ne pouvoir supporter les reproches et de quitter d'un coup de tête ses places à la moindre observation.

Il était habituellement sobre, et n'a jamais fait d'excès vénériens, se livrant de préférence à la masturbation. Il avait un goût marqué pour les vélocipèdes, et, ce qui marque une certaine ingéniosité et une certaine habileté manuelle, il était parvenu à en fabriquer un lui-même.

* * *

Les antécédents héréditaires et personnels de S... étant connus, autant qu'ils ont pu l'être par nous, nous devons répondre à la seconde question, c'est-à-dire déterminer s'il présente des troubles ou des signes de dérangement des facultés intellectuelles et morales.

Nous commencerons, car cette division s'impose ici, par examiner quel était l'état mental de S... pendant la période de ses crimes. Nous examinerons ensuite cet état mental à l'heure actuelle et durant le cours de notre expertise.

La première pensée qui vient à l'esprit en présence des actes commis par S..., c'est qu'il les a exécutés en étant en état d'épilepsie.

Cette multiplicité d'assassinats, leur succession rapide, dans des conditions identiques, presque au hasard, sur des passants, des inconnus, appartiennent surtout en effet à l'épilepsie, particulièrement au délire impulsif qui suit l'attaque convulsive ou à celui qui la remplace comme une sorte d'équivalent psychique.

L'existence pour le moins probable de l'épilepsie chez le père de S..., rendait l'examen de cette hypothèse encore plus nécessaire. C'est donc dans le sens de l'épilepsie que nous avons tout d'abord fait porter nos recherches.

Après étude approfondie, nous croyons pouvoir dire que l'épilepsie doit être mise hors de cause.

Le délire d'impulsion du mal sacré, en outre des symptômes qui lui sont communs avec ceux des autres psychopathies : idées morbides, hallucinations, excitation plus ou moins désordonnée, possède des caractères spéciaux et pour ainsi dire pathogéniques qui sont : la soudaineté des actes, la violence aveugle, mais surtout l'inconscience et l'oubli complet et définitif.

Or, ici, rien de semblable. Il y a eu décision de la part de S..., puisqu'il a quitté son dernier patron avec l'intention de tuer et de voler. Il y a eu aussi calcul, prudence, c'est-à-dire conscience, habileté dans l'exécution, puisqu'il a choisi, sinon ses victimes, au moment propice et le moins dangereux pour lui, les dépouillant de leur argent et des objets de quelque valeur et les cachant soigneusement. Seul, le fait de revêtir une des pièces des vêtements de ses victimes et d'en changer par deux fois peut passer pour une imprudence étrange ; et il peut s'expliquer à la rigueur par le désir de S..., de s'emparer de tout ce qui était bon, quelle qu'en fût la nature, puisqu'il est allé jusqu'à prendre un coupon de drap porté par C...

Enfin S... a gardé la mémoire exacte de ce qu'il a fait pendant les dix jours qui se sont écoulés depuis son départ de chez I... jusqu'à son arrestation. Il est vrai qu'à certaines reprises il a déclaré soit ne se souvenir de rien de ce qui s'est passé, soit ne s'en souvenir que confusément, comme en un rêve, soit enfin avoir oublié tel ou tel détail. Mais la lecture de ces divers interrogatoires judiciaires, et les variations de ses réponses montrent que ce sont là de pures allégations.

S... n'était donc pas, pensons-nous, en état d'épilepsie au moment de ses crimes. Nous croyons pouvoir ajouter qu'il n'a jamais été, au sens propre du mot, un épileptique ; car, à supposer que les tournements de tête qu'il accuse soient réels, l'absence d'inconscience, d'amnésie, et d'autres signes, encore, ne permettent pas de les considérer comme des accidents franchement comitiaux.

Si S... n'était pas au moment de ses crimes en état d'épilepsie, il n'était pas non plus en état de folie. Sur ce point, il est inutile d'insister, l'évidence s'impose.

Une seule hypothèse reste donc, nous semble-t-il, à examiner : c'est celle d'une impulsion irrésistible. Les détails dans lesquels nous venons d'entrer au sujet de l'épilepsie nous autorisent à écarter toute idée d'impulsion consciente.

On sait ce qu'est l'impulsion consciente. C'est une tendance impérieuse, le plus souvent d'une obsession ou d'une idée fixe contre laquelle le sujet lutte plus ou moins douloureusement et plus ou moins victorieusement suivant son degré de sensibilité et de volonté.

Il est hors de doute que la perte d'argent subie par S... chez F... a déterminé une sorte d'obsession, d'idée fixe dont on peut, à l'aide de faits connus, reconstituer pour ainsi dire l'évolution et la gradation.

S... n'a pas été intégralement payé par F... Il s'agit d'une somme infime, mais pour cet esprit lourd, rapace et violent du paysan, il n'y a point de petit dommage. Le voilà donc aux prises avec cette idée qu'on lui a fait tort et cette idée s'incruste de plus en plus en lui, le préoccupant, l'inquiétant, l'obsédant. Un jour vient où il n'y peut plus tenir. Lui, intéressé au point de ne pouvoir supporter une perte d'argent de quelques francs, il en arrive à vendre tout ce qu'il possède à bas prix pour fuir le pays et son spoliateur, pour ne plus penser à cela, car il sent que s'il restait « ça irait mal, il ne serait pas maître », il commettrait quelque malheur.

Il part en effet. Mais ainsi qu'il advient le plus souvent en pareil cas, il emporte avec lui son idée fixe renforcée désormais du regret d'avoir dû, pour échapper à son tourment, consommer lui-même sa ruine. Dès lors, les deux griefs se confondent dans son cerveau en une obsession unique, il en veut, non plus au seul F... pour l'avoir lésé, mais il en veut à tout le monde de ne posséder plus rien, rappelant à un certain degré en cela les sujets atteints de ce délire systématisé monomaniacal, auquel nous avons donné le nom aujourd'hui acquis du délire, raisonnant de dépossession.

A l'exemple des sujets qui n'acceptant pas comme valable une expropriation légalement effectuée, entrent en révolte et revendiquent au besoin par les armes leur ancien bien, S... poussé à bout a voulu se payer au hasard, sur le premier venu, sur la collectivité rendue responsable de ce qu'il avait injustement perdu.

Et ce dessein, il l'a exécuté dans les conditions que l'on sait, c'est-à-dire froidement, habilement, sans hésitation et sans remords.

Nous croyons que tel a été véritablement l'état mental de S... avant, pendant, et après l'accomplissement des actes qui lui sont reprochés.

Disons un mot maintenant de l'état mental de S... à l'heure actuelle

et durant le cours de notre expertise, S... est actuellement ce qu'il a toujours été, un être borné, têtue, mais non exempt d'intelligence, de finesse et d'habileté avec quelques anomalies et malformations d'ordre physique, telles que allongement exagéré du crâne, asymétrie faciale, lourdeur de la mandibule, bégaiement et bredouillement extrême de la parole. Rien dans tout cela cependant qui permette d'en faire autre chose qu'un esprit d'un niveau bas et grossier, et qui puisse autoriser à le placer au rang des dégénérés inférieurs, des imbéciles.

Ici se placent deux incidents survenus pendant le temps de notre examen et que nous devons indiquer et apprécier.

Le 1^{er} mai 1900, désireux d'étudier S... dans sa structure corporelle, nous le fîmes déshabiller.

Au moment d'examiner ses organes génitaux, nous remarquâmes qu'il serrait ses jambes et se penchait comme si par pudeur il voulait fuir instinctivement cette investigation.

Nous insistâmes et découvrîmes alors en arrière de ses testicules et cachés par eux, un tout petit paquet d'étoffe noire ingénieusement maintenu en place par un fil noir fixé à la racine de la verge et pour ainsi dire invisible. Le paquet contenait divers menus objets en fer, entre autres une vieille lame de canif et une clef de boîte à sardines.

S... reste tout saisi de cette découverte. Il finit cependant par nous dire que cela lui avait été remis au moment de sa libération par un prisonnier qui avait pu une fois se sauver des gendarmes en allant à l'instruction, et qu'il espérait en faire autant.

Nous fîmes la remise du paquet trouvé sur S... au Directeur de la prison et nous vîmes nécessairement dans ce fait chez S... une preuve d'habileté, d'intelligence, et aussi de conscience de sa situation.

Un autre incident ne tarda pas à survenir :

Le 26 Mai, nous fûmes avisé, par l'administration de la prison que S... se trouvait depuis six jours dans un état d'excitation délirante complet. Il n'avait pendant ce temps, ni mangé, ni dormi; il était affaibli, très amaigri; on redoutait une fin rapide par inanition, bref, on ne pouvait, dans ces conditions, le garder au Fort du Hâ plus longtemps.

Nous nous transportâmes auprès de lui et nous le trouvâmes dans sa cellule, debout, en chemise, très défait et très émacié, ne répondant à aucune question, ne paraissant pas s'apercevoir de ce qui se passait autour de lui et répétant sans cesse, avec des mouvements saccadés

des bras, comme parlant à un interlocuteur invisible: « Tu m'as volé! Il faut que tu me le payes! Tu me le payeras! » paroles qui évidemment se rapportaient à son conflit d'intérêt avec F...

Il nous était impossible de nous prononcer d'emblée sur ce caractère, vrai ou simulé, exagéré ou non, grave ou bénin, de cette manifestation psychopathique et sur l'état de S... La nécessité s'imposait de le faire transporter d'urgence dans un asile, où il continuerait, ainsi que cela a lieu dans des cas de ce genre d'être soumis à notre observation et notre examen médico-légal. C'est dans ce sens que nous conclûmes dans notre rapport au Procureur Général, en insistant sur le caractère éminemment dangereux de l'inculpé et la nécessité d'exercer sur lui une surveillance des plus étroites. S... fut en effet transporté à l'asile d'atténés de Cadillac où il se trouve depuis ce moment.

Dès son arrivée à l'asile, l'état de S... a changé. Son excitation est tombée; il a cessé ses exclamations et ses gestes, s'est mis à manger; s'est montré tranquille et satisfait.

Lorsque nous l'y avons vu, il a déclaré, en effet qu'il était mieux. A la prison, il ne mangeait pas « parce qu'il avait la poitrine fermée par les pensées, par l'idée de ce qu'on lui avait volé. » C'est ça qui l'avait rendu comme il était. Ici, ses pensées sont moins fortes, il essaie de les oublier, il ne souffre pas de la tête, il dort mieux bien qu'avec rêves. Il a même demandé à aller travailler aux champs, probablement avec l'arrière-pensée de s'évader.

D'autre part, les renseignements que nous avons recueillis nous ont appris que vis-à-vis du médecin de l'asile, S... s'était montré très réticent, lui répondant qu'il ne se souvenait de rien de ses crimes, alors que sous l'influence de questions indirectes, il s'est trouvé lui dire certaines choses qu'il prétendait ne pas savoir.

Vis-à-vis des gardiens, il s'est montré moins fermé, et ils ont compris à ses dires, qu'il se rendait compte de sa situation et qu'il avait voulu faire tout le possible pour être traité en aliéné.

Cela étant, et sans aller jusqu'à affirmer que S... a simulé de façon absolue l'accès d'agitation délirante qu'il a eu au Fort du Hâ, nous croyons pouvoir dire qu'il en a composé et réalisé en majeure partie les éléments, et cela dans le but bien évident de se soustraire par ce moyen à la répression de ses actes.

Déjà, au moment où nous fûmes appelés à le voir en cet état à la prison; nous avons éprouvé des doutes sur sa réalité. Certains symptômes tels que l'absence de fièvre, le ton des phrases prononcées, les

gestes qui les secondaient, le maintien de la tête et des yeux baissés, l'impossibilité d'obtenir la moindre réponse aux questions, tout cela nous paraissait en l'espèce suspect et peu naturel; la cessation brusque de ce phénomène, dès, l'arrivée à l'asile de Cadillac, l'attitude de S... dans cet établissement, les variations de ses souvenirs au sujet de ses crimes, suivant les moments ou les personnes, furent autant d'indices nouveaux qui accentuèrent et précisèrent nos premiers doutes. Nous fûmes ainsi amenés à cette conviction que S... avait simulé, sinon en totalité, il est possible, par exemple, qu'il ait été à ce moment tout à fait hanté par l'idée fixe de son affaire avec F..., du moins dans la majeure partie de ses éléments et dans son but, son accès d'agitation délirante.

* * *

Il ne nous reste plus maintenant qu'à répondre à une seule question, celle relative à la responsabilité de S...

Notre opinion à cet égard résulte naturellement de l'ensemble des données qui précèdent — Or, il découle de ces données plusieurs faits importants que nous pouvons résumer ainsi :

S... est très probablement fils d'épileptique, buveur.

Lui, est un esprit borné, brutal, mais non doué d'intelligence, de finesse et d'habileté. Il n'est atteint ni de folie, ni de démence, ni d'épilepsie, au moins franche et complète, même au cas où les tourments de tête qu'il accuse seraient réels.

Au moment où il a accompli ses vols et ses assassinats, S... ne se trouvait ni en état d'inconscience, ni sous le coup d'une impulsion morbide vraiment irrésistible. Il obéissait simplement à l'idée de récupérer, même au prix de tels moyens, ce dont il estimait avoir été dépouillé, avec cette particularité que cette idée avait pris chez lui le caractère intense et tenace de l'idée fixe.

Depuis son arrestation, S... a montré d'une façon non douteuse, qu'il avait conscience de sa situation et qu'il avait le désir de s'y soustraire de différentes façons. Il a notamment présenté à un moment donné un accès d'agitation délirante qui a motivé son envoi dans un asile d'aliénés où s'est terminé son examen médico-légal, accès que nous considérons comme en très grande partie simulé.

De ces faits, il ressort que S... ne peut qu'être responsable de ses actes

et le seul point à envisager est celui de savoir s'il l'est entièrement ou à un degré plus ou moins atténué. Un individu soumis à une obsession, à une idée fixe, n'est pas pour cela privé de volonté. Pour que cette volonté soit considérée comme très sérieusement atteinte, il faut que l'impulsion apparaisse comme absolument dominatrice et que l'individu, malgré ses efforts, ne puisse se soustraire à son influence.

Il ne semble pas qu'il en ait été ainsi chez S..., car si vraiment il a quitté son pays, vendu sa maison pour oublier sa pensée et éviter de se laisser aller à commettre un malheur, ce qui est bien dans la note d'une obsession pleinement consciente, en revanche, dans l'exécution de ses crimes on ne trouve pas les grands caractères cliniques de l'impulsion obsédante, foncièrement irrésistible, la lutte antérieure, l'angoisse concomittante, la détente immédiatement consécutive.

Nous estimons donc que l'idée qui a conduit S... au meurtre et au vol, même en la considérant comme une idée fixe, n'a pas créé chez lui une impulsion purement irrésistible. Il pouvait lutter contre elle d'une façon, non pas absolument normale, mais certainement encore suffisante. En conséquence nos conclusions sont les suivantes :

CONCLUSIONS

1^o S..., bien que probablement fils d'épileptique n'est atteint ni de folie, ni de démence, ni d'épilepsie, au moins franche et complète. C'est un esprit borné, mais non doué d'intelligence, de finesse et d'habileté.

2^o S... a eu conscience de ses crimes et n'a pas obéi, en les commettant, à une impulsion morbide irrésistible. Depuis, il a montré encore qu'il en avait conscience en essayant à diverses reprises, et par divers moyens, notamment par la simulation de la folie, de se soustraire à leurs conséquences. Il est donc responsable de ses actes.

3^o Une idée fixe de dommage et de dépossession, qui obsédait S... depuis plusieurs mois, a incontestablement influencé sa détermination, lorsqu'il s'est résolu à tuer et à voler. Cette influence, difficile à évaluer exactement, n'a été cependant qu'incomplète et n'a pu que dans une mesure toute relative, diminuer sa responsabilité.

Commenter ce rapport ne serait que répéter les considérations lumineuses que leurs auteurs y ont exposées, et nous nous contenterons d'en dire qu'il est une démonstration vivante de l'idée que nous soutenons.

L'inculpé dont il s'agit voyant que sa ruse avait été découverte et que le moyen de sauver sa tête avait échoué, ne conservait plus l'espoir de tromper les experts et se fit justice lui-même.

C'est en chemin de fer en allant exposer les résultats de l'expertise devant la Cour d'Assises de la Dordogne, que M. le professeur Régis lut la nouvelle que publiaient tous les journaux :

Dordogne. Suicide de S... (*Petite Gironde*, Mardi, 23 octobre 19 0).

Périgueux. C'est demain mardi, 23 octobre, à neuf heures du matin que devaient commencer, devant la Cour d'assises de la Dordogne, les débats sur l'affaire S... De nombreux étrangers... Vers huit heures, une nouvelle inattendue commençait à circuler : on parlait du suicide de S... Aussitôt nous courons aux renseignements : le bruit nous était confirmé.

S... s'était étranglé à sept heures dans sa prison, à l'aide de son mouchoir.

Je viens de voir S..., étendu, mort, dans sa cellule. Il s'est pendu à une tringle de la fenêtre, au moyen d'un mouchoir et d'une serviette attachés bout à bout, et après avoir fait un nœud coulant. Il avait cependant sur lui la « bricole », sorte de camisole qui lui ôtait en partie la liberté de ses mouvements.

Mais il ne faut pas oublier que, outre une vigueur herculéenne, S... était doué d'une adresse merveilleuse...

Il n'y avait que quelques minutes qu'il était mort, lorsque le gardien chef, entrant dans sa cellule a coupé le mouchoir. Le cadavre était encore chaud ; mais le médecin légiste n'a pu que constater la mort.

Ce matin, à neuf heures, l'audience de la Cour d'assises a été ouverte dans les règles ; mais le Procureur de la République « en présence du décès de l'accusé S... » a demandé qu'elle fut levée

immédiatement, puis, pour que le décès de S... ne fit plus de doute, une délégation des habitants du pays où il demeurerait est allée s'en assurer à la prison.

Le suicide de l'accusé peut, à la rigueur, être interprété comme un acte morbide. Mais il prouve nettement en tout cas que S... avait conscience de sa situation et que lorsqu'il s'est vu dans l'impossibilité d'échapper à l'action de la justice il a préféré en finir en se donnant la mort.

Le troisième rapport que nous allons reproduire, concerne un individu atteint d'un degré bien plus fort de dégénérescence que les précédents. Celui-ci est à ce point taré, qu'il n'a plus le contrôle de ses actes. Il est taxé d'irresponsable et ce fait cependant ne l'empêche pas de chercher à éviter en faisant le fou, une peine qu'on ne lui appliquera pas. Ce rapport peut être opposé aux paroles d'*Ingegneros* qui prétend que « les délinquants les plus anormaux sont les moins aptes pour user de ce moyen défensif (simulation d'aliénation) dans leur lutte pour la vie. » Notre sujet, comme on va le voir, y a eu recours, pourtant sans aucun doute et quoique n'ayant pas embarrassé longtemps l'expert, sa simulation a été très bien conduite.

3^o Rapport médico-légal sur l'état mental du sieur B..., inculpé de tentative de meurtre (Pitres et Anglade).

SIMULATION DE DÉLIRE DE LA PERSÉCUTION. MÉGALOMANIE. AMNÉSIE.

Dû à l'obligeance de M. le docteur Anglade.

I

B... est né à Paris le 5 Février 1883. Il est enfant naturel. De sa mère, qui exerçait la profession de fleuriste, on sait seulement qu'elle ne commit pas d'excès de boisson, qu'elle succomba, jeune, à une

pneumonie, sans avoir présenté de troubles cérébraux. La grand'mère maternelle, valide à 77 ans, vivait encore le 25 Mars 1906, date de sa déposition. C'est elle qui a élevé B... dont elle dit: « Il était » coléreux et j'étais obligée dans sa jeunesse même de l'attacher » chez moi pour qu'il ne casse pas mon mobilier quand il se mettait » en colère. Je lui avais interdit de venir au lavoir où je travaillais, » car il ouvrait à tort et à travers les robinets d'eau et aurait pu » causer un accident. » (pièce 96).

A 14 ans, B... fut condamné à la correction jusqu'à 20 ans par la Cour de Paris, le 1^{er} Février 1897, pour dégradation d'un monument d'utilité publique. Il fut dirigé sur Boulogne le 8 avril 1897. « Sa conduite au pénitencier fut très mauvaise. Il était noté comme de bonne constitution moyenne et d'intelligence ordinaire, mais de nature excessivement difficile. » L'Administration se vit obligée de demander son transfert à la colonie d'Eysses, Lot-et-Garonne (pièce 47). Il y arrive le 16 avril 1898. « Sa conduite, encore là, est des plus » mauvaises. Caractère violent, il a souvent proféré des menaces de » mort contre les agents; il a organisé un complot dans le but de » ligotter, bâillonner et enfermer le gardien contre-maître de l'atelier. » Et le Directeur de la colonie ajoute: « B... ne manquait pas d'intel- » ligence et aurait pu bien faire s'il avait voulu » (pièce 42).

A 20 ans, c'est-à-dire, en 1903, B... s'engage dans l'infanterie coloniale. De ses services militaires nous savons seulement qu'il les a cessés le 3 février 1904 par suite de réforme n° 2 et pour cause de « tuberculose pulmonaire » (pièce 50). Il vient à Paris près de sa grand'mère à qui il parut, à ce moment, « n'avoir pas des idées comme tout le » monde » (pièce 96). Le 17 Février il se fait arrêter pour rébellion et violences et le 7 Mars il est condamné par le Tribunal correctionnel de la Seine à 4 mois de prison avec sursis. Il fut embauché le 25 avril 1904 comme garçon de courses par un marchand de vin. Il occupait cet emploi depuis peu de jours lorsqu'il fut victime, le 3 mai 1904, d'un accident d'automobile. Projeté violemment contre le sol, il fut admis à l'hôpital Baujeon, puis transféré, le 6 mai 1904, pour le compte d'une compagnie d'assurances, à la clinique du docteur Remy, rue de Courcelles. « Il portait sur le sommet de » la tête, une plaie contuse qui avait déterminé des accidents assez » sérieux (délire, fièvre), pour faire penser à l'opportunité d'une tré- » panation ». Au cours de l'opération, il fut reconnu qu'il ne s'agissait pas de fracture et les accidents pouvaient être imputés à « l'infection

du cuir chevelu », le trépan ne fut pas appliqué. Le docteur Remy qui nous donne lui-même ces détails, ajoute : « J'ai constaté de » suite qu'il s'agissait d'un dégénéré, d'une bizarrerie et d'une exci- » tabilité très grandes, se livrant à toutes espèces d'excentricités et » inquiétant pour son voisinage. Pendant la période de convales- » cence on le trouvait, au milieu de la nuit, grimpé sur les arbres » du jardin. Il proférait des menaces contre le personnel qui le » soignait... En résumé, j'estime que tant en raison de ses anté- » cédents que de l'accident qui a nécessité mon intervention, B... est un » déséquilibré cérébral et que par conséquent sa responsabilité n'est » pas entière. A mon avis, son état nécessite plutôt une surveillance » dans un asile d'aliénés qu'un internement dans une prison. » (pièce 60).

Quoiqu'il en soit, B... quitta la maison de santé de la rue de Courcelles, en août 1904. Un rapport médical de cette même époque (22 août 1904, docteur Rémy), se borne à noter l'existence d'une névrose neurasthénique avec prédisposition. « Il s'agit, remarque le » rapporteur, de névroses, dont on ne peut prévoir avec certitude » la terminaison et qui cessent souvent avec le règlement des af- » faires en litige. » (pièce 53).

En Décembre 1904, nous retrouvons B... devant la Cour d'Agen qui le condamne à 15 jours plus 2 mois de prison pour outrages et tentative d'évasion.

A la prison d'Agen, « son état mental ne donne pas le moindre » signe de dérangement. Mais sa conduite est déplorable. » En deux séjours, car il reviendra à la prison d'Agen pour coups et blessures en Novembre 1905, il « subit 68 jours de cellule, pour son atti- » tude insolente à l'égard du personnel de surveillance qu'il injurie, » menace, et auquel il refuse l'obéissance en lui opposant une résis- » tance acharnée. Sa présence parmi les co-détenus, ajoute le gar- » dien-chef, est un danger continuel pour ces derniers qu'il menace, » frappe et terrorise. » (Lettre du 20 Janvier 1906. Pièce 48).

Entre ces deux condamnations, de Décembre 1904 et Novembre 1905 par la Cour d'Agen, se place celle du 2 août 1905 prononcée par le tribunal de Villeneuve-sur Lot : un mois de prison pour coups, blessures volontaires, outrages, rébellion. A la prison de Villeneuve, la conduite de B... est irréprochable « il se montre laborieux et courageux » au travail ; il est considéré comme très intelligent et sa conduite ne » donne lieu à aucun reproche. » (Pièce 45).

Sorti de la maison d'arrêt d'Agen en Décembre 1905, B... est embauché le 12 à l'usine de Fumel. Divers témoignages le donnent pour assidu au travail « de manières affables et polies, de caractère gai » (pièce 36). Ses camarades avaient seulement remarqué qu'il « avait la mauvaise habitude de plaisanter avec son couteau » (pièce 25). Il faisait volontiers « des moulinets » (pièce 27) et dit un jour au témoin Dellard : « Tu vois ce couteau, il a déjà fait couler beaucoup » de sang. » (pièce 28).

Il avait encore travaillé à l'usine de Fumel le 9 Janvier 1906, c'est-à-dire le jour même de la tentative de meurtre qui lui est reprochée. Au sujet de son attitude et de ses allures dans la journée qui précéda le crime, les témoignages sont contradictoires. Au plus grand nombre des témoins qui l'ont rencontré, il a paru être dans son état normal (dépositions : pièces 18, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 40). A trois témoins il a donné l'impression d'un homme ivre parce qu'en marchant « il balançait le corps » (déposition Auras, pièce 19), « qu'en parlant il avait un défaut de langue et disait au lieu de l'algèbre, l'agèbre » (déposition Delmouly, pièce 29) « qu'il allait de droite à gauche comme quelqu'un qui est ivre ». (Déposition Delluc, pièce 32).

Et pourtant B..., au repas du soir, « n'avait pas bu plus que de raison » (pièce 38). Bien plus, de 6 h., heure de sa sortie de l'usine, jusqu'à 9 h. du soir, il n'avait pas paru dans un débit (Rapport du Commissaire de Police de Fumel, pièce 36). Ce n'est que vers 10 h., immédiatement avant la scène, qu'il a pris un « mêlé-cassis » (Déposition Delmas, pièce 34).

Enfin à quelques personnes qui l'ont vu plus longuement dans la soirée du 9 Janvier 1906 il s'est montré particulièrement étrange. Venu au contrôle de l'usine à 8 h. 3/4, il « est allé à la cheminée, a » appuyé la tête sur son coude, a poussé une exclamation ou plutôt un » soupir en disant : ah ! Les gouttes de sueur tombaient de son front » comme en plein été. Sa figure était changée ; son regard a paru mau- » vais... Sa physionomie était extraordinaire, anormale. » (Déposition Delmouly, pièce 29). « Il riait à tout propos et sans motif, son rire » était nerveux ; il se plaignait de la tête, regrettant que ses idées » ne lui venaient pas à sa guise. » (Déposition Delmouly, pièce 30). « Il était absorbé par un problème dont les données lui venaient, di- » sait-il, d'un académicien : avec 100 francs trouver 100 bêtes ; sachant » que les pierrots coûtent un sou pièce, les merles 10 francs pièce » les pigeons 1 fr. Déterminer le nombre de bêtes de chaque catégories. »

(pièce 36). Ce problème a occupé l'esprit de B... tout le jour et la soirée du 9 Janvier. Il en avait parlé à tout venant, sortait de discuter et d'engager des paris sur sa solution (pièces 30 et 33) lorsqu'il est rentré, vers 10 h. à la maison Noël.

Ici se place la scène du crime. B... arrive dans la chambre qu'il partageait avec des camarades d'atelier. Il s'approche du lit, veut masturber un ouvrier endormi; celui-ci proteste. Le bruit motive une première intervention du logeur Noël. B... au lieu de se mettre au lit, descend l'escalier, sort, puis remonte bruyamment. Nouvelle intervention du logeur, dispute, mêlée générale au milieu de laquelle B... distribue des coups de couteau dont quelques-uns fort graves. Terrassé par une des victimes, maintenu, ligotté et désarmé, il répond au témoin Delmouly qui vient de le traiter d'assassin: « Vous n'avez » rien vu, vous ne savez pas ce qui vient de se passer. Si je me suis » servi du couteau, c'est que j'étais en légitime défense car tous les » Noël étaient sur moi. » Aux gendarmes, B... raconte parfaitement la scène. (pièce 5).

Interrogé le 10 Janvier par le magistrat instructeur il répond: « Je » suis incapable de vous raconter la scène telle qu'elle s'est passée. » Je ne me rappelle plus exactement des faits. J'ai été attaqué par la » famille Noël et ce n'est qu'après avoir ressenti une forte douleur » à l'oreille, que j'ai frappé avec un couteau que j'avais à la main. » Comment avais-je ce couteau ouvert? Je ne puis le dire, c'était sans » doute ou pour me tailler les ongles, ou pour tailler un crayon dont » j'avais besoin pour la solution d'un problème que je cherchais » depuis deux ou trois jours... Je regrette énormément... Je n'avais » pourtant pas bu de manière à ne pas savoir ce que je faisais. » (pièce 16).

Et, le 27 Janvier, les souvenirs de B... sont moins précis. « Je ne » sais pas ce qui s'est passé, dit-il au Juge d'instruction, je me souviens » d'avoir ressenti une douleur à l'oreille et c'est tout; me trouvant » dans la chambre de sûreté, j'ai été tout étonné, je me suis de- » mandé si on m'y avait porté ou conduit et pourquoi... Il m'ar- » rive du reste de perdre la mémoire pendant deux ou trois jours » et cela depuis l'accident d'automobile... J'ai toujours mal à la tête. » Il me semble qu'on me donne des coups de marteau soit sur le » front, soit sur le sommet du crâne. Quand la douleur est très vive, » des idées bizarres traversent mon cerveau. Je deviens mauvais ou » bien j'ai envie de boire ou de devenir roi. Parfois j'ai envie de don- » ner des coups de couteau. » (pièce 41).

À la prison, le prévenu se montrait « préoccupé, ne parlant presque » pas pour rentrer, pour ainsi dire dans un mutisme à peu près » complet. Il ne répond que par monosyllabes et si on ne le connaissait » pas, on serait porté à le considérer comme atteint d'idiotisme ou » d'un sérieux dérangement cérébral. » (Rapport du Gardien chef, pièce 45).

Ces réponses et cette attitude motivèrent une expertise mentale. Le docteur Dufau, qui en fut chargé, formula les conclusions suivantes

- 1^o B... est un hystéro-épileptique;
- 2^o Il est irresponsable;
- 3^o Il est très dangereux;
- 4^o Il se trouve dans le cas d'être enfermé dans un asile spécial d'aliénés.

Conformément à ces conclusions, il y eut d'abord non-lieu, puis séquestration à l'asile d'aliénés d'Agen. Observé dans cet établissement du 21 février au 10 mars 1906, B... a été considéré comme un névrosé porteur de stigmates d'hystérie mais dépourvu de signes d'aliénation mentale. Cette manière de voir fut exprimée par le docteur Mahon dans les certificats prévus par la loi, puis dans un rapport à M. le Procureur Général d'Agen, le 8 mars 1906. Il s'ensuivit une reprise d'information. Interrogé le 14 mars par M. le Juge d'Instruction, B... répond: « Qu'il n'a jamais été fou », qu'il « ignore » pourquoi il a été arrêté. Le magistrat lui rappelant les faits, il réplique: « Vous mentez, je n'ai rien fait de mal à Fumel; je m'y suis toujours très bien comporté. » La veille, B... avait écrit à M. le Président de la République, une lettre qui commence ainsi: « Je suis victime » d'une inquisition dont l'auteur est M. Conbot (sic) juge d'Instruction. » Au milieu d'incohérences on y lit: « On a toujours cherché » à me tuer mais ce qu'il y a de bon c'est que je me fout de la vie, » seulement avant de mourir je voudrais voir toute la calotte à la » chaudière... On a payé des témoins pour me faire condamner vu » que les juges sont mes plus grands ennemis... »

Le 3 avril une ordonnance de M. le Juge d'instruction nous a commis pour procéder à une nouvelle expertise mentale en vue de laquelle B... a été transféré à la prison du Fort du Hâ, à Bordeaux.

II

Dès la première entrevue que nous eûmes avec B..., il nous parut que ses allures étaient singulières. Nous le vîmes entrer dans le cabinet médical, le dos tourné vers les experts, tandis qu'il semblait continuer une conversation à demi-voix avec des interlocuteurs absents et même après que la porte s'était refermée sur lui.

« Je parlais, je réfléchissais, nous dit-il, sur la prison. Je prenais » le plan des fenêtres; ça me servirait si je veux faire bâtir une maison » fortifiée, plus tard, quand je m'établirai si j'ai beaucoup d'autos à » ma disposition. Je ne sais pas pourquoi je suis ici. On m'a dit que » je venais pour faire l'entreprise des émouchettes. Il y a déjà un » entrepreneur... Auparavant, j'étais à l'hôtel Delmas, c'est une prison... » C'est le Juge qui m'y a fait mettre parce qu'il a intérêt à attenter » à mes jours... Il a voulu me faire noyer, m'a fait mettre les fers » aux pieds... Il a voulu me faire noyer dans une baignoire... J'ai » bien vu ce qu'on voulait faire... Une fois, étant candidat à Ste-Livrade, » j'ai vu tout de suite qu'il avait des idées anarchistes (le juge)... » Il cherchait à me faire tuer le Président de la République pour se » mettre à sa place et comme j'ai conduit le Président en auto, » que je suis son ami, je n'ai pas voulu... On m'avait dit que tous les » juges sont des anarchistes... Ils savent qu'il y a des contre-par- » ties... Je suis socialiste moi... Je ne sais pas ce que c'est... Je ne » veux plus qu'il y ait des juges... Pas besoin... On pourrait arriver à se » gouverner tout seul... C'est de ce jour-là qu'il m'en a voulu (le » juge)... Il aurait voulu me demander des secrets au sujet du Pré- » sident de la République... Il a dit que j'avais tué 4 personnes... » Je n'ai jamais fait de mal à personne... Je me suis battu une fois » parce qu'on m'a battu... Je voulais me tuer parce qu'on me faisait » des misères; on me torturait; je me défendais de mon mieux... »

B..., à diverses reprises, nous a exprimé les mêmes idées avec la même incohérence. Dès que nous lui parlions de sa tentative de meurtre il se montre étonné, déclare ne pas se souvenir et ne pas y croire, puis reprend ses propos incohérents: « que j'aie frappé, je » ne le crois pas; puisque je sais qu'il a intérêt à me supprimer

» (le juge), parce qu'il sait que je veux monter une machine électri-
» que pour supprimer tous les juges sans les faire souffrir. Je mettrai
» un fil en travers de leur porte, plusieurs piles ou une dynamo. J'y
» ai songé en voyant que c'est des hommes inutiles. Ainsi, mes codé-
» tenus je les questionne, ils disent qu'ils n'ont rien fait... Je suis con-
» tent d'avoir cette opinion... Il y a longtemps qu'on attende à mes
» jours... Quand j'étais en cellule à Villeneuve, je voyais des flam-
» mes, on voulait me brûler, j'en suis à peu près certain... La nuit
» je consulte mes esprits... Il y a des personnes qui sont sous mon lit.
» Je regarde d'un côté, ils s'en vont de l'autre. Je ne peux pas les
» attraper... Il y a des chiens, des chats... Des serpents je n'en vois
» pas, mais des rats oui... Quand je dors, je parle avec mes esprits...
» C'est les esprits qui soutiennent notre parti... Je leur pose des ques-
» tions; ils me répondent... Des fois je les vois, mais ils ont intérêt
» à ne pas se faire voir... Je vois des figures qui changent. Elles
» ont un manteau avec des perles d'argent, des armes... Il y a les es-
» prits du Juge d'instruction qui viennent... Ils me traitent de canaille,
» de fumiste... Je me lève et je leur fais la chasse... »

« Des professions, j'en ai fait plusieurs. J'ai fait un peu tous les
» métiers... J'ai été élevé un peu partout... Un oncle million-
» naire payait pour moi au collège du Havre. J'étais pour avoir
» mon brevet, si j'avais continué... Si c'est avant ou après que je
» suis allé dans une maison de correction, je n'en sais rien... Je ne
» sais pas qu'elle est ma religion, où j'ai fait ma première communion...
» Je me suis engagé dans l'Infanterie coloniale à Cherbourg où j'ai
» fait je ne sais combien de prison, mais beaucoup... Je buvais 14 ou
» 15 pernod. Je buvais tant que je pouvais, puis je dormais... Une fois
» on a bu 3 litres 1/2 de rhum à 5... Je voyais des femmes beau-
» coup... je me masturbais... A la maison de correction, je me mas-
» turbais, 5, 6 fois par jour, tant que je pouvais. »

B... que nous avons visité souvent et longtemps, a peu varié dans
son attitude et ses réponses. Il parle spontanément du mal qu'on veut
lui faire, des inventions qu'il médite et aussi de l'accident d'automobile
et des troubles qu'il lui a occasionnés. « J'ai depuis lors, répète B...,
» souvent mal à la tête... Je vis comme une machine. J'ai des pertes
» de connaissance; mes idées se perdent ou bien des idées bizar-
» res traversent mon esprit... A Agen je voulais me faire du mal et
» tuer mon camarade... »

Sur les étapes de son existence, sur ses condamnations, il répond

avec beaucoup d'imprécision: nous dit tantôt qu'il n'a jamais été marié, tantôt qu'il a assassiné sa femme, tantôt qu'il est visité par elle à la prison même. Il nous a dit une fois que sa mère avait succombé à une pneumonie, une autre fois qu'elle avait été assassinée par son père. Invariablement, chaque fois que nous avons fait appel à ses souvenirs au sujet des actes criminels dont la justice lui demande compte, il répond: « Je n'ai jamais cogné personne. Le Juge » d'instruction à intérêt à me supprimer, etc... »

A la prison du Fort du Hâ il a tout de suite étonné les gardiens par sa bizarrerie. Il lui arrive de prendre la course au milieu de la cour, de se lancer contre un mur la tête la première. A l'atelier des émouchettes il se frappe la tête, quand il en souffre, avec une règle. Le soir, au lieu de se mettre au lit, il parle à voix haute en s'adressant à sa pailleasse où se cachent « les esprits ». Le 12 mai, à 9 heures du soir, il s'est mis à chanter dans le dortoir. Invité à se taire il s'est glissé sous le lit qu'il a soulevé bruyamment, a répondu par des injures aux observations des gardiens qui l'ont conduit en cellule. Au surplus, B... avoue que le régime de la prison lui est plus pénible que celui de l'asile d'Agen. Il ne lui répugne pas d'être considéré comme aliéné et paraît envisager avec sérénité l'hypothèse d'un retour parmi les fous. « Il y avait, dit-il, de bons camarades, un « colon », un camarade de la maison de correction que j'aimais beaucoup, qu'il me prenait pourtant des envies de tuer, » je ne sais pas pourquoi. Un autre camarade m'apprenait à faire des » tours et tout le monde était bon pour moi. J'aimerais mieux me tuer » que demeurer en prison. »

Au point de vue physique, B... est de taille moyenne, de large carrure, et de forte encolure, vigoureusement musclé. Il dit n'avoir fait aucune maladie grave de l'enfance ni de l'adolescence. Il parle vaguement de tremblements et d'attaques de nerfs dont il ne précise ni la date ni les caractères. A 21 ans, il a été victime d'un accident d'automobile dont il porte les traces sur la tête. Au niveau de la région pariétale gauche, se voit une cicatrice en Y, adhérente à l'os qui présente à ce niveau des bosselures et une dépression linéaire longue de 3 centimètres environ. Il n'y a pas d'asymétrie faciale. On remarque des cicatrices cutanées en différents endroits. Les cheveux ne sont pas implantés très bas sur le front et le système pileux de la face n'est pas développé. Une partie du pavillon de l'oreille gauche manque. La bouche n'offre rien de spécial. La voûte palatine n'est

pas très ogivale; les dents sont implantées régulièrement. On n'observe, par ailleurs, aucun stigmate physique de dégénérescence.

La force motrice paraît-être au-dessus de la normale. La sensibilité est profondément altérée et dans plusieurs de ses modes. C'est ainsi qu'on peut enfoncer profondément une aiguille dans la langue et la pulpe des doigts; presser les testicules, frapper sur l'épigastre sans provoquer de la douleur; chatouiller l'oreille ou les orifices du nez, toucher la cornée, etc., sans provoquer de mouvements réflexes. La sensibilité à la chaleur et la sensibilité électrique n'ont pas été explorées. Du côté de la sensibilité spéciale, nous nous sommes bornés à enregistrer un rétrécissement concentrique très accusé du champ visuel. Le sens stéréognostique est affaibli. Le sujet prend un couteau pour un clou, une pièce de 10 centimes pour une pièce de un franc. Les réflexes pupillaires à la lumière et à la douleur sont conservés. Le réflexe pharyngien est totalement aboli. Les réflexes tendineux sont normaux aux membres supérieurs et inférieurs.

L'examen des viscères thoraciques prouve que le cœur bat normalement; que le poumon gauche porte au sommet les traces d'une pleurésie guérie. Il n'y a d'aucun côté, des signes de tuberculisation pulmonaire, l'estomac est bon. Il se produirait de la toux et des nausées le matin, mais l'appétit est régulier; les digestions sont faciles, les évacuations régulières. En somme les grandes fonctions organiques s'accomplissent bien.

III

Le résultat de l'examen physique est que le prévenu a les symptômes d'une maladie nerveuse. Il est atteint d'hystérie caractérisée par deux stigmates qui ne souffrent aucune hésitation dans le diagnostic: l'anesthésie généralisée et le rétrécissement concentrique du champ visuel. Nous ne pouvons fixer exactement l'époque à laquelle cette névrose s'est installée. Il n'est pas rare de la voir succéder à un traumatisme et nous pensons que l'accident d'automobile dont B... a été victime en 1904, l'a, pour le moins, complétée. C'est tout ce que nous révèle l'examen somatique. Les lésions tuberculeuses du poumon qui furent un motif de réforme n° 2, sont éteintes. Il n'y a pas

non plus de signes d'intoxication alcoolique et la santé générale est bonne.

Au point de vue mental, il semble bien que B... n'ait jamais été un normal. Dans son jeune âge, il était excité, « coléreux », enclin à la destruction et aux actes désordonnés, à ce point que sa grand'mère en était réduite à le ligotter sur une chaise. A 14 ans, il était passible de la correction pour dégradation de monument et, jusqu'à 20 ans, sa conduite est déplorable. Il se révolte, il s'évade, il conspire et ne peut fixer son attention sur un travail régulier. Il n'est pourtant pas dépourvu d'intelligence. De la maison de correction il passe au régime et profite de ses heures de liberté pour commettre tous les excès, notamment des excès d'alcool. Il fait de longs séjours en prison, est réformé pour cause de maladie et va, aussitôt après, se faire condamner à Paris pour rébellion, violences, etc.

Il est à la veille de l'accident d'automobile et son état mental se caractérise déjà par de l'instabilité et de l'impulsivité. Après l'accident, ses allures paraissent étranges, ses actes sont franchement désordonnés : on note, outre « la bizarrerie de caractère » et l'irritabilité, des extravagances, et parfois de l'anxiété, la perte du sommeil, etc... Si bien que le docteur Remy le signale dès lors comme un candidat à la folie. Il faut noter que dès ce moment, B... à plusieurs reprises, s'est plaint de souffrir de la tête, de n'être plus maître de ses idées, de perdre la mémoire pendant deux ou trois jours. Cependant, les actes délicieux qui le conduisent fréquemment devant les tribunaux correctionnels, ne diffèrent pas de ceux qu'il commettait auparavant. En décembre 1904, quelques mois après sa sortie de la maison de santé, il est condamné pour outrages ; en août 1905 et en novembre 1905 pour coups, blessures volontaires, outrages, rébellion, etc... En prison, sa conduite est déplorable comme à la maison de correction ; il est la terreur de ses codétenus.

Nous devons constater que les actes criminels du 9 Janvier ne sont qu'une aggravation de ceux que B... a l'habitude de commettre, mais son attitude, avant et après l'accomplissement de ces actes, a été vraiment particulière. Le prévenu se tenait bien depuis sa sortie de prison et vivait en bonne intelligence avec ses victimes, dont il était le commensal. Le jour du crime, il a l'air d'un homme ivre, sans avoir bu ; il s'acharne après un problème absurde et se plaint de ne pouvoir rassembler ses idées : Il paraît étrange à ceux chez qui il passe la soirée, il a « le regard mauvais », des allures extraor-

dinaires. Les circonstances de la scène sanglante sont banales; à propos d'une observation, B... se révolte d'abord, puis sort son couteau qu'il avait manipulé toute la journée et frappe autour de lui avec une violence inouïe. Dans les premières heures qui suivent la scène, le prévenu en fait la narration exacte; le lendemain, il dit ne pas se souvenir entièrement et se demande s'il avait le couteau ouvert pour se tailler les ongles ou pour aiguiser un crayon. A la prison de Villeneuve il est déprimé et taciturne. Et le 27 Janvier il ne sait plus rien de ce qui s'est passé, ignore même pourquoi et comment il s'est trouvé, dans la nuit du 9 janvier, à la chambre de sûreté de la gendarmerie.

C'est à ce moment que B... invoque son mal de tête et parle « d'idées bizarres qui lui traversent le cerveau. » « Il lui vient, dit-il, au magistrat instructeur, une envie de boire ou de devenir roi, même de donner des coups de couteau. » Le prévenu s'offrirait dès lors, comme un amnésique sujet à des impulsions conscientes. Ici se place l'expertise mentale du docteur Dufau à laquelle succéda l'internement à l'asile d'Agen.

B... a été calme à l'asile et n'y a pas déliré. A la reprise de l'information, son attitude s'est modifiée. En Janvier 1906 il se souvenait mal et sentait ses idées lui échapper; maintenant il exprime des idées grossièrement délirantes. Il se dit persécuté par le juge d'instruction qui est anarchiste et veut lui faire frapper le Président de la République, lequel est son ami. Il vient à la prison de Bordeaux pour faire l'entreprise des émouchettes; il veut inventer des ballons. Il parle avec les esprits, etc. Dans ses propos et dans ses écrits, l'incohérence est manifeste. Les actes se mettent parfois d'accord avec les idées et B..., la nuit, converse avec sa paillasse où se logent « les esprits ». La mémoire est d'ailleurs toujours infidèle, non seulement pour les faits relatifs à l'information actuelle mais aussi pour les actes antérieurs. B... précise rarement une date ou un fait de son existence.

En sorte que B... s'offre à nous, aujourd'hui, non seulement comme un névrosé instable, amoral, impulsif et amnésique mais encore comme un délirant persécuté, mégalomane, etc.

Disons tout de suite que ce délire n'a aucun caractère d'authenticité. Il n'est pas systématisé et n'a pas non plus la physionomie des bouffées délirantes qui s'observent chez les dégénérés ou les intoxiqués. Il est apparu après une période de calme et un séjour dans

un asile d'aliénés. Il est simulé. B... a recueilli à l'asile quelques formules délirantes. Il les met en avant pour se soustraire à la prison et revenir plus sûrement à l'asile. A l'inverse de tous les vrais délirants, il préfère, au régime de la prison, celui de l'asile d'aliénés.

L'amnésie est pour le moins suspecte. Si B... simule un délire il est capable de simuler l'amnésie : Nous ferons sur ce point particulier une réserve. D'autre part, il est peu vraisemblable qu'il invoque la folie pour excuser des actes oubliés ; d'autre part, il se souvenait des circonstances de la scène dans la première heure qui la suivait, il ne s'en souvenait plus exactement le lendemain, il ne s'en souvenait plus du tout 2 semaines après. Les faits d'amnésie retardée, dans ces mêmes conditions, ne sont pas très rares chez les alcooliques ; mais B... n'est pas à proprement parler un alcoolique. Cependant rien ne nous autorise à dire, avec certitude, qu'il simule l'amnésie.

Mais il est évident que la simulation du délire, que l'amnésie vraie ou simulée reposent sur un fonds mental très particulier.

B... a toujours été un instable, un violent, un impulsif, un amoral. Il était excité dès son bas âge ; à 14 ans il dégradait les monuments publics et depuis lors il a profité d'une liberté intermittente pour obéir à ses impulsions brutales. Il nous dit lui-même qu'il se masturbe tant qu'il peut, qu'à Cherbourg il buvait tant qu'il pouvait. Il n'y a chez lui aucun sens moral, aucune sentimentalité capable de modérer cette instinctivité impulsive qui n'est pas exclusivement le fait des excès alcooliques puisqu'elle se manifeste en prison après un sevrage prolongé. Sur ce terrain, s'est développée une névrose hystérique qui a exagéré l'anesthésie morale en y joignant l'anesthésie physique. Dès lors, B... est capable de commettre les actes les plus dangereux. Celui que la justice lui reproche a coïncidé avec une impulsion. L'inquiétude, l'idée fixe d'un problème absurde, le bredouillement, les sueurs profuses observées dans la soirée du 9 Janvier en étaient le prélude. Les réactions violentes du crime en furent le paroxysme auquel succéda la dépression notée à la prison de Villeneuve. La simulation elle-même, au lieu d'être une preuve d'habileté calculée représente un symptôme de déséquilibre mentale.

Ainsi, B... simule un délire de persécution et peut-être l'amnésie, mais il est profondément déséquilibré, mentalement dégénéré, et gravement névrosé. Il est à ce point taré qu'il n'a plus le contrôle de ses actes. Assurément, il n'est pas un aliéné ni un dément au sens médical de ces termes, et les scrupules du Médecin en chef de l'asile des aliénés

d'Agen sont compréhensibles, mais vraiment, les tares cérébrales sont, dans ce cas, tellement profondes que la frontière qui sépare les déséquilibrés des aliénés se trouve franchie. S'il y avait, près de cette frontière, un refuge pour les dégénérés criminels, nous n'hésiterions pas à dire que B... y serait mieux à sa place. A défaut de semblable organisation que, si souvent, il nous arrive de souhaiter, la place de B... est, non pas à la prison, mais à l'asile d'aliénés.

IV

CONCLUSIONS

1^o B... est un déséquilibré, instable, amoral, impulsif. Il est en outre un hystérique.

Il simule un délire et peut-être une amnésie. La simulation s'ajoute aux autres symptômes de déséquilibration mentale pour les compléter.

La déséquilibration mentale atteignant ce degré constitue la folie morale et dégénérative.

2^o B... était au moment de l'accomplissement des actes qui lui sont reprochés en état de démence au sens de l'article 64 du Code Pénal.

Il doit être considéré comme totalement irresponsable de ces actes.

3^o B... est essentiellement dangereux pour l'ordre public et la sûreté des personnes.

Il doit être placé dans un asile d'aliénés en vertu de la loi du 30 Juin 1838.

Monsieur le professeur Régis a bien voulu nous communiquer d'autres rapports médico-légaux de simulation qui tous concordent avec ce fait, que chez le simulateur, une étude un peu approfondie fait découvrir des tares qui ne sont que le point de départ de leurs exagérations.

Voici quelques-uns de ces rapports:

**4° Rapport médico-légal sur l'état mental du sieur G...,
inculpé d'incendies volontaires** (Professeur Régis)

SIMULATION D'AMNÉSIE

Mars 1899

G... est un grand jeune homme de 28 ans, qui, au premier aspect, ne présente rien d'anormal. Il croit qu'il n'y a jamais eu de cas de dérangement cérébral dans sa famille. Cependant, il résulte des renseignements qu'il fournit que sa mère se serait suicidée par pendaison il y a quelque temps, et qu'un de ses cousins du côté maternel aurait été interné dans un Asile d'aliénés de Paris.

Pour lui, il aurait eu une enfance malade, et une telle succession d'accidents pulmonaires qu'on a dû lui appliquer 42 vésicatoires jusqu'à ce jour.

Il a été à l'école jusqu'à 10 ans seulement et a peu appris. Il sait cependant un peu lire, écrire et compter. A 11 ans il a commencé à travailler la terre. A la révision il a été versé dans l'armée auxiliaire pour cause de faiblesse et de pieds plats.

Il avoue qu'il buvait assez volontiers, surtout du vin, et se grisait parfois. Il accuse des maux de tête survenus depuis deux ans environ, et, en outre, des espèces de malaises avec tournement de tête, mal à l'estomac, qui l'obligent à se coucher, mais passent de suite. Pas d'accidents cérébraux antérieurs. Pas de crises de nerfs. Pas de malformation évidente du crâne, de la face, de la voûte palatine et des organes génitaux. Calvitie frontale. D'après un rapport du maire de son pays, versé au dossier, G... serait un original, faible d'esprit, se livrant dans le pays à des excentricités et à des plaisanteries de mauvais goût.

Interrogé sur les incendies qui lui sont reprochés, G... déclare ne se souvenir de rien.

Cette réponse de sa part nous a d'autant plus surpris que dans les interrogatoires subis par lui à La Réole, il avait formellement et explicitement avoué sa culpabilité, non seulement sur le dernier incendie, mais encore pour trois autres antérieurs dont il n'était pas question.

Aussi avons-nous cru devoir interroger à nouveau l'inculpé au bout de quelque temps. Il nous a fait exactement la même réponse et nous n'avons pas pu tirer autre chose que ceci : « Que voulez-vous que je vous dise, je ne me souviens pas du tout, je ne sais pas. »

En présence de ces affirmations réitérées, nous avons dû nous demander si la perte de souvenir, chez G... était réelle ou simulée. Réelle, elle ne pouvait guère se rattacher qu'à des accès de somnambulisme hystérique ou épileptique. Nous avons cherché dans ce sens, mais nous n'avons trouvé aucun signe d'épilepsie ou d'hystérie. D'ailleurs, si l'amnésie était vraie, elle aurait existé dès le début, et on ne s'expliquerait pas du tout comment après s'être rappelé les faits d'incendie au point de les avoir avoués en détail tout d'abord, G... les aurait aujourd'hui totalement oubliés.

Nous considérons donc la perte de souvenirs présentés par G... comme simulée. Ce qui nous confirme dans cette opinion c'est le fait suivant :

G..., pour expliquer qu'il ne savait rien touchant les incendies, a assuré avoir perdu en grande partie la mémoire et effectivement ses réponses à nos premières questions posées ensuite étaient vagues et confuses. Mais quand, l'amenant peu à peu sur son terrain favori, celui de sa santé, nous avons paru prendre grand intérêt au rhume dont il se plaint, il s'est laissé aller à préciser, sans omettre une date ou un détail, toutes les particularités de sa maladie. Il faisait preuve, à son insu, à ce moment, de la mémoire la plus exacte et la plus fidèle.

Ce fait de tromper sciemment et de simuler une perte de souvenir inexplicable et qui n'existe pas ; prouve déjà que G... essaie d'échapper par ce moyen à la responsabilité des actes qui lui sont reprochés, et que, par conséquent, il a conscience de leur nature et de leur gravité. L'absence chez lui, de tout symptôme de folie (hallucinations ou délire) achève d'établir qu'il possède au moins en grande partie la liberté de ses actes.

Nous disons, en grande partie, car G... est certainement, comme l'indiquent les renseignements du maire de sa commune et notre propre examen, un faible d'esprit, et il est permis de penser que lorsqu'il est poussé par une cause quelconque, désir de vengeance, ou simple excès de boisson, il doit offrir moins de résistance qu'un autre aux sollicitations de mal faire qui peuvent l'assaillir.

Mais, ces réserves faites, nous n'hésitons pas à déclarer que G... est

responsable de ses actes et que la perte de souvenir qu'il manifeste au sujet des incendies qui lui sont reprochés est entièrement simulée.

5^o Rapport médico-légal sur l'état mental du sieur C..., inculpé de vol. (Professeur Régis, mai 1900). — **Précis de psychiatrie.**

SIMULATION D'ACCÈS DE MANIE ET AMNÉSIE

C... a été transféré le 19 mai 1900 de la prison du Fort du Hâ à l'hôpital Saint-André sur un certificat du médecin de cet établissement, en raison de sa surexcitation violente et de l'impossibilité de le maintenir.

Nous l'avons vu, dès le 21 mai aux cellules d'admission provisoire de l'hôpital, et effectivement nous l'avons trouvé dans un état de grande agitation. Il ne restait pas un instant en place, allait, venait, poussait parfois des cris; tout son corps et en particulier ses membres supérieurs étaient agités de secousses convulsives, analogues à celles des états choréiformes.

L'attitude générale et l'expression du visage de C... étaient, dès le premier aspect, celles d'un individu qui simule ou qui exagère un trouble mental. La tête, en particulier restait toujours baissée, et le regard toujours fuyant.

A l'interrogatoire, cette impression d'une simulation ou tout au moins d'une exagération se confirmait par la prédominance des deux particularités suivantes: 1^o Oubli inexplicable et anormal, vu l'absence de toute cause d'amnésie de ce genre, de toutes les charges pesant sur l'inculpé, notamment des faits relatifs à sa dernière arrestation; 2^o tendance marquée, évidente, à se donner comme ayant la tête malade, par suite d'excès de boisson, avec le désir nettement exprimé d'aller, pour être soigné, prendre des douches à l'asile de Cadillac.

Aussi, et dès notre première visite, restâmes-nous convaincu que C... simulait, au moins en grande partie, la folie, malgré l'évidence chez lui de quelques symptômes, tels que hallucinations visuelles terrifiantes, pouvant à la rigueur être considérés comme réels.

Notre conviction n'a fait que se fortifier au cours des interrogatoires ultérieurs, par la persistance de l'attitude gauche et peu naturelle de l'inculpé, par la diminution et même la cessation de ses mouvements convulsifs, dans les moments où il ne se sentait pas observé, enfin par son désir, de plus en plus nettement exprimé d'être envoyé à l'asile des aliénés.

Quant à son oubli des faits dont il est accusé, nous avons pu en insistant, constater qu'il n'était pas réel et C... nous a conté en quelques mots, mais à sa façon et en se donnant comme un simple comparse ignorant ce qu'on lui faisait faire, le vol auquel il a participé.

Nous considérons donc C... comme simulant la folie et, d'après les constatations rétrospectives que nous avons pu faire, comme n'ayant présenté antérieurement, et en particulier au moment de l'acte qui lui est reproché, aucun trouble mental sérieux.

Un point seul mérite quelques réserves. Il est possible que C... soit, comme il le dit, un alcoolique adonné à l'absinthe et aux apéritifs depuis de longues années, et que, par suite, les hallucinations visuelles, qu'il prétend éprouver soient réelles. Certains de leurs caractères, en particulier, leur nature (vision de Boers armés qui apparaissent dans sa chambre, le menacent et le frappent), et leur heure d'apparition qui n'a lieu que la nuit, soit au coucher, soit au réveil, semblerait indiquer qu'il en est ainsi.

Il est rare cependant que les accès aigus ou subaigus de délire alcoolique se manifestent si tard après la cessation de libations, et il eut été plus naturel, dans l'espèce, de voir le délire survenir chez C... dans les premiers jours de son emprisonnement.

D'ailleurs, même en admettant, qu'à l'heure actuelle, l'inculpé ait réellement des hallucinations nocturnes, d'origine alcoolique, ces troubles psychiques sont de date récente. Antérieurement, soit dans le cours de ses nombreux séjours au fort du Hâ, soit à l'époque du dernier vol qui lui est reproché, C... n'a jamais présenté de perturbation mentale appréciable.

Nous concluons donc ainsi qu'il suit :

1^o C... est un individu qui, à l'heure actuelle, simule la folie ou exagère tout au moins les troubles psychiques, d'origine alcoolique, dont il peut être atteint.

2^o Antérieurement, et en particulier au moment de l'acte qui lui est reproché, C... ne se trouvait pas atteint d'un trouble mental.

3° Il peut être considéré comme jouissant à ce moment de sa responsabilité.

6° Rapport médico-légal sur l'état mental du sieur M..., inculpé d'attentat à la pudeur et d'outrages publics à la pudeur (Professeur Régis). — Simulation d'impulsion. (Février 1900).

RÉSUMÉ DU RAPPORT

M..., récidiviste endurci, ayant subi neuf condamnations. Il nie les quatre premières; les cinq autres se rapportent à des escroqueries, vol et attentats à la pudeur. A la suite de l'expiration de sa dernière peine, M... travaille dans différentes localités, et finalement s'installe à X... Là, il attire une fillette de 11 ans, dans une ruelle déserte, lui relève les jupes et embrasse les parties. Dans les semaines précédentes il s'était déjà livré à des exhibitions du membre viril et à des provocations, à des actes honteux à l'égard de cinq jeunes gens de 11 à 16 ans. Arrêté à la suite de ces faits, il prétend qu'il a accompli ces actes, poussé par une force supérieure à sa volonté; mais à l'examen, tout en admettant que sous l'influence des causes pathologiques et de la boisson, il puisse être en état de moindre résistance, on reconnaît que ses actes n'ont aucun des caractères de l'obsession et de l'impulsion irrésistible.

M... a eu une vie très agitée. Embarqué comme mousse à 12 ans, il revient exercer le métier de plâtrier, puis s'engage à 18 ans dans la légion romaine. Sous-officier en 70, puis sous lieutenant, il est condamné en 71 à la dégradation militaire et à cinq ans de prison, pour vol au préjudice de l'habitant chez lequel il était logé. Il rentre chez lui, se marie, a deux fils; puis, condamné pour attentat à la pudeur, il est chassé du domicile conjugal et mène une vie errante.

Comme antécédents, mère névropathe; a eu les fièvres intermittentes en Corse. Actuellement il paraît atteint de pertes séminales involontaires, conséquence de ses habitudes invétérées de masturbation qu'il n'a jamais cessé depuis l'âge de 11 ans et qu'il pratiquait même souvent au sortir de ses rapports conjugaux.

Au point de vue mental, individu assez intelligent, impressionnable, nerveux, aujourd'hui un peu abruti et d'un sens moral très émoussé par ses excès de boisson et de masturbation.

Il conserve, mais de façon très atténuée, la liberté de ses actes.

7° Rapport médico-légal sur l'état mental du sieur J..., inculpé de faux et usage de faux, abus de confiance.

(Profes. Régis). **Simulation d'épilepsie.** (Novembre 1902).

RÉSUMÉ DU RAPPORT

J..., 24 ans; depuis 18 mois, il a été successivement déclaré en faillite et condamné à 4 mois et à 20 jours de prison pour escroquerie, port illégal de décoration et vol. Sorti de prison, il est arrêté de nouveau pour faux, usage de faux et abus de confiance.

Au cours de l'instruction, il écrit à M. le Juge d'instruction qu'il est sujet à des troubles nerveux et cérébraux qui sont cause qu'il accomplit certains actes sans se rendre compte de ce qu'il fait. Examiné, il fait étalage de nombreux antécédents cérébraux pathologiques chez lui et dans sa famille. Il prétend avoir eu des crises d'épilepsie dans son enfance, avoir été interné l'année précédente à l'hospice des Andelys. Sa mère serait morte à 50 ans, paralysée et ramollie.

Il exagère les faits s'il ne les invente pas en totalité. Personne, à la prison, ni ailleurs, n'a été témoin chez lui, d'attaques de haut mal. Il est à remarquer que J... n'a déclaré être atteint de ces accidents que dès qu'il a été sous le coup d'une action de justice. A ce moment même, Il est à remarquer que J... n'a déclaré être atteint de ces accidents que il a retiré un certificat dont il s'exagère la valeur. De plus, l'enquête a prouvé que jamais il n'avait séjourné à l'hospice des Andelys et qu'il n'y avait jamais été atteint d'aliénation mentale. Mis au courant de ces faits, J... déclare qu'il ne se souvient pas et que ce manque de souvenir ne peut que provenir de l'état de santé dans lequel il se trouvait.

Les actes délictueux de J... n'ont aucun des caractères des actes

pathologiques indiqués par lui. Il doit donc être considéré comme responsable des faits qui lui sont reprochés.

Sa responsabilité est-elle entière, absolue?

A cet égard, il nous paraît, tant d'après l'examen physique et mental, que par l'histoire même de la vie de J... (1) que c'est un anormal, un déséquilibré, sinon un dégénéré. Il n'est pas dépourvu d'intelligence, mais cette intelligence est mal pondérée, son jugement n'est pas droit, sa volonté est faible, de plus, il présente quelques signes de défectuosité physique. Si, avec cela, comme il le dit, il a contracté la syphilis, a fait quelques excès de boisson, on peut le considérer comme étant dans des conditions d'infériorité mentale susceptibles d'influer sur sa responsabilité.

En résumé, J... est responsable des actes qui lui sont reprochés.

Sa responsabilité peut être considérée en raison des défectuosités qu'il présente comme légèrement atténuée.

Nous avons pu recueillir aussi quelques observations qui viennent à l'appui de notre thèse et qui concernent des criminels déjà condamnés, mais qui cherchent par la simulation à se soustraire à un travail imposé. On va voir que tous ces individus sont plus ou moins tarés congénitalement ou par acquisition et que leur délire est greffé sur un fond mental déjà altéré.

OBSERVATION I

Simulation du délire des grandeurs.

Due à l'obligeance de M. le Dr Casanove, aide-major des troupes coloniales

Lettre écrite par un rélégué que nous avons vu plusieurs fois à Cayenne, au chantier de Saint-Louis du Maroni. Il portait sa tenue de rélégué avec de nombreux galons sur les manches, des décorations

(1) Il a habité successivement Albi, Elne, Valence d'Agen, Paris, les Andelys, Epernon, etc., où il a exercé les métiers les plus différents, comptable, représentant de commerce, commerçant, etc., sans y attacher aucune persévérance. C'est ce dernier état qui l'amène devant la cour d'Assises.

et des rubans sur la poitrine, une casquette galonnée. Il avait pour spécialité de jouer du clairon à l'arrivée et au départ du train. Passant pour atteint d'aliénation mentale, il n'était astreint à aucun travail.

Saint Louis,

Monsieur le Major,

Me trouvant beaucoup fatigué depuis 22 mois que je suis à se maudire camp de souffrances cruelles, foudroyé par la poudre et électriser par le tonnerre, je ne puis plus y résister, la faim et la soif et la maladie me poursuit toute la nuit de rêves affreux sont continuels. Par conséquent, je vous supplie d'accorder à ma prière de me déclasser de ce camp qui est mon malheur, et qui pourrait être la perte de ma mort. Comme l'administration lorsque je fais cette demande me renvoie toujours auprès de vous, disant que ce n'est pas l'administration qui m'a envoyé à Saint-Louis: J'y ai été envoyé par M. le major Lamandé en convalescence de trois mois, et voilà 22 mois que j'y suis. Mais aujourd'hui, je me présente à vous, cher citoyen pour que vous m'accordiez la demande que je vous fait et que vous m'envoyer au camp de St-Jean où je pourrais suir à ma nourriture. Il est probable que j'aurais besoin de quelques jours d'hôpital pour fortifier la vigueur de mon sang. Je ne puis vous donner plus d'explications pour l'instant, parceque le soleil est trop tropique. En attendant que vous me donniez une bonne réponse dans un instant.

Je suis votre dévoué Serviteur,

S...

Caporal clairon à Saint-Louis.

Au reçu de la lettre nous le fîmes monter un jour à St-Jean, puis nous l'interrogeâmes. Lorsqu'il vit que nous attaquions son délire de grandeurs, il eut peur et ses allures criardes, arrogantes et prétentieuses disparurent subitement. Il s'effondra d'une façon complète. Ce résultat fut obtenu sans difficulté; la lecture seule de sa lettre décelait un simulateur. Larmoyant et pleurant, il nous avoua avoir l'intention de simuler le délire des grandeurs. Il aimait trop peu le tra-

vail, et travailler tout le jour pour presque rien était une chose à laquelle il ne pouvait s'astreindre. Il avait surtout peur que le travail au soleil ou dans les bois n'amènât la mort à bref délai. A St-Louis, où il avait été envoyé, il avait, « en faisant la bête » de quoi manger et ne faisait rien.

De la lecture du dossier et de l'interrogatoire, on obtient ceci :
Une grand mère est morte un jour en état d'ivresse ;

Le père est mort alcoolique ; lorsqu'il était ivre, il frappait à coups de triques femme et enfants. Rien du côté des autres antécédents héréditaires.

Antécédents personnels physiques : néant.

Au point de vue mental, ce relégué offre tous les caractères d'un dégénéré atteint de « folie morale ».

Son délit — un vol — remonte à sa plus grande enfance. Il ne faisait absolument rien à l'école de son village et ne songeait qu'à la maraude, courant dans la campagne, pénétrant dans tous les jardins pour voler. Il quitta sa famille de bonne heure, vivant de maraudage, de mendicité, de vol, n'essayant de faire aucun métier, faisant partie des bandes de criminels précoces.

Maison de correction de 14 à 18 ans, d'où il sort plus vicieux qu'auparavant. Après 18 ans, fait toutes sortes de métiers, vagabonde et vole, encourt toute une série de condamnations, se retrouve dans des séries de ville, chante dans les cafés, vend des chansons dans les villages, mendie, est souteneur de bas étages. Il arrive ainsi à se faire condamner à la relégation et arrive à St-Jean de M... le 8 novembre 1900, âgé environ de 30 ans.

Alcoolique.

A contracté la syphilis, il y a de nombreuses années. Sait peu lire et écrire. Instruction à peu près nulle.

Main longue, étroite.

Oreille, bien ourlée, en anse et écartée à gauche.

Pas de tubercule de Darwin. Lobule non adhérent.

Nez, base écrasée.

Saillie exagérée des arcades sourcilières.

Prognathisme du maxillaire inférieur.

Paraphimosis prononcé.

A la Réunion, n'a jamais fourni aucun travail, paresseux et menteur. Pédéraste passif.

OBSERVATION II (Jude)

Ext. : Les dégénérés dans les bataillons d'Afrique.

Simulation d'excitation maniaque et de délire des grandeurs.

G..., 22 ans.

Père alcoolique, battait fréquemment sa femme — a divorcé, s'est remarié — est mort dans un asile d'aliénés. Mère bacillaire.

G... a été à l'école jusqu'à 13 ans, a appris à lire, à écrire, puis est parti garder les moutons. Un oncle qui l'a pris en pension, a l'habitude de boire de l'eau-de-vie soit dans sa soupe, soit par petits verres. A ce régime, G... devient alcoolique. Dès 15 ans, il a des cauchemars, la pituite matinale, des tremblements. Il devient également dyspeptique, raconte-t-il. De 18 à 21 ans, il mène une vie errante qui lui attire 10 condamnations pour vagabondage, vol, mendicité.

Au bataillon, il fait un service déplorable, a entre autres motifs de punition celui-ci qui nous paraît intéressant au point de vue diagnostic : « recevant un ordre du sergent a fermé violemment la porte, en criant « bande de tourtes ». Il est sujet à des accès de colère, dont il exagère d'ailleurs la portée. (Il est extrêmement menteur et ment assez adroitement).

Au point de vue sexuel, G... est un pédéraste passif; et fait partie du « marocain » (1); il a eu à subir, dit-il, des vexations pour refus de

(1) Le docteur Jude décrit les « Marocains ou Moutons » en ces termes : « Ce sont des abouliques dénués de toute velléité d'initiative, incapables à jamais de se régénérer. Constamment passifs, dirigés alternativement par les chefs militaires et les meneurs de bandes, ils oscillent misérablement des uns aux autres. Les « bandes » redoutent leur espionnage, les chassent, leur font endurer mille vexations »

Beaucoup, arrivés au dernier degré de la décrépitude morale, sont des sortes de filles publiques dont les meneurs disposent à leur gré sous la menace des coups. Quelques-uns, vicieux dès l'enfance, ne s'aveuillent pas seulement par crainte comme ils voudraient le faire croire ; ils se livrent par goût aux besoins les plus ignobles, et il en est dont la plus grande jouissance était de pratiquer des succions pénienues sur leurs camarades.

se laisser « pédérer » et aussi à cause de son rôle de témoin dans une affaire de conseil de guerre.

G... est de plus un masturbateur enragé. Il prétend (?) qu'il se masturbe 6 ou 7 fois par jour.

Agité perpétuellement, il écrit aux généraux, à divers hommes politiques pour réclamer sa libération, en disant qu'il est aliéné.

EXAMEN DU SUJET

G... est de constitution faible, très amaigri. Pâle, langue légèrement saburrale. Constipation. Crâne petit. Physionomie à la fois intelligente et très rusée.

Réflexes pharyngiens et cornéens diminués.

Bégaiements très accentués par instants, surtout en présence du médecin et des officiers. (Exagération visible tout en faisant une part à l'émotivité possible). Interrogé au sujet de ses crises nerveuses dont il parle constamment, G... prétend qu'elles sont terribles. Finalement il avoue ne jamais perdre connaissance, ne pas tomber par terre, mais être pris d'accès de rage pendant lesquels il piétine violemment ses effets, ou lance les objets qui se trouvent à sa portée.

L'examen de la sensibilité cutanée montre une zone d'hypoesthésie très accentuée à chaque région scapulaire postérieure.

Tremblement alcoolique. Agitation continuelle. Instabilité. Voyant qu'il nous intéresse, G... croit utile d'exagérer considérablement; il souffre de partout, ne digère pas, enfin, il bégaié de telle façon que toute conversation devient impossible. Soumis à une observation étroite, il demande à un infirmier « que faut-il que je fasse pour que le major me croit fou ? »

L'infirmier lui ayant dit « il faut rigoler tout le temps », G... est pris d'un rire inextinguible chaque fois qu'il nous voit venir. Nous lui demandons une fois une lettre qu'il écrivait à un parent. Cette lettre était normale. Mais depuis, G... écrit des lettres insensées qu'il laisse intentionnellement traîner sur son lit.

Fait intéressant à noter, dans ces lettres ridiculement exagérées, adressées au Préfet de Police, et datées de « prison centrale Roquette où je suis les fers aux pieds » G... qui est d'ailleurs couché dans un ex-

cellent lit d'hôpital a écrit cette phrase: « J'ai dans l'estomac un appareil scientifique électrique en forme de serpent qui me dévore la gargouille ».

Jamais G... n'a envoyé ces lettres ; il les déchire après nous les avoir montrées, pensant que l'effet utile est produit. Il a un jour à l'hôpital un accès de colère soudain, non provoqué, lance des pöts à la figure d'un infirmier. Pas de perte de connaissance, pas de chute, pas d'écume, pas d'abolition du réflexe pupillaire ; l'accès de colère dure une minute environ ; il n'y a pas d'amnésie consécutive.

Interrogé sur les motifs de cet acte, il répond seulement: « Je recommencerai si on m'embête ». Nous ne pouvons toutefois par la suite, découvrir aucun signe de délire de persécution et jamais plus G... n'alléguera ce motif.

Conclusion: G... est manifestement un exagérateur, et par moments un simulateur complet, mais qui nous fait penser à l'axiome de La-sègue: « On ne simule bien que ce qu'on a ».

Les antécédents héréditaires, le bégaiement, les habitudes de masturbation, joints à des stigmates physiques font de G... un dégénéré évident... En somme, sous son exagération manifeste, indiscutable, se cache un état mental pathologique, sa responsabilité est atténuée dans une très large mesure.

OBSERVATION III

Due à l'obligeance de M. le Dr Magnoux, médecin-major au 89^e d'Infanterie

Simulation du délire maniaque.

D... 23 ans, appartenant à la section de discipline du 4^e Bataillon d'Afrique, Bir-bou-Rekba, Tunisie, étant déjà puni de cellule, me fut un jour signalé comme ayant refusé de manger la gamelle qui lui était portée chaque jour. Je me rendis dans sa cellule, et je le trouvai assis sur son lit de camp, l'air hébété. Je lui adressai la parole, il ne me répondit pas, puis, sur mes instances, se mit à prononcer quelques paroles incohérentes. Devant son obstination, je sortis, mais à

peine dehors, il se mit à faire du bruit, vociférant et tapant à grands coups sur la porte de sa cellule. Son accès dura une partie de l'après-midi.

Le soir à cinq heures, on lui apporta de nouveau son repas, déposé devant la porte de sa cellule; il donna un coup de pied dans sa gamelle et la renversa.

Le lendemain, vacarme, refus d'aliments encore dispersés.

Sa cellule était entièrement barbouillée avec ses excréments et sur lui-même il y en avait des traces; pas sur la figure cependant.

En l'interrogeant, il répondit encore d'une façon absolument incohérente.

Le soir du second jour, nouveau coup de pied dans sa gamelle. Il fut envoyé au camp Serrière « en observation ».

J'écrivis au médecin major pour lui faire part de mes doutes au sujet de la légitimité de tous ces symptômes; mais le faux aliéné se chargea lui-même de confirmer pleinement la chose en écrivant « aux amis » de Bir-bou-Rekba dès son arrivée au camp: « J'ai été placé dans une chambre en observation pour faire le fou et je crois que ça va prendre. »

Ce disciplinaire présentait des signes de dégénérescence comme d'ailleurs la plupart de ses camarades: malingre au point de vue physique, asymétrie faciale, léger aspect myxœdémateux.

Voilà les renseignements qu'a bien voulu nous fournir le docteur Magnoux sur un cas qu'il avait observé trois ans auparavant. Quoique nous ne sachions rien, des antécédents de ce sujet, l'observation est assez typique pour nous permettre de prévoir ce qu'il a dû arriver par la suite à ce disciplinaire. S'il a pu sortir de l'armée par une réforme ou après avoir purgé une quantité innombrables de condamnations, il a dû venir grossir les phalanges des « hors la loi » et donner plus d'une fois lieu à une expertise médico-légale, renvoyé de la prison à l'asile et de l'asile rendu à la liberté dont il n'aura profité que pour renouveler des exploits qui l'auront de nouveau rendu à la justice et aux médecins.

Enfin, nous avons trouvé, soit dans la littérature médi-

cale étrangère, soit dans des thèses et publications françaises, des exemples que nous tenons à citer pour corroborer nos affirmations par des témoignages nouveaux.

OBSERVATION IV (G. Wagner)

Extraite du *Journal of Insanity*, octobre 1901.

Due à l'obligeante compétence de notre ami le Dr Roussy, traducteur.

RÉSUMÉ DE L'OBSERVATION

Assassinat. — Débilité chez un éthéromane. Imbécillité et démence simulées.

Le matin du 14 janvier 1902, W. H. E..., 32 ans, officier de police, dans le faubourg de Broklin (New-York) tua sa femme en lui tirant un coup de revolver. Il alla ensuite à un petit hôtel du voisinage, prit une chambre, se mit au lit, et ne tarda pas à s'endormir. Arrêté et jugé, il fut condamné à mort dans la première semaine de juillet 1902. L'exécution fut ajournée au 14 décembre 1903. Le dossier nous apprend qu'il fut officier de police pendant 8 ou 9 ans, qu'il était buveur et possédait un mauvais caractère. Il se maria en novembre 1900 et vécut avec sa belle-mère. Il rentrait souvent en état d'ivresse éthérique. Il parlait avec volubilité et malmenait sa femme qui finalement le quitta quatre mois avant la perpétration du crime, avec son bébé de trois semaines, et obtint une séparation légale. Le témoignage d'un expert médical déclarait qu'il était atteint de paranoïa, qu'il était sournois, épileptique et dément, et qu'il ne pouvait pas marcher, parce qu'il était atteint d'une sclérose du cordon latéral de la moelle. Il concluait à l'incurabilité.

D'autres témoignages d'experts bien connus, semblaient prouver que l'accusé était un simulateur. Son langage était incohérent et parfois il ne répondait pas aux questions. Lorsqu'il marchait, il portait tout le poids de son corps sur un pied et une violente agitation secouait

ses membres, ce qui nécessitait l'assistance d'un aide pour le maintenir debout. Ces phénomènes mentaux et physiques W. E... les conserva durant tout son procès et pendant qu'on le transportait à la prison de Sing-Sing en attendant son exécution.

Même attitude à la prison pendant 8 mois, qui permit de croire, malgré quelques soupçons de simulation, au gouverneur général qu'il était atteint de démence et d'imbécillité. Lorsque l'exécution approcha, ce dernier pria une commission d'examiner le condamné; elle fut composée des Docteurs G. Smith Daniel-Arthur et de l'auteur de l'article.

Le 1^{er} décembre, W. E... fut examiné. En entrant dans la salle, soutenu par deux aides, nous constatâmes un tremblement de tout son corps, mais ses jambes tremblaient moins que ses bras, et il essayait de mettre ses pieds l'un devant l'autre pendant qu'on le supportait. Physionomie inintelligente. Paraissait désorienté dans l'espace et ne répondait que sur objurgation violente à la demande de son nom et de son âge. Interrogé sur un coup qu'il aurait reçu à la tête, il montrait une cicatrice visible sur sa partie latérale. A la question: Avez-vous peur? Il éclatait de rire et remuait la tête comme s'il voulait montrer que c'était sa maladie et non la peur qui le faisait trembler. D'ailleurs, il rit fréquemment pendant son interrogation, d'une façon idiote. Il remue continuellement les lèvres comme s'il embrassait, mais n'émet aucun son. Il regarde partout d'un œil hagard.

Le 3 décembre, même attitude, même expression de physionomie. Mais il manifeste une intelligence plus vive aux questions qu'on lui pose. Au sujet de son coup sur la tête il répond: « Les docteurs m'ont fait ça en portant le doigt. Il dit qu'il est à l'hôpital, qu'on le soigne. Il ne semble pas se soucier d'être en prison, d'avoir commis un homicide ni d'avoir jamais eu une femme.

Réflexes normaux sauf rotulien, vif. Ne distingue pas ou ne veut pas distinguer les couleurs les unes des autres. Répond qu'il ne sait pas aux diverses substances (sucre, sel, acide acétique, solution bromurée) qu'on lui donne à goûter. Prétend qu'il ne sait pas qui nous sommes et ne veut pas causer avec nous. La commission émet sans trop l'affirmer, que c'est un débile.

Lors d'un troisième examen, rien dans l'attitude de W. E... n'était changé. On le place sur une table et on lui administre de l'éther. Il devient loquace, sa voix est forte et son langage cohérent et ex-

pressif. Descendu de la table, et placé sur ses pieds, il lui suffit d'une légère assistance pour faire le tour de la salle. Ses pieds se posent normalement sur le sol.

La commission adressa un rapport concluant à la simulation au gouverneur.

Visité le lendemain par le médecin de la prison, il avait repris une attitude normale, accusa la mère de sa femme d'avoir commis le crime, parle intelligemment sur toute sa vie, et ne conserva pas d'espoir d'échapper au fauteuil d'électrocution. Il déclara en outre qu'il avait imité sa démarche, ayant vu un alcoolique en présenter une semblable devant le juge d'instruction.

OBSERVATION V

(Extrait de la thèse de J. Aubry, Nancy 1900.)

Simulation à deux : frère et sœur.

1^o AMNÉSIE ET CONFUSION MENTALE, DÉLIRE HALLUCINATOIRE SIMULÉS.

R... Albert, accusé de vol avec effraction dans la nuit du 8 au 9 décembre 1894 et d'incendie volontaire de sa propre maison le 24 décembre.

Arrêté le 24, il s'échappe de sa prison et reste caché dans un bois où sa famille lui apporte de la nourriture. Repris le 29, caché chez ses parents, il bénéficie d'une ordonnance de non-lieu le 30 mars. Dénoncé en 1896, comme ayant réellement pris part au vol de 1894, il finit par avouer vol et incendie; mais il rejette la responsabilité de l'incendie sur sa sœur et sa femme, sa sœur surtout qui aurait agi dans l'espoir de toucher une partie de la prime d'assurance.

Quelques jours après, il envoie une lettre au Procureur de la République portant le millésime 1870, puis une autre, datée de mars 101180, et semblant accuser des troubles intellectuels.

Mis en observation à Maréville, on reconnaît qu'il simule gros-

sièrement l'amnésie et la confusion mentale. Il prétend aussi avoir des troubles délirants et hallucinatoires. Mais on peut comme on veut diriger ces prétendues hallucinations vers tel ou tel objet et l'embarasser à ce sujet. A mesure que son séjour se prolonge il simule successivement les idées délirantes les plus saillantes des malades qu'il a observés à côté de lui.

On note chez lui un peu d'asymétrie crânienne, les lobules des oreilles sont adhérents.

La discussion du rapport porta sur plusieurs points. Sur la conscience, au moment du crime et après, sur la simulation, sur la valeur mentale de l'inculpé. Les réponses furent affirmatives sur les deux premiers points. Mais une restriction fut faite en faveur des circonstances atténuantes, tenant compte de l'instruction et de l'éducation sommaire que l'inculpé avait reçues, du milieu dans lequel il avait vécu, ainsi que la faiblesse de son niveau intellectuel prédisposé par une tare héréditaire probable.

2^o AMNÉSIE ET MÉLANCOLIE SIMULÉES AVEC HALLUCINATIONS.

DÉLIRE DES GRANDEURS.

R... Ursuline, accusée par son frère, inculpé lui-même de vol et d'incendie volontaire, d'avoir, dans un but intéressé, assisté sa belle-sœur lorsqu'elle a mis le feu à sa maison.

Le 23 décembre 1894, passe la soirée avec son frère, sa belle-sœur et le frère de celle-ci. Les hommes sortent de bonne heure et les femmes vont les rejoindre peu de temps après. Ils s'amuseut toute la soirée, et en rentrant trouvent leur baraque en cendre.

Elle est arrêtée en 1896 après la déposition de son frère. Elle se défend d'abord et nie tout. Elle refuse de manger pendant les premiers jours de détention et paraît absorbée dans des pensées tristes.

A l'instruction, elle reconnaît exacts des faits imaginaires sur lesquels on l'interroge, se trompe dans le nombre de ses enfants. Elle est mise en observation.

Quelques signes physiques de dégénérescence : lobule des oreilles adhérents, dentition mauvaise, dents mal implantées, parole zézayée.

Lors des premiers interrogatoires, elle répond « je ne sais pas »

à toutes les questions embarrassantes qu'on lui pose, et simule cette affection de la mémoire. Elle accuse en outre des hallucinations de l'ouïe, puis de la vue, niaises, vagues, confuses, sans rapport avec aucun délire.

Dans un des interrogatoires, elle saisit une phrase dans laquelle il est question de richesse, et aussitôt, elle forme un délire des grandeurs. On ne peut pas provoquer chez elle des idées de persécution.

A partir de ce moment, on lui dicte pour ainsi dire ses réponses et on finit par lui faire avouer sa simulation.

Lorsqu'on lui montre, quelques jours après, les absurdités et les contradictions de ses réponses, elle se trouble.

« — Vous voyez, en somme, que vous avez fait la folle.

— Je ne dis pas que je n'ai pas un peu exagéré. »

Cet aveu fait, l'état normal reparait entièrement.

Le rapport conclut à la simulation, mais aussi à une tare congénitale de dégénérescence.

OBSERVATION VI (Billod)

Ann. méd. psych., 1869

B... commet un crime, puis deux tentatives de suicide.

Depuis une fièvre typhoïde, 15 ans avant le crime, B... a toujours eu, de notoriété publique, un cerveau faible, malade, et n'a pas par moments, de raisonnement suivi, c'est un peu plus qu'un imbécile.

Il simule grossièrement la manie.

OBSERVATION VII (Legrand du Saulle)

Annales d'hygiène, 1871

Garçon de 15 ans, ayant assassiné un autre enfant.

Fils d'un hystérique. Grand-père maternel aliéné.

Grand lecteur de journaux, il a voulu imiter Menesclou, il éventre sa victime, puis lui coupe la gorge.

Il paraît être sain d'esprit, mais son sens moral est affaibli.
Simule la folie impulsive.
Condamné avec de larges circonstances atténuantes.

OBSERVATION VIII (Rapport du Dr Langlois)

B... n'a pas d'ascendants aliénés, mais une de ses nièces est séquestrée dans un asile.

Très intelligent, il entre de bonne heure à l'école normale primaire, où il passe pour un détraqué cynique et laisse une réputation d'onaniste. Après, il se fait prêtre ; quelque temps après son ordination il est soigné dans un asile où on porte le diagnostic de mélancolie chez un dégénéré, il y reste quatre mois. Dès sa sortie, il recherche les enfants qu'il emmène chez lui, et tente de les violer. Enfermé de nouveau dans un asile où il reste peu de temps. Sa famille le reprend, et là, il commet coup sur coup quatre attentats à la pudeur.

Il n'a jamais été muni d'une paroisse, et a commis ses actes criminels avec une perversité inouïe. Arrêté, il simule adroitement un délire polymorphe.

Déclaré pleinement responsable.

OBSERVATION IX (Rapport du Dr Giraud)

Thèse Chancel, Paris 92-93

Femme incendiaire, inintelligente, impulsive.

N'a jamais reçu aucune éducation. A toujours simulé des troubles de toute sorte, maladie, grossesse, etc...

Après ses crimes, elle simule la démence, elle est acquittée en raison de son état impulsif et continue à simuler, de temps en temps, à l'asile où elle est séquestrée.

OBSERVATION X (Langlois)

Folie simulée et aliénés dits criminels

Hof... menace de mort et insulte aux agents.

Hof... est un beau type de dégénéré. Strabisme convergent, convulsions à l'âge de 4 ans. Intelligent, mémoire excellente, sentiments affectifs nuls. Part en Amérique à treize ans pour y faire fortune.

Trop paresseux, il revient au pays et veut repartir pour les Indes, constituer une entreprise prodigieuse. L'argent lui manquant, et ses parents l'ayant chassé, il cherche par tous les moyens à attirer l'attention de sa famille sur lui. Se dénonce comme espion allemand, puis écrit à son père en le menaçant de mort s'il ne lui fournit de l'argent. Fatigué d'attendre, il simule une tentative de meurtre dans la rue, pendant la nuit, puis, se croyant découvert, simule la folie (?).

OBSERVATION XI

Archives d'anthropologie criminelle, 1898.

Délire des grandeurs

Vacher, antécédents héréditaires normaux, pas de maladie dans l'enfance. Laisse, étant enfant, le souvenir d'un garçon sournois, brutal, méchant et sanguinaire. Essaie de se placer comme domestique, mais ne peut rester nulle part.

A dix-huit ans, entre comme postulant chez les Maristes, puis en sort pour s'être livré à des tentatives de sodomie sur ses camarades. Tentative sur un enfant peu après. Pendant son service militaire, il inspire la peur autour de lui et laisse la réputation d'un fou. Il est mis en convalescence après avoir menacé ses camarades et tenté de se suicider; il essaie alors de tuer une jeune fille, puis

se tire des coups de revolver dans la tête. Entre à ce sujet dans un asile, il est réformé, puis s'évade, repris, il est séquestré de nouveau et sort guéri.

Vagabonde constamment, en trois ans tue onze personnes. Ses crimes n'ont jamais pour but le vol, sauf une fois, ils sont tous accomplis suivant un mode uniforme: strangulation et égorgement combinés, dénudation du cadavre et mutilations sadiques de toutes sortes: arrachement des seins et des organes génitaux, laceration des membres, éviscération et parfois violation.

Simule la folie, après son arrestation, se disant envoyé de Dieu, instrument inconscient de la Providence.

OBSERVATION XII (Cullerre)

Archives d'anthropologie, criminelle, 1899.

A. V..., aucun renseignement sur les antécédents héréditaires. A eu dans son enfance une fièvre typhoïde grave. Education assez soignée, quitte ses parents à 14 ans et mène une vie incorrecte et vagabonde. A 19 ans, première condamnation pour escroqueries. Depuis, onze autres condamnations pour vol, escroqueries, émission de fausse monnaie. Depuis sa seconde condamnation il a été chaque fois enfermé dans un asile d'où il sortait quelques mois après.

Il est probable que chaque fois il a simulé, car la suite de troubles divers qu'il a accusés ne ressemble à aucune forme de folie, de plus, sa simulation a déjà été reconnue.

On constate chez lui une réelle déséquilibration mentale, un esprit bizarre, défiant, orgueilleux, des tendances mystiques réelles, une profonde dépravation morale; il est porteur de signes physiques de dégénérescence et n'a jamais exercé d'autre profession que celle de trompeur, profession qu'il a pratiquée dans toute la France.

Il simule l'hébétude mentale avec amnésie, l'excitation maniaque, le délire systématisé de persécution.

OBSERVATION XIII (S. Garnier)

Archives de neurologie, 1900.

C..., fils d'un père âgé de 62 ans et d'une mère âgée de 46 ans. Orphelin à dix ans, placé chez des propriétaires qui le regardent comme

un enfant colère, rétif, inconstant, doué d'une intelligence médiocre. Exerce ensuite quatre professions différentes et se promène partout sans se fixer nulle part. Se fait d'abord enfermer dans une maison de correction, jusqu'à 20 ans, pour « apprendre un métier ». Est condamné neuf fois pour vol ou escroquerie.

C... présente du strabisme et une voûte palatine en ogive, il a déjà simulé une première fois l'épilepsie et a fait un sfage de deux ans dans un asile.

Intelligence assez développée, instruction rudimentaire. Cherche constamment à tromper, idées instables, jugements puérils, caractère irritable, sens moral nul.

Il simule quelque temps, puis avoue sa simulation, il est condamné et, après sa sortie de prison, se fait arrêter quatre fois en trois ans.

Causes de la simulation chez les dégénérés. — De toutes les relations de ces cas de simulation, peut-être un peu trop nombreux, il ressort manifestement ce fait que le dégénéré a une tendance naturelle à simuler.

Ceci n'a rien pour nous étonner, si nous étudions ses aptitudes et son état mental habituel. Il est d'abord évident qu'il trouve plus souvent que l'homme normal, des occasions de simuler. La lutte pour la vie est pénible, en effet, pour lui. Il est insuffisamment armé pour se diriger lui-même, et dans un grand nombre de circonstances, il se trouvera inférieur.

« Dissimuler une faiblesse, simuler une force pour rétablir l'équilibre mental, telle est la loi », dit *Paulhan*, dans une étude sur la simulation dans le caractère.

Ingegnieros considère la simulation comme un moyen de défense employé par les faibles contre les forts et l'assimile aux phénomènes d'homochromie et de mimétisme que l'on observe dans le monde inorganique et organique.

Les multiples accidents de la lutte pour la vie, les combats avec les éléments extérieurs, qui sont déjà pour l'homme normal des causes d'amoindrissement, sont pour le dégénéré, autant de causes de déséquilibration et l'origine d'événements pathologiques.

M. *Magnan*, étudiant le dégénéré en face de l'existence, s'exprime en ces termes: « Mêlé à l'existence commune de la famille, jouant un rôle dans la société, possesseur d'une profession ou d'un métier, le dégénéré trouvera dans toutes ces conditions plus d'occasions qu'il ne lui en faut pour mettre en relief son activité morbide. L'accomplissement des obligations les plus compliquées fera naître toutes les exagérations possibles, ou laissera le déséquilibré au-dessous de sa tâche. » Il accomplira mal ses obligations, ou il s'y dérobera. De là, ses insurrections fréquentes contre les mœurs et les lois; de là, aussi, la nécessité pour lui de sortir par un moyen quelconque de situations en face desquelles il est trop inférieur. Les mêmes circonstances qui font si souvent de lui un vagabond, un délinquant ou un criminel, font de lui un simulateur.

Le grand psychologue et pourrait-on dire psychopathologue qu'était *Shakespeare*, avait si bien compris cette loi, que lorsqu'il écrivit la tragique simulation de la folie d'Hamlet, il se garda bien d'en faire un être normal, mais nous le présenta au contraire comme un déséquilibré, un mélancolique. A ce sujet nous ne pouvons pas mieux faire que d'emprunter à la magistrale étude que M. le professeur *Régis* a faite du caractère d'Hamlet, ces quelques lignes: « Hamlet n'est pas composé de deux parties distinctes, simplement juxtaposées. C'est bien un faux insensé, mais ce n'est pas dans la réalité un être absolument normal. Même débarrassé de son masque délirant, il reste étrange, si bien qu'il est malaisé de discerner, dans la singularité de son langage et de sa conduite, ce qui est réel et ce qui est voulu et qu'on se demande toujours en le voyant agir et parler: « Est-il fou? Fait-il le fou? ». Voilà certainement ce qui constitue l'extrême complexité du personnage et ce qui en rend si difficile l'exacte compréhension. Pour bien saisir la psychologie d'Hamlet, il faut donc préciser son véritable état d'âme et montrer comment les réelles manifestations de son humeur malade se combinent plus ou moins intimement avec celles de sa fausse folie..

Sans entrer dans des discussions spéciales qui seraient fastidieuses, je me bornerai à dire qu'Hamlet réalise de la façon la plus nette et la plus évidente, ainsi que Goethe, Guizot et quelques autres l'ont vu, l'état d'âme du neurasthénique... Hamlet était sombre, malheureux, désenchanté, ne rêvant qu'au suicide libérateur, manquant d'énergie et de volonté, éternisant sa tâche vengeresse dans les hésitations raisonnables d'une lamentable inertie, flottant, âme sans boussole, à la merci des événements; Hamlet est le type de ces neurasthéniques à pessimisme misanthropique qui voient tout mauvais et tout noir dans le monde, parce qu'ils projettent autour d'eux les rayons de leur amère mélancolie...

Hamlet est donc, en réalité, un vrai mélancolique, doublé d'un faux aliéné. Mais cette mélancolie, qui est l'essence même de son âme, Hamlet n'était pas maître de l'abandonner à son gré, et elle devait forcément le suivre partout et jusque dans les transports de son apparente insanité.

C'est ce qu'a admirablement compris *Shakespeare*, et voilà pourquoi les pires divagations et les pires extravagances de l'artificielle folie d'Hamlet sont quand même et toujours imprégnées d'une tristesse qui fait mal. A aucun moment de la pièce, Hamlet, jouant son rôle d'égaré, ne se livre à une action amusante, à des lazzis, à des équivoques franchement gaies. Les rares plaisanteries même ont un goût violemment amer, comme cette réflexion qui lui échappe, à la scène II de l'acte III: « ... Qu'est-ce que l'homme peut faire de mieux que de s'égayer! car voyez-vous comme ma mère a l'air joyeux... et il n'y a pas deux heures que mon père est mort. »

Et cela est d'autant plus remarquable qu'à côté de lui sans doute par un contraste voulu et parfaitement d'accord avec la réalité, Ophélie, devenue folle, est prise d'un délire d'excitation au cours duquel elle chante des chansons grivoises et pleines de sous-entendus.

L'idée de faire d'Hamlet un vrai triste, une âme malade, en même temps qu'un faux insensé, pour si complexe qu'elle ait rendu le personnage, était en réalité supérieure, parce qu'elle lui donnait un caractère plus vivant, plus sympathique. Charger un héros de poursuivre une œuvre de vengeance, c'était bien; en charger un être débile, perplexe, angoissé, s'efforçant douloureusement de vouloir et d'agir pour mener à bien sa lourde tâche, c'était du génie. »

Comme on le voit, il existe des liens étroits de rapprochement entre Hamlet, tel que le conçut *Shakespeare* et nos criminels simulateurs, avec une différence de but poursuivi cependant. La très littéraire et très psychologique analyse de M. le professeur *Régis* nous montre comme dans un rapport médico-légal, la véritable mentalité de ce simulateur. Cette dissection nous montre en même temps que la vérité que certains psychiatres n'admettent encore que difficilement aujourd'hui, avait déjà été entrevue au XVI^e siècle par le grand *Shakespeare*.

Le dégénéré à l'armée. — Le dégénéré, désarmé dans la vie, va être obligé, et naturellement porté à éviter toute contrainte sociale par la simulation. Le moment où ces contraintes pèsent le plus fortement sur sa personnalité flottante, c'est celui du service militaire. Les raisons qui font accepter par la plupart ce lourd devoir, sont bien peu puissantes auprès de lui. Les idées élevées lui étant difficilement accessibles, il n'accepte pas volontiers de sacrifier à sa patrie, sans un bénéfice immédiat, son bien-être et une partie de son temps.

Son imagination active lui montre de la vie au régiment un tableau exagéré. Une fois incorporé, il est sensible à la perte de sa liberté, son continuel besoin de changement souffre d'une vie monotone qui le gêne par la discipline, contre laquelle se heurtent ses tendances disparates ou dépravées.

Toutes ces raisons font qu'il se déplaît et qu'il cher-

che par tous les moyens, en particulier par la simulation de la folie à se faire réformer. Le dégénéré est une plaie pour l'armée. Et cependant, c'est à l'armée qu'on en rencontre le plus, comme l'a souvent fait remarquer M. le professeur *Régis*, et tout récemment encore à une conférence à Saint-Maixent.

« En 1903 et 1904, sur un total de 1.088 et 1.097 réformes opérées pour trouble mental, dans l'armée française, on trouve 194 et 158 cas d'imbécillité. Encore faut-il remarquer que beaucoup d'autres dégénérés moins atteints ou moins apparents, ont été méconnus... C'est un fait qu'ont constaté tous ceux qui se sont occupés de la question, et sur lequel j'ai, pour ma part, particulièrement insisté, que beaucoup d'engagés volontaires sont des dégénérés. Cela se comprend sans peine. Il est de tradition, au moins en France que lorsqu'un jeune homme a fait les mille et une sottises, qu'il est instable, buveur, joueur, débauché, immoral, irritable, violent, en un mot, un parfait déséquilibré, sa famille ne sachant plus qu'en faire, le force à s'engager. Et l'armée, qui devrait se garer, comme la peste, de ces sujets fatalement destinés à la trahir, et à la léser, l'accueille à bras ouverts...

A cette catégorie appartiennent les vicieux, les délinquants et les simulateurs. La distinction entre ces sujets et les malades du cerveau est loin d'être toujours facile, car souvent, rien ne ressemble plus à un criminel qu'un aliéné et qu'un acte morbide à un acte pervers. Ce qui accentue encore cette difficulté, c'est que les délinquants sont souvent des tarés et les tarés des délinquants, et que, chose au premier abord peu croyable, mais pourtant absolument exacte, la simulation de la folie, rarement complète, s'associe d'habitude à un état psychopathique. »

Formes des psychoses simulées. — Voilà donc le dégénéré aux prises avec une situation grave pour lui, il veut s'en tirer en simulant la folie. Quelles sont les formes

de folie qu'il va plus particulièrement imiter? Toutes les formes de la folie ne se prêtent pas également à la simulation. Il y en a qui par la facilité particulière qu'elles semblent offrir tentent plus spécialement les imposteurs. Ce sont en première ligne, celles qui se révèlent par des manifestations éclatantes, faites pour frapper le vulgaire, et pour dénoncer bruyamment la folie.

« Il est certain, dit *Tardieu*, que la manie aiguë avec son incohérence, ses discours et ses paroles décousues, sa violence des gestes et des paroles, sa loquacité intarissable, la généralité de son délire permet en quelque sorte toute licence à celui qui se sent la force de jouer le rôle de fou. La démence est moins facile à simuler. J'en dirai autant de l'idiotie et de l'imbécillité. La folie mélancolique et surtout l'état de stupidité sont à la fois la plus fréquente et la plus difficile à découvrir des formes de la folie simulée. L'isolement, l'immobilité et le silence, ce sont là, en réalité des traits qui ne sont pas difficiles à emprunter et pour peu que le simulateur ait un peu d'empire sur lui-même, c'est là un masque derrière lequel il n'est pas aisé de pénétrer.

Je ne parlerai pas de la folie mystique; elle est le mensonge et la simulation même. »

Plus récemment, *Ingegnieros* fait une étude plus approfondie des formes de la folie simulée. « En général, dit-il, au point de vue clinique, la caractéristique la plus importante est que la simulation a un aspect plus symptomatique que nosologique. Dans chaque cas, les symptômes sont modelés d'une façon spéciale; mêlés à ceux d'autres entités nosologiques.

On comprend facilement que les formes peuvent se diviser en deux grands groupes, composés des formes d'excitation et de dépression. Ce critérium que beaucoup d'auteurs ont cité par la suite, paraît avoir été celui de *Pellmann*, qui considérait comme forme commune l'imbécillité et le délire maniaque.

Aujourd'hui, ces termes correspondent à des types nosologiques définis, plus qu'à des états symptomatiques généraux. Le concept de *Pellmann* n'est approximativement exact que si l'on interprète son imbécillité comme synonyme des formes symptomatiques d'excitation. Plus tard, avec un autre critérium exact aussi en partie, d'autres auteurs ont divisé les formes de folie simulée en partielles et totales. Leur signification se comprend sans plus d'explications. D'autres tendent à les diviser en actives et passives, faisant entrer dans les premières l'excitation, le délire et l'hallucination; et dans les secondes, la dépression, la confusion et l'apathie.

Furstner, dans un travail intéressant, rappelle que *Biswanger* divisait les folies simulées en trois catégories, purement symptomatiques: 1^o Confusion avec stupeur; 2^o délire hallucinatoire et anxieux; 3^o manie furieuse. Cette division paraît inexacte et insuffisante à *Furstner* qui proposa de la remplacer par: 1^o simulateurs de forme dépressive, avec, selon les cas, stupidité, apathie, et mutisme, ou bien avec langage et conduite stupide et incohérente; 2^o simulateurs qui présentent de la confusion ou de la perte de conscience antérieure au moment du crime accompagnée ou non d'hallucination sensorielle; 3^o simulateurs à types polymorphes avec des phénomènes psychopathiques irréguliers dont les symptômes manquent d'unité nosologique et alternent entre eux; 4^o simulateurs des formes d'excitation et des tendances à exécuter des actes violents.

Cette classification fut à son époque la meilleure; elle peut aujourd'hui être remplacée par celle que propose *Ingegnieros*. En plus de sa complète clarté, elle correspond parfaitement aux faits cliniques observés. Les cinq groupes qui la comportent ne représentent pas des entités nosologiques se rapportant à des faits symptomatiques ou syndromatiques; l'aspect irrégulier et indéfinissable de la folie simulée rend plus exacts les groupements symptomatiques généraux, parmi lesquels peuvent osciller librement les différences et les

particularités propres à chaque cas. De ces groupes sont exclues d'elles-mêmes certaines formes nosologiques qu'il est impossible de bien simuler à cause des troubles physiques qui les accompagnent, comme la paralysie générale dont on ne retrouve que deux ou trois cas encore très discutables dans toute la littérature psychiatrique. Dans l'observation clinique, les cas de simulation de la folie se présentent avec des caractères tels qu'on peut les ranger dans un des groupes suivants :

1 ^o Etats maniaques généraux qui sont simulés par ordre de fréquence.....	25 0/0
2 ^o Etats dépressifs généraux.....	17 0/0
3 ^o Etats délirants ou paranoïaques.....	27 0/0
4 ^o Episodes psychopathiques sur un fond névropathique.....	13 0/0
5 ^o Etat de confusion démentielle.....	17 0/0

Bischoff faisant une répartition uniquement nosologique, dit: « Ce qui est le plus souvent simulé, c'est la démence, l'imbécillité; ensuite, la confusion mentale et l'amnésie. Parfois, on tente d'imiter un accès d'épilepsie pendant la période d'observation.

M. *Steonnesco* déclare: « Eu égard aux maladies mentales qui ont été simulées, on peut les grouper en six formes de syndromes cliniques: syndromes maniaques, dépressifs, délirants, névrosiques, dégénératifs et démentiels.

Pendant une pratique médico-légale de 10 ans, *Edmond Nemeth* a examiné en tout 956 criminels au point de vue mental; 499 étaient sains, 418 aliénés, 39 seulement simulaient un trouble mental. Il a été simulé: Paralysie générale, catatonie et démence post-apoplectique, de chaque 1 cas. — 3 cas d'amentia. — 5-cas d'épilepsie. — 10 de paranoïa. — 19 d'anoïa (idiotie). — ce pendant que l'un d'entre eux s'efforçait par un rire idiot continu de suggérer la pensée d'un trouble mental. L'auteur ajoute que

plus l'individu était intelligent, et plus la forme de maladie simulée était compliquée.

Nous ne retiendrons de ces statistiques qui n'ont en somme qu'un intérêt très relatif que ce fait bien indiqué par tous les auteurs et en particulier par *Ingegnieros* qu'il est difficile de faire rentrer les formes de simulation dans un cadre clinique absolument net. En général, les symptômes se confondent, le simulateur présentant au même moment des signes très disparates et souvent changeant la forme de sa psychopathie d'un jour à l'autre. Car la caractéristique de la folie simulée est, par définition, de ne pouvoir rentrer dans le cadre nosologique des maladies mentales, à moins que l'on ait affaire à des individus qui ont pu par la fréquentation d'autres aliénés ou par un dressage savant, imiter dans ses manifestations les plus scientifiques une psychose véritable.

D'après l'étude des cas que nous citons, nous avons remarqué que les grands accès d'agitation délirante avaient la préférence des simulateurs parce qu'ils frappent l'esprit et qu'ils correspondent à la conception que le vulgaire se fait des « fous furieux ». Puis c'est le délire des grandeurs, puis c'est la démence et le délire de persécution. Les hallucinations, la mélancolie, et les impulsions simulées viennent ensuite en nombre restreint.

Mais ce qui nous a frappé par-dessus tout, c'est la fréquence de la simulation du symptôme amnésie. Et cela nous a paru s'expliquer par l'apparente simplicité de cette forme de simulation. Quoi de plus facile que de répondre à toutes les questions par un « Je ne me souviens de rien » décevant ! Et c'est certainement devant de pareils simulateurs que l'expert reste le plus souvent sans défense. Nous avons eu connaissance, entre autres, d'un cas de ce genre tout à fait délicat ; les experts ne purent se prononcer sur la fausseté de l'amnésie totale, absolue, alléguée par le simulateur et ne purent que la déclarer probable. Après avoir été renvoyé dans un asile, le faux amnésique estimant l'ac-

tion judiciaire terminée, recouvra peu à peu sa mémoire perdue et une fois sorti de l'asile, inventa une explication pour légitimer sa fausse amnésie.

L'accusé avait allégué un coup de soleil pour expliquer la perte de sa mémoire et voici comment les experts réfutèrent ce phénomène qui ne se présentait pas suivant les lois ordinaires de la pathologie mentale: « On sait que l'amnésie peut succéder et succède souvent aux traumatismes, chocs physiques et moraux, à l'insolation, mais on ne peut affirmer qu'elle affecte suivant son étiologie, un type spécial et bien déterminé. Il résulte des quelques faits d'amnésie peut succéder et succède souvent aux traumatismes, en particulier d'un cas en ce moment observé par l'un de nous, qu'elle se présente sous la forme rétro-antérograde et atteint surtout la mémoire de fixation.

Le sujet a non seulement oublié ce qui s'est passé depuis son insolation ou même un peu avant, mais même il est resté et reste quelquefois pendant longtemps incapable de retenir ce qu'il a à faire, ce qu'on vient de lui dire à l'instant même. Les perceptions mnémoniques s'échappent de son esprit au fur et à mesure qu'elles y pénètrent, absolument comme l'eau du célèbre tonneau des Danaïdes.

Ce n'est point cette amnésie qui se présente chez l'inculpé. Elle y affecte le type lacunaire avec cette double particularité que la tranche de vie disparue, très considérable remonte jusqu'à la naissance même et que la mémoire de fixation tend déjà à reprendre son activité. Il y a peut-être là quelque chose de peu commun, mais rien en tout cas qui puisse entraîner la certitude d'une simulation. »

Au point de vue médico-légal, le problème est aussi intéressant, car si l'amnésie disparaît, l'accusé redevient apte à être jugé, et si elle persiste, soit en totalité, soit sur les faits en cause, il reste indéfiniment responsable sans être justiciable. La justice est à tout jamais désarmée devant lui.

On voit par ces rapides considérations que la simulation

de l'amnésie soulève des problèmes pleins d'intérêt, mais qui n'ont pas leur place ici et qui demanderaient de longs développements pour être étudiés. Les dissociations que présente la mémoire dans les cas d'amnésie peuvent être un aide puissant au médecin expert parce qu'elles sont rarement connues des simulateurs. Mais elles peuvent abuser un médecin non exercé. Devant un malade qui ne se souvient pas une seconde après de ce qu'il a fait ou de ce qu'on lui a dit, mais qui, cependant, est capable de retenir une page entière de littérature pendant plusieurs jours, un esprit novice peut être tenté par l'hypothèse de la simulation. A ce sujet, on peut consulter l'ouvrage de MM. *Dromard* et *Levassor*: « L'amnésie, au point de vue médico-légal » et la relation d'un cas par MM. *Dromard* et *Delmas*, paru dans l'*Encéphale*, en 1907, on y verra de quel intérêt est le problème et quelles difficultés il soulève devant l'aliéniste-expert.

L'étude des formes le plus fréquemment employées par les simulateurs ne nous a pas conduit à dire que la folie simulée se rapproche toujours dans ses manifestations de la forme de demi-folie que présente le simulateur. Evidemment celui-ci quand il se laissera aller aux extravagances de son délire ne cherchera qu'à exagérer, qu'à amplifier les tendances qui lui sont propres. Mais il ne faut pas prendre à la lettre le mot de *Lasègue*: « On ne simule que ce que l'on a. » Non, parce qu'on peut simuler autre chose. Les exemples si souvent répétés de *Vigouroux* et de *Pasquet*, dans sa thèse, d'aliénés dissimulant leur délire pour en simuler un autre le prouvent bien. Mais il ne faut pas pousser trop loin dans l'interprétation de l'aphorisme de *Lasègue*. Ce qu'il a voulu dire et que nous répétons après lui, c'est que la folie simulée ne se développe que sur un fond déjà altéré, sur un terrain mental qui possède la graine. Non pas celle du bon sens, mais bien celle de la plus parfaite aliénation!

CHAPITRE IV

CONSIDÉRATIONS MÉDICO-LÉGALES

Que doivent faire le médecin et la société devant un individu suspect de simulation? La tâche du premier est ardue et délicate, car c'est lui qui doit dicter à cette dernière son attitude vis-à-vis du simulateur.

« En présence de viscères suspects, dit M. *Cullerre*, le chimiste a ses réactifs; l'aliéniste, en présence d'un cas douteux de trouble mental, n'en possède aucun; et la folie simulée peut ressembler si bien à la folie réelle, que l'expert même compétent, peut s'y tromper n'ayant à sa disposition pour résoudre le problème, à lui posé, que sa sagacité, sa prudence et ses connaissances cliniques. » Et trop d'éminents aliénistes ont encore l'idée que le délinquant simulateur n'a pas d'anomalies psychiques caractéristiques de la folie et que ses tares ne peuvent en aucun cas intervenir pour conférer son irresponsabilité.

Examen du sujet. — Lorsque cette question de responsabilité se pose, elle doit donner lieu à une étude longue et minutieuse. Nous avons vu ce qu'étaient les simulateurs: antécédents personnels et héréditaires chargés, vie com-

pliquée proménée dans tous les pays; c'est presque toujours une longue odyssée à débrouiller, une série de faits à rechercher et à expliquer. Rien ne devra être négligé pour éclairer les recherches; il faudra se munir de tous les documents qu'il sera possible de recueillir, et il serait à désirer que des mesures judiciaires plus efficaces fussent prises pour faciliter et rendre plus conforme à la vérité le rapport de l'expert.

Cette étude doit reposer d'abord sur l'examen direct, souvent très fécond, c'est vrai, mais nécessairement incomplet. L'examen physique de l'inculpé, un interrogatoire serré permettant de se rendre compte de ses capacités intellectuelles, tout cela est important, mais c'est loin d'être assez.

On devra attacher la plus grande importance à l'étude des antécédents. Ce mot étant pris dans son sens le plus large: Pour les antécédents héréditaires, cette étude est malheureusement incomplète dans la plupart des cas. Une enquête dans ce sens est difficile et les témoins n'apprennent pas grand'chose, car le public, même éclairé, ne se rend pas bien compte de la valeur de certaines tares. Qu'on se rejette alors sur les antécédents personnels. Il faudrait que rien de la vie antérieure ne fut ignoré, que les prédispositions, les tendances, les antécédents pathologiques, fussent parfaitement connus. L'expert devrait pouvoir suivre pas à pas celui qu'il a à examiner, dans les diverses étapes de son existence, connaître ses accès de trouble mental, s'il en a eu, les faits délictueux qui ont pu lui être imputés.

On devra s'enquérir soigneusement du milieu, de l'éducation, des fréquentations, de tout, enfin, de ce que l'on peut penser avoir influé sur l'individu et opposer à l'état originel les circonstances dans lesquelles ont été accomplis les actes incriminés. Etudier la façon dont il a commis son crime, elle révèle parfois des particularités attestant des tendances instinctives.

Les individus examinés sont en grande majorité des ré-

cidivistes; on devra rechercher patiemment si on ne trouve rien pour expliquer ces récidives; les rapprocher de la simulation actuelle, essayer d'en éclairer le mystère et de trouver le lien qui unit ces faits hors nature.

Il faut s'attacher à bien connaître son sujet, non seulement dans le présent, mais surtout dans le passé, relever par exemple toutes les variations de caractère, et rechercher si l'intelligence, si la sensibilité ne trahissent pas, plus ou moins périodiquement, quelques troubles pouvant par eux-mêmes accuser une tare que ne signaleraient pas les commémoratifs établis le plus souvent par une simple enquête de gendarmerie.

Où doit-on le mettre en observation ? — Certains auteurs réclament le transfert, pour cet examen des simulateurs dans un asile d'aliénés. Voici ce que demande M. *Stoenesco* :

Avant de commencer l'examen du supposé malade, il est de toute nécessité qu'il soit interné dans une maison spéciale, afin qu'il puisse être suivi avec méthode, insistance et patience... en dehors de ces avantages, il y a celui d'occasionner au simulateur la possibilité de se confesser sur sa simulation petit à petit, et cela par suite du contact avec de vrais malades, contact qui l'intimidera et arrivera après un certain temps à le convaincre de se dissuader du moyen de défense qu'il s'est choisi. » Nous croyons au contraire que cet internement avec d'autres fous est une grave imprudence. Le simulateur peut arriver à observer certains symptômes chez ses compagnons, les reproduire et embarrasser l'expert. Il est vrai qu'on a pu découvrir des simulateurs, ainsi mêlés à la foule des aliénés, à ce fait qu'ils imitaient chaque jour des délires différents suivant que tel ou tel des internés l'avait présenté la veille. Mais si dans tous les cas ce contact peut ne pas être dangereux immédiatement, il risque de le devenir par la suite, lorsque par exemple le simulateur après un nouveau délit recommence ses tentatives de supercherie. Combien de pré-

venus ont été ainsi plus longs à convaincre de simulation. C'est ce que l'on constate dans un cas publié par *S. Garnier*. Cette observation est le roman complet d'un simulateur des plus habiles, formé par un séjour antérieur dans un asile où il avait été placé en observation. On peut rapprocher de ce cas celui qui est cité par *Catrin*: un individu qui avait été infirmier de 1877 à 1881, est traité pendant six ans dans les hôpitaux de Paris comme ataxique. Il va à Lourdes et y guérit subitement. Se plaçant alors comme domestique, il vola ses maîtres. Interné quatre fois à Sainte-Anne, il entra ensuite chez un pharmacien auquel il dérobe 1.800 francs. Arrêté, il est soumis à l'examen du docteur *Garnier*, qui démasque la simulation et déclare l'accusé responsable, sain d'esprit et simulateur, mais non sans difficultés.

Donc tout sujet, à notre avis, soupçonné de simulation, de folie, doit être rigoureusement isolé, sa réunion avec des aliénés véritables a bien des chances de lui faciliter la fraude; cependant, nous conviendrons qu'il sera plus avantageux de le faire transférer dans un asile où on possède des moyens d'investigations qui pourraient manquer à la prison.

Quelle est sa responsabilité? — La simulation, une fois reconnue et indéniable, l'expert ne doit pas s'arrêter là; il lui faut rechercher quelles sont les tares psychiques du simulateur et à quel degré de dégénérescence il correspond; car nous avons vu qu'ils étaient tous des dégénérés à des titres divers, et même souvent des dégénérés d'ordre inférieur. Alors se posera la question de la responsabilité.

Mais tous les dégénérés, même parmi les inférieurs, ne sont pas des aliénés; s'il fallait interner tous ceux dont une débilité mentale originelle ou acquise a affaibli le jugement on encombrerait les asiles qui déjà ne suffisent pas à leur clientèle ordinaire. Il faut donc faire un choix parmi eux, après les avoir mûrement observés.

Irresponsables. — Les uns, dont l'irresponsabilité totale sera reconnue, seront dirigés vers un asile.

Partiellement responsables. — Mais il en est d'autres qui soulèvent le grave problème du cas que l'on doit faire des individus à responsabilité atténuée. C'est dans cette catégorie que l'on doit ranger la majorité, sinon la totalité des simulateurs. Notre conviction est d'ailleurs en concordance avec l'opinion de *Wille*: « Quelque paradoxal que cela puisse être, il est juste de considérer la simulation d'un trouble mental comme constituant une circonstance atténuante en faveur de l'accusé; cette manière de voir se trouve justifiée par ce fait que parmi les criminels, ceux-là seuls songent à simuler qui ont déjà l'esprit un peu dérangé et que ceux qui ont la raison tout à fait saine, ne songent jamais à recourir à cet expédient. » Mais elle se trouve opposée à celle d'*Ingegnieros* qui, avec d'autres médecins, voudrait que la simulation aggravât la peine et considère que cette aggravation suffirait à faire disparaître la simulation. Pour *Mairet* qui n'accepte pas en totalité cette doctrine, la meilleure manière sinon de faire disparaître, du moins de diminuer de plus en plus la fréquence de la simulation est de la dépister. Donc, si la peine doit être accrue, c'est moins pour obtenir le résultat indiqué que parce que chacun étant responsable de ses actes, le simulateur ayant commis une faute en cherchant à tromper, doit être puni de cette faute. « Toutefois, ajoute-t-il, comme palliatif, il y a dans cette sévérité quelque chose qui va à l'encontre de notre manière de sentir et de penser en ce qui concerne les droits d'un prévenu à sa défense, si bien qu'on regrette moins le mutisme de notre code pénal en ce qui concerne l'aggravation de peine que devrait encourir le simulateur. »

Malheureusement, la loi qui admet que certains facteurs biologiques peuvent modifier la conduite humaine, ne l'admet qu'avec timidité et elle veut considérer la responsabilité comme un absolu présent, actif chez tous les individus.

C'est là une conception absolument fausse. Les hommes sont tous différents les uns des autres. Les modalités de la responsabilité suivent la même diversité. La responsabilité est un sentiment qui comme tout sentiment indique un état de la personnalité. Elle a des degrés, elle peut manquer absolument. La loi sait qu'elle peut manquer, mais elle ne connaît pas les degrés. En présence d'un rapport d'expert concluant à la responsabilité atténuée il n'y a pas de texte de loi spécial à cette catégorie, et les juges appliquent alors habituellement, les circonstances atténuantes. Mais, en droit, le rapport d'expert avec sa conclusion de responsabilité limitée ne lie en aucune façon le jury et les juges, qui restent libres absolument de condamner au maximum de la peine ou d'acquitter ou encore d'appliquer une peine intermédiaire à ces deux extrêmes. Le fait habituel est l'application des circonstances atténuantes, c'est-à-dire de la peine atténuée; mais est-ce bien là le résultat auquel s'attendait le médecin expert? On jette en prison un individu qui par son hérédité, ses stigmates physiques, sa déséquilibre intellectuelle, ses tares morbides, de divers ordres relève de la pathologie. Il accomplit sa peine diminuée et une fois libre, il reprend la série de ses aventures, de ses vols, ou de ses crimes.

On comprend que dans ces conditions les experts aient été tentés en présence d'anormaux dangereux, de conclure à l'irresponsabilité absolue pour aboutir à leur maintien dans un asile.

Mais cette séquestration a ses défauts, ces déséquilibrés deviennent dans les établissements où ils sont placés, des fauteurs de désordre, cherchent à organiser des révoltes, font des tentatives d'évasion qui souvent réussissent et assaillent les directeurs de réclamations de toutes sortes. On conçoit que les médecins d'asile ne reçoivent qu'à contre-cœur de semblables pensionnaires. Les dégénérés, d'autre part, recourent à toute espèce de moyen pour recouvrer leur liberté et souvent leur famille les voyant revenir à la rai-

son se prévalent de l'article 13 de la loi de 1838. Appuyés par des relations quelquefois puissantes, et aidés par leurs familles, ces demi-fous arrivent à s'échapper de la tutelle de l'asile qui leur est insupportable. Mais bien souvent, obéissant à leurs instincts pervers, à leurs tendances mauvaises, ils se livrent de nouveau à des actes criminels, et tournent leurs impulsions justement vers les leurs. C'est alors que ces derniers et tous les gens raisonnables et bien intentionnés qui les entourent, s'étonnent qu'on ait laissé sortir de l'asile un tel malfaiteur et accusent d'imprévoyance le directeur qui n'en peut mais.

En somme, la place de « fou moral » n'est ni à la prison ni à l'asile. Elle n'est pas à l'asile qui est ou devrait être un lieu de traitement pour les malades susceptibles d'en recevoir; elle n'est pas à la prison; car les délinquants que nous visons ne peuvent être confondus avec les criminels vulgaires, marqués qu'ils sont du sceau pathologique. En les condamnant à des peines afflictives ou infâmantes, on leur impose une tâche dont ils devraient être exonérés, sans protéger cependant la société d'une façon suffisante, puisqu'à l'expiration de leur peine ils reprennent dans son sein une place qu'ils sont incapables de tenir. Et cependant, ces individus sont journellement ballottés entre la maison de détention et l'établissement d'aliénés, suivant que le dernier acte pour lequel ils se sont signalés, a surtout le caractère d'un acte délictueux ou celui d'un acte excentrique.

A notre avis, c'est pour cette catégorie de délinquants qu'il conviendrait d'ouvrir des maisons spéciales intermédiaires entre la prison et l'asile, dont on réclame la création depuis 1862 (*Lunier*). Ce seraient des lieux de détention où la discipline ne pourrait pas être rigoureuse, mais différant cependant de celle des maisons de réclusion; le travail y serait obligatoire, afin de dédommager dans une certaine mesure la société des sacrifices qu'elle serait obligée de s'imposer. La séquestration serait ordonnée par la magistrature sur l'avis d'une commission médicale. En prin-

cipe elle serait définitive, mais on pourrait tenter des sorties à titre d'essai pour ceux de ces déséquilibrés dont les actes n'auraient pas présenté un caractère de gravité exceptionnelle et dont la conduite aura été satisfaisante.

L'opinion que nous soutenons est d'ailleurs celle de beaucoup de criminalistes. Elle a été notamment défendue par *Garofalo*: « ce qui est absurde, à coup sûr, c'est de considérer la demi-folie comme une circonstance atténuante, de sorte que la peine établie par la loi soit infligée, mais que la durée en soit réduite de beaucoup. » et il conseille d'éliminer ces demi-fous par la réclusion indéfinie dans une maison moitié hôpital, moitié prison.

Ce vœu a été adopté par le Congrès de Turin (avril-mai 1906).

Partet et Colin examinant le rôle de la société devant les irresponsables, les malades, répondent : « Elle ne peut les punir. Elle doit les traiter, les soigner et s'ils sont restés dangereux, s'en préserver en les internant. Il y a là un principe de protection générale absolu, intangible. C'est une mesure utilitaire intéressant au plus haut point la sécurité sociale et contre laquelle ne peut prévaloir aucune théorie sentimentale. La question de la nécessité de l'asile d'aliénés criminels est partout résolue par l'affirmative. A côté de l'Angleterre et des Etats-Unis, l'Italie et l'Allemagne possèdent des établissements uniquement réservés aux aliénés criminels. La Belgique et l'Espagne se préparent à suivre leur exemple et, en France, le Conseil supérieur de l'Assistance publique s'est prononcé en 1901, en faveur de leur création. »

Responsables. — Voilà ce qu'on doit faire des simulateurs à responsabilité atténuée. Il s'en trouve, le fait est rare, qui ont conservé leur responsabilité entière. Avant de la proclamer, l'expert devra examiner le simulateur sans parti pris mais avec de fortes présomptions. Il se rappellera quels sont les caractères habituels et l'état d'esprit

des simulateurs. Ce sont en général des êtres relativement débiles par quelque point, d'une ténacité nerveuse, et psychique, souvent un peu inférieure à la normale. Les poltronneries, les craintes exagérées des responsabilités, les prédominances d'intérêts égoïstes, la tendance au mensonge, la crédulité qui constituent en somme le fond du caractère des simulateurs, les rendent comparables en quelque sorte aux enfants. Un tel état d'esprit n'appartient pas à l'individu adulte ni dégénéré ni arriéré et dénote une constitution mentale moins vigoureuse.

L'expert doit se rappeler aussi que l'hérédité peut se manifester sous forme de tendances au mal, que le milieu exerce la plus grande influence sur les prédisposés, que la débilité mentale entraîne une diminution de la valeur morale, tous ces motifs diminuent la responsabilité. N'est-il pas naturel que la société ait une part de responsabilité et soit elle-même condamnée lorsqu'elle n'a rien fait pour améliorer, par exemple, un enfant que le public appelle arriéré, vicieux, et qui ne fait que porter le poids d'une hérédité qu'on ne peut lui reprocher, lorsqu'elle l'a laissé, comme cela arrive fréquemment, exposé à de fâcheuses influences de milieu, sans culture intellectuelle ou morale, alors qu'il était possible de l'améliorer, ainsi que l'on améliore les débiles et les arriérés dans les asiles eux-mêmes.

Dans ces conditions, il n'est que juste que la société, qui pourrait tenter quelque chose pour prévenir des faits délictueux ou un crime et qui n'a rien fait, soit en quelque sorte assimilée dans une certaine mesure à un complice, et contribue ainsi à diminuer un peu la responsabilité de l'inculpé, victime lui-même de l'indifférence de ses semblables.

Moeli passant en revue les différentes propositions faites en Allemagne, constate qu'il y a unanimité pour proclamer la nécessité de tenir compte des anomalies psychiques légères des délinquants, et examinant les mesures pénales préconisées contre les insuffisants mentaux responsables émet les conclusions suivantes.

1^o Il faut demander en principe que l'on ait égard partout, lors du jugement et pour l'appréciation de l'accomplissement de la peine, à l'insuffisance et à la faiblesse psychique, même des individus considérés comme responsables;

2^o On doit pour ces individus non seulement demander un traitement individuel à propos de l'accomplissement de la peine ordinaire, mais aussi préconiser en général leur placement dans une division où ils bénéficieraient d'un adoucissement de peine. Et il vaut mieux annexer de semblables divisions aux établissements pénitentiaires qu'utiliser dans ce but des établissements destinés à garder les condamnés après l'expiration de leur peine.

3^o Les anormaux dangereux n'offrent que dans la minorité des cas de chance d'amélioration par un traitement dans un asile ou hôpital (intoxications chroniques, troubles de la nutrition). Pour garder ces individus dangereux, et responsables, mais avec insuffisance mentale, qu'il n'est pas possible de surveiller convenablement autrement, le meilleur parti à prendre *après* l'accomplissement de la peine est de les placer dans des établissements spécialement organisés, notamment pour le travail à l'air libre, avec différents degrés de claustration et de privation de liberté. (L'auteur les appelle des Bewahranstalten, que l'on peut interpréter par ce terme: garderies de précaution.) Ces établissements doivent être séparés des établissements pénitentiaires afin de bien marquer la différence entre la condamnation et la garde par mesure de précaution. »

CONCLUSIONS

1^o On s'accorde généralement à reconnaître aujourd'hui que la simulation de la folie, en matière criminelle, est le fait d'individus tarés, chez lesquels cette simulation s'associe à un état psychopathique réel et préexistant. Il s'agit donc là de simulation surajoutée à la psychopathie, ou comme on dit de *sur-simulation*.

Quant à la simulation totale de la folie, par des individus entièrement sains d'esprit, elle est très rare, exceptionnelle, et certains des cas de ce genre qui ont été cités autrefois, paraissent susceptibles de rentrer eux aussi dans les faits de sur-simulation.

2^o Ce sont les dégénérés à tous les degrés, depuis les simples déséquilibrés, jusqu'aux dégénérés inférieurs, aux imbéciles, qui le plus souvent simulent la folie.

3^o Il résulte des observations des auteurs et de celles que nous avons présentées dans notre travail, que les dégénérés simulent en justice de deux façons: 1^o en accentuant les manifestations de leur dégénérescence psychique; 2^o en greffant sur cette dégénérescence une psychose parasitaire.

Cette psychose simulée peut être quelconque, psychose agitée, hallucination délirante, impulsive, etc. Les sursimulateurs paraissent choisir cependant de préférence les états

psychopatiques à forme de stupeur, de mutisme, d'amnésie plus faciles à réaliser.

4^o La responsabilité des simulateurs n'est pas une. C'est une question d'esprit et de mesure qui varie suivant l'individu.

La base d'appréciation en pareil cas repose essentiellement sur le degré, la forme et la gravité de la tare dégénérative, de la dégénérescence.

Vu, bon à imprimer,
Le Président de la Thèse,
LANDE

Vu : *le Doyen,*
A. PITRES.

Vu et permis d'imprimer :
Bordeaux le 8 décembre 1908.

Le Recteur de l'Académie :
R. THAMIN.

OUVRAGES ET ARTICLES CONSULTÉS

ALLISON. — Un des aspects de la simulation an. in *Journal of Insanity*, av. 1898 et av. 1902.

AUBRY. — Contribution à l'étude des rapports de la simulation de la folie et de la dégénérescence. Thèse, Nancy, 1899-1900.

BAQUÉ. — Sur les stigmates physiques et les stigmates psychiques de la dégénérescence mentale. Thèse, Paris, mars 1889.

BALLET. — Le sommeil simulé chez les aliénés, *Gazette des hôpitaux de Paris*, 27 novembre 1890, p. 1257.

— Mesures législatives contre les dits délinquants « irresponsables », *Ann. méd. psych.* 1895, t. 1, p. 268.

BELIAKOFF. — *Messenger médical russe* 1900, p. 8, an. in *Revue Neurologique*, 1901, p. 214.

BERILLON. — La simulation fait de parasitisme social. *Arch. de Neurologie*, novembre 1905, p. 379.

BERTINI. — Contribution à l'étude de la folie simulée. *Revue Neurologique*, 15 août 1904, p. 847. *Ann. méd. psych.*, nov.-déc. 1907, n° 3.

BILLOD. — *Annales medico-psych.* 1868, t. XII, p. 53.

BISCHOFF. — Simulation de troubles mentaux. *Allg. Zeitschr. f. psych*, 1905, Bd 62, H. 1-2-3. *Bulletin de la soc. de méd. mentale de Belgique*, août 1905, p. 548.

BOISSEAU. — Traité des maladies simulées. Baillière, Paris, 1870.

BOLTE. — Sur quelques cas de simulation. *Bull. de la soc. de méd. mentale de Belgique*, oct. 1903, p. 373.

BOURGET. — Les détours du cœur. — L'expert. Plon-Nourrit, 1907.

BRESLER. — Simulation et faiblesse mentale chez une débile. *Psych. un neurol. Volhenschrift*, 1906, p. 403.

— La simulation des maladies mentales et de l'Epilepsie, in-8°, 239 p., Halle 1904.

BRIAND. — Odyssée d'un simulateur. *Rev. méd. lég.*, Paris, 1899.

CATRIN. — Article Simulation in Dehove et Achard. *Manuel de diagnostic médical*, 1900, t. II, p. 570.

CHARPENTIER. — Sur les simulateurs. *Arch. d'anthropologie criminelle*, 15 juin 1906, p. 464.

CHARPENTIER et KAHN. — A propos de la simulation de la folie. *Journal de psych. norm. et path.*, juillet-août 1905, p. 344.

CHARUEL. — Simulation de la folie chez les aliénés. Thèse Paris 1892-1893.

CHAVIGNY. — Diagnostic des maladies simulées. J. Baillière et fils, Paris 1906. an. in *Bulletin médical*, 14 av. 1906. *Rev. neurologique*, 15 août 1906. *Mois médico-chirurgical*, fév. 1906.

COLIN. — *Ann. méd. psych.*, t. XIII, p. 105.

COSPER. — Irrenfreund, 1883, n° 10.

COURTAGNE. — *Arch d'anth. criminelle*, t. III, 1888, p. 264.

CULLERRE. -- Les frontières de la folie. *Bibl. contemp.* 1888. — Odyssée d'un simulateur. *Archives d'anth. criminelle*, 13 sept. 1899, p. 547.

DEDICHIEN. — Un cas de folie simulée. *Rev. neurol.*, 30 oct. 1899, p. 745.

DERBLICH. — Maladies simulées dans l'armée, Paris, 1883.

DROMARD et LEVASSOR. — L'amnésie. F. Alcan, Paris, 1907, an. in *Journ. de méd. de Bordeaux*, 27 nov. 1907, p. 756.

FAURÉ. — La neurasthénie traumatique chez les artério-scléreux. Th. Bordeaux 1903-06.

FÉRÉ. — Notes sur le rôle pathogène de la simulation. *Arch. de neurologie*, nov. 1905, p. 389. *Rev. de neur.* 30 juin 1904, p. 610. *Rev. de médecine*, 1904, p. 189.

FOVILLE. — Chronique. État mental des accusés qui simulent la folie. *Ann. méd. psych.* 1886, p. 343.

FROMENT. — Simulation des maladies mentales, 1891.

GARBINI. — La simulation de la folie. an. in *Journ. de psych. norm. et path.*, juillet-août 1904, p. 411. *Ann. méd. psych.* août-sept. 1906, p. 316.

GARNIER (P.). — La simulation de la folie. *Ann. d'hygiène et de méd. lég.* 1888, 3^e série 19, p. 113.

GARNIER (P.) et VALLON. — Un cas de folie simulée. *Arch. de neurologie*, mars 1895.

— Ataxie locomotrice et folie simulée. *Arch. de neur.*, janvier 1896, p. 28.

GARNIER (S.). — Odyssée d'un délinquant simulateur. *Arch. de neur.*, janvier 1900.

GAROFALO. — La criminalogie. F. Alcan, éditeur, 1890, p. 314.

GEORGET. — La folie à Paris, 1898.

GOVSEEF. — La simulation des maladies mentales, Kharcow, 1893. an. in *Ann. méd. psych.* mai-juin 1895, p. 464.

GRECO (del). — Etat mental des simulateurs, *ann. méd. psych.*, 1908, n° 1, p. 120.

— Des déficients, *Journ. de psych. norm. et path.* 1908, n° 1, p. 65.

GRIESINGER. — Traité des maladies mentales, trad. par Doumic, 1865.

HOLMBOE. — Simulation de l'aliénation mentale. *Rev. neur.* 1893, p. 127.

HUGUET. — Recherches sur les maladies simulées.

INGEGNIEROS. — Simulation de la folie avec étude sur la simulation dans la lutte pour la vie. In *La Semana medica* Buenos-Ayres, 1903, édit. an., in *Arch. d'ant. crim.*, 15 fév. 1904, p. 137. *Rev. neur.*, mars 1904, p. 300.

- INGEGNIEROS. — Simulation de la folie par les aliénés vrais.
Revista criminalogia moderna, n° 21.
- Nouvelles études sur la psychologie des simulateurs. *Arch. de psych. et crim.*, Buenos-Ayres, nov.-déc. 1904.
- Psychologie des simulateurs. *Rev. neur.*, 13 déc. 1903.
p. 1167. *Jour. de psych. norm. et path.* 1904, p. 317.
- JUQUELIER. — Deux observations de troubles mentaux passagers ayant fait songer à la simulation. *Journ. de psych. norm. et path.* janvier, février 1906, p. 40.
- JUDE. — Les dégénérés dans les bataillons d'Afrique. Le Beau, édit. Vannes 1907.
- JUNG. — Sur la simulation de l'aliénation mentale. *Rev. neur.*, 30 juin 1904, p. 610.
- KRAFFT-EBING. — Folie simulée. *Arch. d'anth. crim.* 1886, p. 364.
- Médecine légale des aliénés, t. I, p. 71-80.
- KOETSCHET. — Sur la simulation de la folie en Bosnie et Herzégovine. Congrès de Madrid 1903, 5^e fasc. *neur. et anth. crim.*, p. 823.
- KOVALEVSKI. — La psychologie criminelle, 1903.
- KREPLIN. — Psychiatrie, 1889.
- LAURENT (A.). — Étude médico-légale sur la simulation de la folie. Masson, édit., Paris 1866.
- LAURENT (E.). — Un détenu simulant la folie pendant trois ans. *Ann. méd. psych.*, sept. 1888.
- Les habitués des prisons de Paris, 1890.
- LEGRAIN. — *Ann. méd. psych.*, t. XIII, p. 109.
- LENTZ et DE BOECK. — Vol avec escalade et effraction. Rapport médico-légal. *Bulletin de la Soc. de méd. mentale de Belgique*, sept. 1902.
- LOMBROSO. — L'homme criminel, trad. par Régnier. Alcan, édit. Paris 1887.
- LONGUET. — *Archives de médecine et de pharmacie militaires*, t. III, p. 501,

MAGNAN et LEGRAIN. — Les dégénérés.

MAIRET. — Aliénés simulateurs. *Bulletin médical*, 9 mars 1892.

— La simulation de la folie, in 8° Coulet & Fils, édit., Montpellier 1908.

MARANDON de MONTYEL. — *Ann. méd. psych.*, janv. 1877 et sept. 1879.

MANDSLEY. — Le crime et la folie, Germer Baillière, édit., Paris 1880.

MOREAU (Tours). — La simulation des maladies mentales et nerveuses chez l'enfant. *Ann. méd. psych.*, mai-juin 1905, p. 402.

MOELI. — Mesures pénales préconisées contre les insuffisants mentaux responsables. *Arch. f. psych.* B d 29 H 3, an. in *Bulletin de la soc. de méd. ment. de Belg.*, août 1905, p. 552.

MOREL. — Rapport médico-légal sur un cas de simul. de folie. *Ann. méd. psych.*, 3^e série, t. III, p. 57.

NAOUMOFF. — Simulation chez les aliénés criminels.

NAVERMAW. — Simulation dans la folie. *Revue neurologique*, déc. 1893, p. 700.

NICOTRI. — Le confident de police. *Journ. de psych. norm. et path.* mai 1907, p. 284.

PARANT. — Un cas de simulation de folie (application médico-légale).

— La raison dans la folie.

— Transformation d'un cas de folie simulée en folie véritable. *Soc. médico-psych.*, 30 mars 1885.

PACTET et COLIN. — Les aliénés devant la justice, dans les prisons. Masson, édit., Paris 1901.

PASQUET. — Aliénés dissimulateurs. Thèse Paris, 1897-98.

PAULHAN. — La simulation dans le caractère. *Rev. neurol.*, 15 mars 1902.

PETIT. — Les aliénés dits criminels. Thèse Paris, 1903-1904.

- PITRES-RÉGIS-ANGLADE. — Amnésie et délire de persécution simulé. *Journ. de méd. lég. et psych.* n° 4, août 1906, p. 162.
- POISSON. — Aperçu historique de la simulation. *France médicale* 25 septembre 1906, n° 18, p. 353.
- RAIMANN. — Simulation de troubles psychiques. *Jahr. f. psych. u. neurol.* XXII an. in *Rev. neur.* 15 av. 1904.
- RENARD (Ch.). — Les progrès de la simulation sous l'Empire et la loi du 9 avril 1898. In *Bull. congrès accid. du travail*, t. XIV, p. 700.
- RENAUDIN. — *Ann. méd. psych.*, 1857, t. III, p. 412.
- REGIS. — Précis de Psychiatrie. Doin, édit., Paris 1908.
- Le personnage d'Hamlet et son interprétation par M^{me} Sarah-Bernhardt. *Rev. philomathique*, 1 oct. 1899. p. 465.
- L'officier dans l'hygiène mentale du soldat. conférence faite à l'école militaire de Saint-Maixent.
- SCHOTT. — Simulation et folie. *Encéphale*, n° 4, juillet 1906.
- SCHULE et SANDER. — *Ann. méd. psych.*, 1895.
- SIEMERLING. — Simule-t-on la simulation. *Rev. de psych.*, janv. 1906, p. 38.
- Simulation et folie des prévenus. *Journ. de méd. lég. et psych.*, 25 oct. 1906.
- SIZARET. — Étude sur la simulation de la folie. Thèse Nancy, 1888-1889.
- STOENESCO. — Encore la question de la simulation de la folie. *Arch. gén. de méd.* 1907, t. I, p. 116.
- SOUQUES. — Un cas singulier de simulation chez une enfant. *Bulletin et mém. de la soc. de méd. des hôpitaux de Paris*, 25 nov. 1906, p. 1130.
- TARDIEU. — Étude médico-légale sur la folie.
- THIVET. — Simulation sur base morbide. *Rev. psych.*, av. 1906, p. 159.
- THOMAS. — Hystérie et simulation. *R. v. psych.*, fév. 1906, n° 2, p. 83.

- TISSOT et MÉZIE. — Sur un cas de simulation suivi de réforme. *Caducée*, 2 fév. 1907, p. 35.
- TRANCHONI. — Folie simulée chez le soldat (consult. médico-légale). *Il racoglitori medico*, mars-avril 1892.
- VIGOUROUX. — Aliénés simulateurs. *Ann. méd. psych*, mars, av. 1905, p. 255.
- VIGUA (César). — *Union médicale* 1880, n° 57.
- WAGNER. — Simulation de la folie chez un éthéromane. *Journal of Insanity*, octobre 1904, p. 192.
- WAHRENDORFF. — Sur deux cas de simulation de troubles psychiques. *Neurol. centralblatt*, n° 3, 1895.
- WANJURA. — *Vierteljahrschrift für gerichtliche medicine*, 3 Folge Band XI.
- WILLE. — *The medico-legal journal of New-York*, décembre 1885, p. 238.
- WRILL. — Friedrich's Blatt f. ger. med. janvier 1886. An. in *Arch. d'anth. crim.* 1887, t. II, p. 385.
-

